
DON BOSCO

souvenirs autobiographiques



SOUVENIRS AUTOBIOGRAPHIQUES

DANS LA MÊME COLLECTION

LE SARI ET LA CROIX : LA VIE ET L'ŒUVRE
DE MÈRE TERESA DE CALCUTTA,
par J.-L. González-Balado

UN CHEMIN D'ÉVANGILE : l'esprit franciscain hier
et aujourd'hui,
par A. Rotzetter, W. Van Dijk, T. Matura

GUIDE BIBLIQUE D'ISRAËL,
par M. Vilain

UNE FEMME, UN MAÎTRE : THÉRÈSE D'AVILA,
par P. Lauzeral

DON BOSCO À NICE,
par F. Desramaut

UN JUSTE NOMMÉ JOSEPH,
par J. Perrin

QUAND L'AMOUR TISSE UN DESTIN :
SAINT JEAN DE LA CROIX,
par P. Lauzeral.

MAURICE ZUNDEL. Esquisse pour un portrait,
par Claire Lucques

MAXIMILIEN KOLBE, PRÊTRE ET MARTYR,
par A. Ricciardi

FIGURES DE FEMMES AU SEIN DU PEUPLE DE DIEU,
par M. Landercy

PATRICE DE LA TOUR DU PIN,
QUÊTEUR DU DIEU DE JOIE,
par J. Gauthier

Saint Jean Bosco

**SOUVENIRS
AUTOBIOGRAPHIQUES**

*Ouvrage couronné
par l'Académie française*

MÉDIASPAUL & ÉDITIONS PAULINES

Le texte italien a été traduit par le Père BARUCQ, sdb
Présentation par le Père DESRAMAUT, sdb

Médiaspaul, 8 rue Madame, 75006 PARIS
ISBN 2-7122-0066-7

Éditions Paulines, 3965 est, boulevard Henri-Bourassa,
MONTRÉAL H1H 1L1 CANADA
ISBN 0-88840-483-2

Dépôt légal 4^e trimestre 1987
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

INTRODUCTION

La rédaction des « souvenirs autobiographiques » de Jean Bosco

Jean Bosco (1815-1888), prêtre piémontais, éducateur des enfants du peuple à Turin, fondateur de plusieurs sociétés religieuses : les salésiens en 1859, les salésiennes en 1872, les « coopérateurs salésiens » (laïcs et ecclésiastiques) en 1876, organisateur d'expéditions missionnaires en Amérique du Sud à partir de 1875, avait aussi des talents de narrateur, que ses disciples mirent volontiers à profit. Son premier livre (1844), esquissé dès le séminaire, fut la biographie d'un ami très cher, Luigi Comollo, mort prématurément en 1839. Divers ouvrages signés par lui et qui, depuis un siècle, ont été souvent relus, réédités et traduits, relatèrent la vie de garçons de son école : Dominique Savio, Michel Magon, François Besucco. On lui doit aussi une Histoire sainte, une Histoire de l'Église, une Histoire d'Italie et des Histoires des Papes des trois premiers siècles. Il racontait volontiers sa propre vie à ses enfants d'adoption. Et ceux-ci, quand ils en avaient l'idée et le courage, notaient scrupuleusement ses anecdotes sur son enfance, ses études laborieuses, les débuts de son « oratoire » (entendez par là l'œuvre qu'il avait fondée à Turin), le chien gris qui le

protégeait, les attentats dont il avait été l'objet lors du lancement de ses Lectures Catholiques (1853), etc. Ils pleuraient à l'histoire de la mort de son père ; ils s'irritaient de la méfiance butée de son demi-frère ; avec lui, ils tombaient des arbres en serrant des œufs sous leurs chemises, ils allaient trouver des grands du jour pour implorer un espace de jeu à l'intention des pauvres apprentis de la ville et riaient de la déconvenue des deux chanoines qui voulaient un jour l'emmener dans un asile d'aliénés, mais qui s'y étaient eux-mêmes retrouvés par une astuce de leur victime.

Sur ce, en 1858, Don Bosco (le nom des prêtres italiens est précédé du titre : Don), était allé voir Pie IX à Rome. Il lui avait parlé. Peut-être lui avait-il confié le rêve prémonitoire de ses neuf ans. En tout cas, le pape, très intéressé par ses explications, l'avait invité à écrire pour ses religieux l'histoire des origines de son œuvre. Elle ravirait certainement ses fils et ils y trouveraient de merveilleuses leçons. En particulier, ils vérifieraient le rôle de la Providence dans ses entreprises. Quelques années après, au cours d'une autre entrevue, le pape avait insisté : "Don Bosco avait-il écrit ses souvenirs ?" Celui-ci dut répondre par la négative. Il ne les croyait peut-être pas assez intéressants pour composer un récit en forme ; mais surtout il ne disposait pas de beaucoup de loisirs. Ses journées étaient mangées par la recherche de fonds indispensables à la vie de son œuvre et à la construction d'une église dédiée à Marie-Auxiliatrice, par les tracasseries de ses écoles, par la direction de sa revue et la rédaction des livres qu'il avait en chantier...

Mais les bonnes idées font parfois leur chemin. Quand il allait avoir soixante ans, après une grave maladie (1871-1872) et alors qu'il se voyait mettant le sceau à son œuvre de fondateur en recevant l'approbation romaine de ses constitutions (chose faite en avril 1874), Don Bosco répondit enfin à l'invitation du pape, certainement reprise par ses disciples les salésiens, dont plusieurs cherchaient à reconstituer l'histoire de leur jeune société. Et, de sa très mauvaise écriture, il entama le récit des origines de l'Oratoire Saint-François-de-Sales. Comme il enracinait celui-ci dans ses essais apostoliques des Becchi, hameau de la campagne d'Asti, à quelque trente-

cinq kilomètres de Turin, il commença : « Le jour consacré à l'assomption de Marie au ciel fut celui de ma naissance, en l'année 1815, à Murialdo, village de Castelnuovo d'Asti... » D'après l'analyse interne du document – qui a été conservé aux archives centrales salésiennes de Rome, bien qu'il s'agisse d'un brouillon – ses premières pages furent écrites en 1873. Quelques indices prouvent qu'en 1875, Don Bosco en poursuivait la rédaction. Mais il ne termina jamais son récit. Achevé ou non, le responsable de la revue de sa société, le *Bulletin Salésien* fondé en 1877, s'y intéressait pour la confection d'une *Histoire de l'Oratoire Saint-François-de-Sales*, qu'il méditait d'y publier sous forme de feuilletons. Une mise au clair du premier manuscrit s'imposait. Le P. Gioachino Berto (1847-1914), secrétaire particulier de Don Bosco, l'entreprit ; et Don Bosco revit et annota ce deuxième manuscrit. A partir de janvier 1879, le *Bulletin* put commencer le récit envisagé à partir du texte recopié.

Notre texte de base est évidemment ici le manuscrit de Don Berto relu, complété et corrigé par Don Bosco. Il comporte 182 pages numérotées de 295 mm x 204 mm, réparties en trois cahiers. Le premier de ceux-ci a été intitulé par Don Bosco : *Memorie dell'Oratorio dal 1815 al 1835*. Comme le récit s'achève en fait à l'année 1855, le savant éditeur italien de 1946 Don Ceria a pu l'intituler : *San GIOVANNI BOSCO, Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855*, titre qui pourrait être traduit : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Oratoire Saint-François-de-Sales de 1815 à 1855*. Il ne s'agit pas en effet de "mémoires" ou de "mémoires autobiographiques" au sens aujourd'hui habituellement donné au mot *mémoires*, mais de notes pour une histoire à rédiger. Quand, en 1959, un auteur français (J. Christophe, *Saint Jean Bosco ou la paternité retrouvée*, coll. Situation des saints, Paris, 1959) s'est étonné que, dans ces "mémoires", il soit peu question du héros lui-même et qu'il voulut en tirer des considérations vaguement psychanalytiques, il s'est abusé sur le titre et le contenu de cet écrit. Le titre auquel nous nous sommes arrêtés : *Souvenirs autobiographiques*, n'est qu'une approximation commode.

Le plan général de ces “mémoires” et les divers titres de leurs paragraphes nous arrivent de Don Bosco lui-même. Il partageait l’histoire de son œuvre en périodes de dix ans. Après une introduction sur son enfance (1815-1825), il distinguait : a) une première décennie, de ses premiers essais apostoliques à son entrée au grand séminaire (1825-1835) ; b) une deuxième, du grand séminaire à l’œuvre du Valdocco, le faubourg de Turin où il s’implanta (1835-1845) ; c) une troisième, le Valdocco (1845-1855). On sait qu’il n’écrivit pas le récit de la naissance de l’œuvre salésienne durant les années qui suivirent.

La portée pédagogique du récit

Sa jeunesse et ses premiers essais apostoliques furent racontés conformément au but initial de l’auteur. Ses souvenirs devaient expliquer à ses fils, selon le désir du pape et sa propre conviction, comment Dieu l’avait guidé à chaque pas dans la construction de son œuvre. Présomption ? En tout cas, ce document confidentiel n’était pas destiné à la publication. Pour des esprits amis, les divers songes des années de lancement seraient, rapprochés des réalisations de 1875-1880, dont ils étaient les témoins émerveillés, assez éloquents.

Mais Don Bosco, toujours préoccupé de formation, ne pouvait en rester à cette apologie. Maître habitué à donner ses propres expériences en exemples à ses disciples, il écrivit aussi ses “mémoires” pour leur instruction. Ils les aideraient « à surmonter les difficultés à venir en prenant leçon du passé ». Ces souvenirs autobiographiques ont été l’œuvre d’un bâtisseur. A travers le récit des grandes et menues aventures qui avaient parsemé sa vie d’enfant de la campagne, de collégien besogneux, de séminariste parfois scrupuleux et de prêtre des jeunes ouvriers laissés à eux-mêmes, Don Bosco a donné dans ses notes des leçons pratiques aux éducateurs salésiens. Le prêtre Calosso, son premier professeur de latin, est le type du bon directeur de conscience, « guide stable, fidèle ami de l’âme », qui refuse à son jeune disciple une mortification indis-

crète « non conforme à (son) âge et à (sa) condition », l'encourage à fréquenter les sacrements et lui « enseigne comment faire chaque jour une courte méditation, ou, mieux, un peu de lecture spirituelle ». Le garçon qu'éduque le salésien doit veiller au choix de ses camarades, à l'image de Giovanni Bosco qui les partageait en trois catégories : les pervers à éviter, les indifférents à saluer, les bons à fréquenter. Bienheureux serait-il s'il trouve un mentor en qui il ait pleine confiance et un confesseur fixe tel que le prêtre Maloria ! Celui-ci ne voulait malheureusement pas s'occuper de « vocation ». Et pourtant, « du choix de l'état de vie dépend ordinairement le salut ou la perdition éternelle ». Les obstacles que rencontre l'aspirant au sacerdoce, même en pays chrétien, se surmontent « par la retraite et les pratiques de piété », parmi lesquelles la sainte communion occupe une place de choix. Les conseils que l'abbé Bosco avait reçus du curé d'Alfiano, Don Giuseppe Pelato, sur la meilleure façon de prêcher et l'exposé des raisons qui l'avaient déterminé à abandonner certains jeux de hasard, étaient orientés vers les salésiens. Des leçons ont été placées dans la bouche d'un curé de campagne ou d'un ami du héros ; d'autres nous arrivent dans une lettre, peut-être reconstituée, du prêtre Comollo (l'oncle du confident de Jean Bosco, Luigi Comollo), dans les conversations de son neveu et dans un sermon de Don Borèl (Borrelli dans le texte de ces « mémoires »), excellent collaborateur de Don Bosco durant les années qui suivirent son ordination sacerdotale (1841). L'éloge de la morale de saint Alphonse de Liguori avait, entre autres, pour but d'en finir avec certaines tendances jansénisantes en matière de spiritualité. Sans lourdeur, cette « autobiographie » est un petit traité de pédagogie en acte.

Sous une autre plume, un tel programme eût été austère et ennuyeux. Non pas sous celle de Don Bosco à l'âge mûr, quand il était en pleine possession de ses moyens intellectuels. Il avait souvent réjoui ses enfants et ses collaborateurs en leur contant sa jeunesse et les « débuts de l'Oratoire ». Les "mémoires" lui permettaient de recommencer avec le même public. Toujours détendu, délicieux en conversation, aimant toutes les joies saines et non dépourvu d'humour, il n'excluait jamais la gaieté de ses histoires, même le plus évidemment moralisa-

trices. Il faut toujours se souvenir que Don Bosco a été, selon la formule d'un observateur pertinent, qui avait été témoin de ses dernières années (Alberto Caviglia, 1868-1943), « un saint de bonne humeur ». Ses souvenirs autobiographiques devraient servir d'« agréable divertissement » à ses fils. De fait, certaines de ses descriptions, vivantes et rapides, sont cocasses à souhait. L'auteur s'y amuse de lui-même et des autres. Il n'était pas tenté par l'esprit de sérieux. Les "mémoires" ont été voulus instructifs, ils sont aussi amusants.

De quelques lacunes

Mais voilà, est-il sage de leur faire confiance ? Est-ce beaucoup plus qu'une récréation en bandes dessinées, avec de petits tableaux bien croqués et des dialogues pleins de fantaisie ? Que penser de ces rêves trop précis, de ces tours de prestidigitation et de ces apparitions de molosses, qui ne consentent jamais à manger ni à boire quoi que ce soit ? Il est certain que l'étude scrupuleuse de ce texte réserve un certain nombre de déconvenues.

Tout d'abord, il comporte des lacunes. Certes, il ne pouvait tout dire ; nous ne ferons pas grief à Don Bosco de n'avoir pas, comme son excellent premier biographe, écrit quelque deux mille cinq cents pages en quatre tomes sur les quarante premières années de sa vie. Mais son récit est parfois insuffisant. Rien, dans le premier chapitre de la première décennie, ne répond au sous-titre : *Les nids*, du sommaire. En vérité, il manque une section à ce chapitre, comme des récits parallèles enregistrés en 1861 par Domenico Ruffino et Giovanni Bonetti permettent de le vérifier. Ils prouvent que Don Bosco avait l'habitude de narrer ses équipées dans les bois après ses exploits sur la corde (« le saltimbanque »). A la fin du chapitre, nous devrions avoir, comme le titre les annonce, non pas trois mots mais cinquante ou soixante lignes sur Giovanni dénicheur. Don Bosco était bien décidé à les écrire, mais il a tout bonnement oublié de le faire.

Depuis longtemps, une omission un peu plus grave, et qui, à la différence de la précédente, semble bien avoir été intentionnelle, a retenu l'attention de ses historiens. Pourquoi, dans le récit de son enfance, n'avoir pas soufflé mot de son service à la ferme des Moglia, à quelques kilomètres de son hameau natal, là où il avait vécu environ dix-huit mois en 1828-1829 ? Sa jeunesse, sinon toute sa vie, fut pourtant marquée par son humble expérience de valet et de berger appointé. Il est difficile de croire que ce « saut à pieds joints » (formule du P. Eugenio Ceria) ait été purement accidentel. Les mois passés au village de Moncucco méritaient d'être signalés au moins autant que le défi à l'acrobate de Chieri, qui, lui, fut longuement rapporté. Aucun indice ne permet de supposer une distraction à l'origine de cette absence. Au vrai, Don Bosco ne se plaisait pas à parler de son séjour à la Moglia. Nous le savons par son secrétaire et biographe, Giovanni Battista Lemoyne (1839-1916), qui, longtemps mal renseigné sur cette partie de sa vie, n'obtint rien de lui malgré ses questions réitérées de l'année 1884 et dut, pour satisfaire sa légitime curiosité, recourir à la famille Moglia elle-même par l'intermédiaire du salésien Secondo Marchisio (1857-1914). Ce silence de Don Bosco n'a donc pas été fortuit. Mais comment l'expliquer ? Il est peu probable qu'il ait été arrêté par des hésitations sur la valeur exemplaire de cette partie de sa jeunesse. De toutes manières, cette raison ne pouvait être déterminante pour lui, puisqu'il a conté dans son histoire une partie de chasse et des dîners tumultueux auxquels il regrettait d'avoir participé. Ses réponses évasives à son secrétaire laissent simplement croire qu'il se mêlait à son équipée un souvenir désagréable sur la nature duquel nous ne pourrions probablement jamais que formuler des hypothèses. Si, un jour, l'une d'elles mettait en cause sa mère, Margherita Bosco, si souvent mêlée à sa propre histoire, ce ne devrait pas être pour avoir laissé interrompre les études de son fils, comme l'a cru le P. Eugenio Ceria. Le jour où il était parti vers la Moglia, elles n'avaient en effet pas encore été commencées avec son maître Don Calosso. Quant aux hésitations chronologiques de l'auteur, qu'un autre bon historien (le P. Jan Klein) a fait intervenir à cet endroit, elles ne suffirent pas à expliquer l'escamotage

de l'épisode. De tels scrupules n'embarrassèrent jamais particulièrement notre saint, surtout pour sa propre biographie. En outre, si, par hasard, ils l'avaient gêné dans ses "mémoires", on ne voit pas pourquoi ils auraient continué de lui fermer la bouche quand son biographe l'interrogeait dix ans après leur rédaction. Nous demeurons dans l'incertitude.

Une chronologie à corriger

Le lecteur un peu pointilleux de ces souvenirs est aussi mal à l'aise devant leur chronologie. En effet, les dates, qui n'y manquent pas, au point d'engendrer, chez les gens qui aiment la précision, une impression favorable à leur historicité, n'y sont qu'exceptionnellement exactes. Giovanni Battista Lemoyne, qui s'imposa de les vérifier toutes pour son histoire de Don Bosco (1898 et suivants), le savait bien. Depuis le jour de sa naissance, qu'il a fixée au 15, au lieu du 16, août 1815 (date fournie par son acte de baptême), jusqu'à l'année 1839, qu'il croyait avoir été celle de sa première tonsure et de sa réception des ordres mineurs (29 mars 1840, selon la lettre d'ordination), Don Bosco a multiplié les confusions dans le récit de ses vingt-cinq premières années. Nous relevons dix-sept erreurs chronologiques pour la période 1815-1841.

Ajoutons tout de suite que, quoi qu'il en paraisse, le rôle de la fantaisie fut restreint dans la distribution de ces dates fautives. Quand il les établit, Don Bosco s'est en effet imposé des rapprochements assez attentifs. Pour expliquer ses erreurs, il suffit de retrouver le mécanisme qui les a engendrées. Mais il faut dater du début de novembre 1829, quand Giovanni Bosco avait quatorze ans, la rencontre si souvent racontée du prêtre Calosso sur la route de Buttigliera, que notre document (suivi en bataillon serré par tous les biographes du saint pendant un siècle) a fixée au mois d'avril 1826, donc quand l'enfant avait dix ans et demi ; il faut dater de Noël 1830 l'entrée à l'école de Castelnuovo d'Asti, que le document a fixée à Noël 1828 ; il faut dater du mois de novembre 1831 et du mois de novembre 1835 respectivement les entrées au collège et au séminaire

de Chieri, fixées par le document en 1830 et 1834. Les divers états du texte de Don Bosco, avec ses reprises, ses ratures et ses additions, et quelques informations transmises par des registres ou des pièces officielles nous permettent aujourd'hui de rectifier la majorité des dates de notre mémorialiste.

La véracité du récit

A vrai dire, non seulement la chronologie absolue de ces souvenirs, mais leur chronologie relative elle-même a pu être prise en défaut. Selon Don Bosco, l'oratoire ambulante de Turin (1844-1846) s'est installé à Saint-Pierre-aux-Liens après être passé aux « Molassi » ; mais Don Ceria faisait remarquer que ce fut l'inverse. Ailleurs, c'est la toponymie que le même commentateur dut remettre au point : Moltedo Superiore n'est pas « près d'Oneglia », comme l'écrivait Don Bosco, mais « près de Portomaurizio ». Il n'était pas non plus tout à fait exact de dire que le théologien Guala avait été le fondateur du Collège Ecclésiastique (*Convitto Ecclesiastico*) de Turin. Créée par l'abbé Brunone Lanteri (1759-1830), cette œuvre ne fut que financée et dirigée par le prêtre en question. Après les remarques antérieures sur les intentions pédagogiques du récit et les déficiences de sa chronologie, ces menues erreurs vérifiables finissent par mettre en doute le sérieux de l'"autobiographie" de Don Bosco. Quelle créance accorder, pensera un esprit chagrin (ou exigeant), à une collection mal agencée d'historiettes édifiantes ?

On ne supprimera pas le problème en le niant : il est difficile et les solutions globales sont aléatoires. Quant à nous, n'ayant pas le loisir de nous livrer à des études de détail dans le cadre de cette introduction, nous nous bornerons à formuler quelques principes de solution à appliquer à chacun des éléments de cette histoire. Le lecteur invité à "traiter" cette documentation doit tenir compte de la mentalité de l'auteur, du genre qu'il a ici adopté et d'un certain nombre de constatations que le texte même lui suggère.

A priori, le caractère de Don Bosco faisait de lui un témoin de choix. Visionnaire la nuit (ses « songes » sont célèbres), ce n'était pourtant pas un exalté ou un mythomane. Quoi qu'en aient pu penser divers sages de son temps, la mesure fut la règle de sa vie. Giovanni Battista Lemoyne, qui le fréquenta pendant vingt-quatre ans (1864-1888), assurait justement qu'il n'y avait dans sa conversation rien d'étrange ni de contraire au bon sens. Le critique, qui le voit aligner ses documents dans ses biographies d'enfants ou ses œuvres de vulgarisation historique, les agrémentant seulement de brefs commentaires, accuserait plutôt son imagination de pauvreté sèche que de fertilité créatrice. L'expérience de ses contemporains, confirmée par l'analyse de son œuvre, nous persuade que le frein des facultés imaginatives de Don Bosco était singulièrement robuste. D'ailleurs son sens moral et son réalisme intellectuel, que personne ne s'est jamais avisé de contester sérieusement, l'aidaient à discerner sans grand-peine le vrai du faux. Le vrai apparaissait à la surface de son esprit sans effort particulier. Et sa mémoire était légendaire. Il revivait aisément ses souvenirs et mimait des scènes dont il avait été l'acteur ou le témoin. Ses larges possibilités en ce domaine étaient incontestables.

Encore lui fallait-il les exploiter. Nous savons que, dans ses "mémoires", il ne s'est pas contenté de raconter ses souvenirs, mais qu'il en a profité pour donner des leçons aux lecteurs à travers les descriptions et les dialogues. Son goût pour le pittoresque et le trait piquant l'a aidé dans la reconstitution des scènes et des réflexions des protagonistes. Il suffit de comparer les divers récits du premier dialogue avec Don Calosso (dont nous possédons trois versions à partir de notre auteur, trois fois source immédiate) pour s'assurer qu'il lui est arrivé de rebâtir des anecdotes en les racontant. Nous ne pouvons nullement garantir l'historicité des propos du dialogue qui a suivi le songe de neuf ans, de l'échange avec Bartolomeo Garelli le 8 décembre 1841 ou de l'entrevue de Don Bosco avec le marquis Michele Benso di Cavour, père de Camille et de Gustave Cavour... Il faut cependant arriver à comprendre que cette affabulation indéniable – à laquelle ses dévots biographes n'ont pas assez prêté attention – n'a pas transformé

les "souvenirs autobiographiques" de Don Bosco en une longue parabole. Ils seraient aussi vrais que l'histoire de l'« enfant prodige », mais pas plus...

Il y a redit ce qu'il avait maintes fois répété à ses enfants et à ses collaborateurs. Sa fidélité à ses formules bien que suffisamment souple, nous surprend aujourd'hui. Avant nous, le P. Lemoyne en fut joyeusement étonné, quand il prépara le récit de la jeunesse de son grand homme. A des mois et des années de distance, Don Bosco a répété des anecdotes en termes identiques, comme s'il les lisait. Certains traits de sa jeunesse, racontés pour le moins à douze ans d'intervalle (1861-1873), se répondent presque mot pour mot dans les relations auxquelles ils ont donné lieu. A sa manière, Don Bosco fut véridique. Les témoins des événements de sa jeunesse décrits par lui n'ont jamais, que nous sachions, contredit sur la substance de ses témoignages. A son procès informatif de canonisation (Turin, 1892), la déposition très autorisée de son ancien camarade de séminaire, Giovanni Francesco Giacomelli, concorda avec le texte des "mémoires". Les sections où ceux-ci mettaient en scène Luigi Comollo ont été confirmées pour l'essentiel (amitié avec Giovanni Bosco, « apparition ») par des témoins directs ou indirects, dans des lettres conservées ou des témoignages oraux recueillis vers 1890. Un paragraphe sur les traités théologiques de cinquième année de séminaire s'accorde bien avec le témoignage indépendant de Don Febraro, qui, vicaire à Castelnuovo, avait été témoin du brillant examen venu conclure ses études sacerdotales. Ce prêtre tenait des renseignements complémentaires de l'examineur en personne, le curé de Castelnuovo.

Quand les témoignages de Don Bosco ne sont pas contrôlables directement, leur facture intelligente et nuancée suffit à les défendre. En particulier, l'auteur de ces souvenirs n'y a guère fait « acception des personnes », ni de la sienne, ni de celle des autres, pour les embellir ou les charger. Jamais absolu, jamais brutal dans ses appréciations, il n'a pourtant pas omis de dire sa pensée sur son demi-frère Antonio et sa psychologie obtuse ; sur Don Moglia, le maître sans autorité de l'école de Castelnuovo ; sur l'atmosphère édifiante du collège de Chieri, qui contrastait curieusement avec le climat

presque scandaleux du séminaire de l'endroit ; non plus que sur les « directeurs » de ce dernier établissement que les séminaristes fuyaient comme des « bêtes noires ». On imagine les considérations lénifiantes, dont un moralisateur à tout prix du siècle dernier n'eût pas manqué de parsemer ces chapitres. On les cherchera en vain dans le récit de Don Bosco . Quand il s'est agi de broser son propre portrait, il atteignit à une objectivité tout à fait rare dans une "autobiographie". Il ne s'est pas ménagé. Relisant ses phrases, Don Lemoyne trouvait même qu'il avait exagéré et qu'il s'était noirci par humilité ! En quoi il n'avait pas toujours tort. Quand le futur saint nous assure qu'il était, dans sa jeunesse, absolument dénué des « vertus nécessaires à l'état » sacerdotal, nous hésitons à le prendre au sérieux. Cette réserve faite, on évitera de croire que Don Bosco s'est systématiquement calomnié. Il a confié ses difficultés à obéir quand il était enfant, avoué s'être trouvé en certaines occasions submergé par la « rage » et avoir été longtemps peu intéressé par les livres pieux. Parlant de ses premiers sermons, il a reconnu s'y être surtout préoccupé de littérature et de vaine gloire. S'il fut promu en classe d'humanités, ce fut, nous a-t-il confié, lui si prompt à reconnaître ailleurs ses succès scolaires, grâce à la protection efficace de son « vénéré professeur », le P. Giusiana. A l'opposé, il n'a pas fait mystère de l'enthousiasme que ses talents innombrables déclenchaient, ces mêmes années, parmi ses camarades de collègue. Il a parlé de sa force physique, de son agilité d'acrobate et de prestidigitateur, de sa mémoire et de ses dons de versificateur. Don Bosco ne s'est donc pas diminué à plaisir dans l'histoire de sa jeunesse et de ses quinze premières années de vie sacerdotale. Franc et simple, il l'a toujours été, quitte d'ailleurs à forcer les chiffres de ses effectifs et à majorer l'importance de ses œuvres. C'était de la diplomatie ! Mais que sa réputation risquât ou non de souffrir de ses aveux, contrairement à l'immense majorité des mémorialistes (qui peuvent tirer gloire de leurs faiblesses soigneusement étalées...), cela lui parut toujours secondaire, surtout dans un document comme celui-ci qu'il destinait à ses fils spirituels.

Notre conclusion sur la véracité ou, si l'on veut, l'« historicité » des souvenirs autobiographiques de saint Jean Bosco

traduits dans ce volume, sera banale. Les récits des gens intelligents, clairs et droits, ne sont pas autrement appréciés. Vrais dans leur substance, ils n'ont pas la rigidité des plaques sensibles et des bandes sonores. L'attestation bien fondée y est colorée par l'affabulation. Don Bosco, qui a lui aussi dit le vrai, a enrichi les faits de sa jeunesse de sa pensée de l'âge mûr ; il leur a infusé un peu de ses préoccupations. Ses dialogues ont, par exemple, été rebâtis. La vie a traversé et personnalisé son récit. Mais la vérité essentielle de celui-ci n'en a pas été « altérée » pour autant. Il faut, pour lire ces témoignages, tels que nous les a transmis un homme de soixante ans parlant de sa jeunesse, coïncider avec l'âme qui les a recréés pour nous. Qui prétend n'y chercher que des rapports étroitement « objectifs » sera toujours déçu. Ce sera tant pis pour lui ! Ces "mémoires" ne sont pas des constats policiers, mais les confidences paternelles de Don Bosco à des fils qu'il voulait, par son "autobiographie", à la fois édifier, former et divertir (1).

Francis Desramaut

(1) Les éléments de cette introduction dérivent en partie d'une analyse des *Memorie dell'Oratorio* de Don Bosco dans F. DESRAMAUT, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne*. Étude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco, Lyon, 1962, p. 115-134. La traduction qui suit a été établie sur le livre de S. GIOVANNI BOSCO, *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855*, éd. E. Ceria, Turin, Società Editrice Internazionale, 1946, qui est une reproduction scrupuleuse de la copie de Don Berto revue par Don Bosco.

NOTE DU TRADUCTEUR

Cette traduction française des *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales...* rédigées par saint Jean Bosco et éditées par Don E. Ceria (cfr. Introduction p.9) n'est pas une « première ». Bien des amis du Saint ont lu, avec plaisir certainement, les *Quarante années d'épreuves* du P. A. Auffray (Vitte, 1951). Le livre se donnait pour une traduction du manuscrit de Don Bosco. En fait, le souci et le talent littéraires de l'auteur aboutissaient à en faire une adaptation.

Ainsi, soit parce que l'ouvrage est devenu introuvable, soit parce qu'il a paru souhaitable d'avoir une traduction plus fidèle de l'original, nous avons essayé celle-ci. Elle n'est pas parfaite. Une traduction l'est-elle jamais ? Elle tient compte de celle du P. Auffray, mais toujours moyennant un contrôle strict du texte italien tel que l'a édité Don E. Ceria en 1946 (voir l'introduction de F. Desramaut).

Qui voudrait, ou pourrait encore, comparer cette dernière et la nôtre se poserait certaines questions. Son doigt pointerait des divergences. Elles ne nous ont pas échappé. Il a bien fallu corriger certaines erreurs, renoncer à quelques fioritures littéraires, précisément parce que Don Bosco s'y est délibérément refusé. Par contre, nous avons souvent reproduit les notes de

la précédente édition. Elles proviennent d'ailleurs, en très grande partie, du commentaire adjoint par E. Ceria à son édition critique. Une mise à jour s'imposait, elle a été faite.

Quelques remarques sur la « manière » de Don Bosco dans ces cahiers de souvenirs. Don Ceria encore la jugeait ainsi : « (Don Bosco) parle simplement (*alla buona*) et le cœur sur la main... Son écriture est celle de quelqu'un qui est pressé, très pressé. » Il "parle", il n'a pas le temps "d'écrire".

Dès la première page il apparaît aussi comme quelqu'un qui éprouve quelque pudeur à se mettre en cause. Très souvent il évite une narration à la première personne, préférant une tournure impersonnelle ou recourant à une circonlocution au passif. Ce n'est pas du style châtié. La narration y perd en vivacité. Mais c'est Don Bosco s'attelant à sa tâche par obéissance et, il faut le dire après lui, non sans amour. Alors nous avons laissé parler l'homme comme il l'a délibérément voulu. Là même à travers un « style aimable, à sa ressemblance » (Ceria) nous rencontrons le prêtre « d'une bonté humble, charitable, d'une sensibilité calme et sereine... »

Le manuscrit lui-même révèle quelqu'un qui n'a pas négligé son travail, qui se relit, rature, surcharge, note en marge un trait oublié. Cela il l'a fait avec plus de soin quand il écrivait pour l'édition. Dans ces notes confidentielles c'est davantage le cœur qui parle, son « prologue » ne trompe pas ! Et puis il a de temps à autre une pointe d'humour, discrète, par rapprochements de mots. La description de la mère du jeune Jonas (p. 76) en est pleine. Il ruse avec ses interlocuteurs désireux de le mettre dans leur sac.

D'autre part il arrive à Don Bosco de se répéter, de ne pas se souvenir d'avoir déjà présenté un personnage. Il n'y a pas à éviter au lecteur l'étonnement de s'en apercevoir. Un homme dévoré d'activités, tel le dépeignait à lui-même la susceptible marquise Barolo dès 1846..., mais qu'était-il donc en 1873-1876 ? Rares étaient pour lui les heures où il pouvait se mettre à sa table de travail l'esprit tranquille. Qu'on veuille bien le retrouver tel dans cet émouvant témoignage légué par un père vieillissant à ses fils.

Il nous faut enfin signaler une lacune de cette traduction, impossible à combler : elle ne reflète pas la vivacité ou la bonhomie des expressions populaires piémontaises que, sous le couvert de l'interdiction de toute publication dès l'abord édictée, Don Bosco n'a pas cherché à éviter. Qui est en mesure de recourir à l'édition du texte original italien de Don Ceria et à ses annotations pourra juger de quelle façon l'auteur a tenu compte des avis de certains de ses premiers mentors : être simple et populaire.

Que souhaiter de mieux, sinon que ce document rende saint Jean Bosco plus proche de ses amis et son œuvre mieux comprise à sa source ?

A. B.

– Les parenthèses () signifient que le mot ou la locution inclus ne sont pas dans le texte original, souvent très concis ou difficilement traduisible par un seul terme français. – Les crochets [] utilisés par le premier éditeur, Don Ceria, signifient qu'un mot a été ajouté pour combler une lacune du manuscrit. Lorsqu'ils circonscrivent une date, c'est nous qui les utilisons pour spécifier ce que Don Bosco a laissé en blanc et qui se trouve précisé par ailleurs.

– Pour les lecteurs peu familiarisés avec la langue italienne, nous signalons que, dans les noms propres de personnes ou de lieux, la lettre *e* doit toujours être prononcée *é*. Nous avons gardé l'orthographe originale. Ainsi, le nom de la ville bien connue de Chieri est à lire Chiéri (exactement : Kiéri).

– La numérotation des sections est de la main même de Don Bosco. On pourra remarquer qu'elle n'est pas constante. Elle fait défaut au début et à la fin, parfois même dans le cours de l'ouvrage.

MÉMOIRES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE L'ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES

Liminaire.

Plusieurs fois on m'a demandé d'écrire les souvenirs concernant l'Oratoire (1) Saint-François-de-Sales. Bien qu'il me fût difficile de me soustraire à l'autorité de qui me le demandait, pourtant je n'ai pu encore me résoudre à (entre-

(1) Don Bosco a donné à l'œuvre de jeunesse qu'il mettait sur pied, on verra dans quelles circonstances, le nom d'Oratoire (en italien : *Oratorio*). Avant lui, saint Philippe Néri avait déjà utilisé ce mot pour désigner une œuvre qu'il lança en 1564 en vue d'une formation chrétienne des jeunes. Que Don Bosco ait voulu se réclamer implicitement du saint florentin en donnant le nom d'Oratoire à ses toutes premières réunions d'enfants et d'adolescents, on peut le croire quand on sait l'estime qu'il porta toujours à sa spiritualité (cf. F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Beauchesne, 1967, p. 42 sq.). Dans notre traduction nous rendons le mot italien *oratorio* par "patronage" quand il correspond à ce qu'en français on a appelé ainsi. Voir p. ex. le dictionnaire Larousse (1977) qui définit la forme de patronage ici en vue : "organisation qui vise à assurer la protection de la jeunesse en accueillant, les jours de congé, les enfants et adolescents...", ce que fit Don Bosco en ses "*oratoires*". Nous gardons ce terme quand il désigne l'Oratoire Saint-François-de-Sales du Valdocco, puisque, traditionnellement, on lui a conservé ce nom. Que le terme ait pu paraître ambigu même en Italie, le fait rapporté p. 145 en est la preuve.

prendre) ce travail de peur d'avoir à parler trop souvent de moi. Maintenant, (à l'invitation) s'ajouta un ordre émanant d'une personne de très haute autorité (1). Aucun ajournement n'était plus possible. Voici donc ces menus souvenirs confidentiels, capables d'apporter quelque lumière et d'être utiles à (ceux qui travaillent dans) cette institution que la divine Providence a confiée à la Société de Saint-François-de-Sales. Ces lignes, je les écris avant tout, je tiens à le dire, pour mes très chers fils, les Salésiens, *avec défense de leur donner (quelque) publicité (que ce soit) avant comme après ma mort* (2).

A quoi donc ce travail pourra-t-il servir ? Il servira de norme pour surmonter les difficultés à venir en prenant leçon du passé. Il servira à faire connaître comment Dieu lui-même conduit chaque chose en son temps. Enfin, il servira d'agréable délassément à mes fils quand ils pourront lire (le récit) des événements que leur père a vécus. Ils le feront encore plus volontiers quand, appelé à rendre compte à Dieu de mes actions, je ne serai plus au milieu d'eux. S'il m'arrivait de mettre trop de complaisance dans l'exposé de ces faits, ou d'avoir l'air d'en tirer quelque vaine gloire, veuillez m'en excuser. C'est un père qui se réjouit de parler de ce qui l'intéresse avec ses fils aimants, qui, eux aussi, prennent plaisir à connaître les petites aventures de celui qui les a tant aimés, et qui, en tout, dans les petites comme dans les grandes choses, n'a eu qu'une pensée : travailler à leur avantage spirituel et temporel.

Je répartis tous ces souvenirs en décennies, c'est-à-dire en périodes de dix ans, parce que les développements notables et

(1) L'autorité qui a « demandé », puis a « ordonné » semble bien être une seule et même personne : le pape Pie IX. Cf. plus loin p. 32 note 4.

(2) Don Ceria nous apprend que, du vivant de Don Bosco déjà, de larges extraits de ces « Souvenirs » avaient été utilisés par l'un ou l'autre. Dans une conférence aux directeurs de ses maisons (2 février 1876) Don Bosco déclarait qu'il lui importait peu qu'on parle ou non de lui « pourvu que l'œuvre de Dieu soit manifestée ». Il allait donc de soi que ses successeurs n'hésitent pas à rendre publiques ces notes confidentielles. Que Don Bosco n'ait pas voulu les livrer lui-même aux presses explique en partie l'allure parfois un peu âpre de son récit. Ce qui ne veut pas dire que son style soit négligé. Le manuscrit atteste qu'il s'y reprit souvent à plusieurs fois pour rédiger un paragraphe.

sensibles de notre Institut, se sont opérés en de tels laps de temps.

Quand vous lirez ces pages, après ma mort, rappelez-vous, ô mes fils, que vous avez eu un père très attaché qui, avant de quitter ce monde, a tenu à vous laisser ces souvenirs comme gage de son affection paternelle. A cette pensée, faites monter (vers Dieu) une prière fervente pour le repos de mon âme.

*Dix années d'enfance. – La mort de mon père. –
Famille en détresse. – Ma mère reste veuve.*

Le jour de l'Assomption de Marie au ciel fut celui de ma naissance, en l'an 1815 (1), à Murialdo (2), bourg de Castelnuovo d'Asti. Ma mère s'appelait Marguerite Occhiena, de Capriglio (3). Mon père s'appelait François (4). C'étaient des paysans, gagnant honnêtement leur pain à force de labeur et d'économie. Presque uniquement à la sueur de son front, mon père arrivait à faire vivre ma grand-mère, septuagénaire et accablée de toutes sortes d'infirmités, trois garçons :

(1) Saint Jean Bosco a toujours affirmé qu'il était né le 15 août ; au cours de sa vie on fêtait son anniversaire au jour de l'Assomption. Dans son cercueil le parchemin donnant ses dates de naissance et de mort portait : 15 août 1815, 31 janvier 1888. Ce ne fut qu'après sa mort qu'en consultant les registres paroissiaux, on découvrit que la « véritable » date de sa naissance pouvait bien être le 16. L'acte de baptême signé par le curé Sismondo et daté du 17 août 1815 dit en effet qu'il était né « hier, dans la soirée » (*heri vespere natus*). On peut en déduire que le père de Jean a dû préciser à son curé à peu près en ces termes le moment de la naissance. Mais n'était-il pas poussé à diminuer le plus possible l'écart entre la naissance et le baptême ? Toujours est-il que depuis le dix-neuvième siècle on retient le 16 août comme jour officiel de la naissance de Jean Bosco.

(2) Hameau de *Castelnuovo d'Asti*, aujourd'hui *Castelnuovo Don Bosco*, gros bourg situé à 27 kilomètres de Turin. De Murialdo ou plutôt *Morialdo* à Castelnuovo, la route compte 4 kilomètres. Le pâté de maisons où naquit Don Bosco s'appelle *Les Becchi*, du nom d'une famille qui, jadis, s'était établie là.

(3) Tout petit village à 7 kilomètres de Morialdo. La mère de Don Bosco naquit le 1^{er} avril 1788.

(4) Le père du saint avait épousé, en secondes noces, Marguerite Occhiena le 6 juin 1812. Elle avait donc vingt-quatre ans.

Antoine (5), l'aîné, fils d'un premier mariage, Joseph (6), le second et moi, Jean, le cadet, plus deux valets de ferme.

Je n'avais pas encore deux ans que le bon Dieu nous frappa d'un terrible malheur. Notre bien-aimé père, encore robuste et à la fleur de l'âge, très soucieux de l'éducation chrétienne de ses enfants, revint un jour du travail, trempé de sueur. Il descendit imprudemment au sous-sol, dans la cave glacée (7). La transpiration s'arrêta net et, le soir, une fièvre violente se déclara suivie d'une grave congestion. Tout soin fut inutile et, en peu de jours, il arriva au terme de sa vie. Muni de tous les secours de la religion et recommandant à ma mère la confiance en Dieu, il rendit le dernier soupir. Il avait seulement trente-quatre ans. C'était le 12 mai 1817.

Pour moi, je ne sais trop ce que je devins en cette triste circonstance. Un fait reste présent à ma mémoire, le premier souvenir de ma vie. Alors que tout le monde sortait de la chambre du défunt, moi, je voulais absolument y rester. « Viens, Jean, viens avec moi, me répétait ma mère éplorée. – Si papa ne vient pas, répondis-je, je ne veux pas m'en aller. – Pauvre enfant, reprit ma mère, viens avec moi, tu n'as plus de père » (8). Ceci dit, elle éclata en sanglots, me prit par la main et m'entraîna ailleurs. Moi je pleurais parce qu'elle pleurait. A cet âge je ne pouvais pas encore réaliser quel affreux malheur c'était de perdre un père.

Cet événement plongea toute la famille dans la consternation. Il y avait cinq personnes à nourrir. Cette année-là, en raison d'une extrême sécheresse, la récolte avait été désastreuse. C'était pourtant notre unique ressource. Les aliments montaient à des prix fabuleux. Le blé se payait jusqu'à

(5) Né le 3 février 1808.

(6) Né le 8 avril 1813.

(7) Cette cave existe encore, toute proche de la maison natale du saint.

(8) Sur la tombe du grand éducateur, on avait gravé : *Orphanorum pater*. Qui sait si le premier souvenir douloureux de cette enfance ne fut pas pour beaucoup dans cette vocation de *Père des orphelins* ?

25 francs (9) l'héminée (10), le maïs et la mélisque, 16 francs. Plusieurs témoins de cette époque m'ont assuré que les mendiants suppliaient instamment qu'on leur donnât un peu de son pour mêler à leurs pois chiches ou à leurs haricots et s'en faire une nourriture. On trouva dans les champs des personnes mortes de faim la bouche pleine de l'herbe dont elles avaient tenté d'apaiser leur faim lancinante.

Ma mère me raconta plus d'une fois qu'elle servit à manger à la famille autant qu'elle le put. Mais, un jour, elle dut porter une somme d'argent à un voisin nommé Bernard Cavallo pour qu'il allât nous chercher de quoi manger. Cet ami fit différents marchés, mais ne put rien trouver, même à des prix exorbitants. Il revint deux jours après, sur le soir. Nous étions tous à l'attendre anxieusement. Mais lorsqu'il nous apprit qu'il n'avait avec lui rien que l'argent, la panique s'empara de nous tous. Comme ce jour-là chacun n'avait reçu qu'une bien maigre ration, on craignait les funestes conséquences de la faim pour la nuit. Ma mère ne se laissa pas aller au découragement. Elle frappa chez des voisins demandant qu'on lui prêtât quelque aliment (11). Elle ne trouva personne qui puisse lui venir en aide. « Mon mari, dit-elle alors, m'a dit en mourant d'avoir confiance en Dieu. Venez donc, agenouillons-nous et prions. » Après une courte prière elle se leva et dit : « Aux grands maux les grands remèdes ! » Aidée de Cavallo déjà nommé elle se rendit à l'étable, tua un veau, en fit cuire une partie en toute hâte et put ainsi rassasier notre famille exténuée. Les jours suivants on put s'approvisionner en grains qu'on fit venir de villages éloignés à un prix très élevé.

(9) Le Piémont avait été pendant dix ans sous la domination des armées de Napoléon et, au contact des occupants, l'habitude de compter en francs avait remplacé celle de compter en liras.

(10) Vieille mesure piémontaise, employée surtout dans le commerce des légumes secs. Elle valait environ 23 litres. La mélisque est une plante fourragère utilisée habituellement pour la seule nourriture du bétail.

(11) C'était d'un usage courant dans les bonnes populations piémontaises qu'en cas de besoin extrême on s'empruntât de porte à porte. On rendait à la première occasion.

On peut s'imaginer quelles souffrances et quelles fatigues dut endurer ma mère en cette année de malheurs. Toujours courbée sur le travail, économisant sans cesse et prenant soin des plus petites choses, et grâce aux secours qui lui parvinrent, souvent de façon providentielle, on put traverser cette époque de disette. Tous ces faits me furent souvent racontés par ma mère ; et des voisins, parents et amis me les confirmèrent maintes fois.

Passé ce temps de misère, et comme notre situation domestique s'était améliorée, voici que l'on proposa à ma mère un mariage très avantageux (12). Mais elle répondit constamment : « Dieu m'a donné un mari et il me l'a enlevé. A sa mort, il m'a confié trois fils. Je serais une mère bien cruelle si je les abandonnais au moment où ils ont le plus besoin de moi. » On lui dit alors que ses fils seraient placés chez un bon tuteur, qui en prendrait grand soin. « Le tuteur, répondit la brave femme, est un ami ; moi je suis la mère de mes enfants ; je ne les abandonnerai jamais, même au prix de tout l'or du monde. »

Son plus grand souci fut d'instruire ses fils dans la religion, de les inciter à l'obéissance et de leur fournir des occupations en rapport avec leur âge. Tant que je fus petit, elle m'apprit elle-même les prières. Devenu capable de me joindre à mes frères, elle me faisait mettre à genoux avec eux, matin et soir, et tous ensemble nous récitons les prières en commun et le chapelet. Je me souviens qu'elle me prépara elle-même à ma première confession, m'accompagna à l'église et commença par se confesser elle-même. Elle me recommanda au confesseur, et, ensuite, m'aida à faire mon action de grâces. Elle me continua son assistance jusqu'au jour où elle me crut capable de faire convenablement ma confession tout seul.

(12) La curiosité des historiens s'est fortement exercée à essayer de découvrir quelle aurait été cette union, plutôt fortunée, mais exigeante probablement, puisque Don Bosco indique qu'elle aurait dû séparer les fils de la mère. On n'a jamais rien pu trouver.

J'avais alors atteint mes neuf ans. Ma mère désirait m'envoyer à l'école, mais la distance à parcourir la rendait perplexe : jusqu'au bourg de Castelnuovo il y avait cinq kilomètres. Mon frère Antoine s'opposait à ce que je me rende au collège. On en vint à un arrangement. Pendant l'hiver, j'allais à l'école d'un petit village voisin, Capriglio, où je pus apprendre les éléments de la lecture et de l'écriture. Mon maître était un prêtre d'une grande piété, nommé Joseph Delacqua, qui fut plein de bonté pour moi. Il mettait tout son cœur à m'enseigner et surtout à m'éduquer chrétiennement. Puis, pendant l'été, j'apaisais mon frère en travaillant à la campagne.

Un rêve.

A cet âge je fis un rêve (1) qui me laissa pour toute la vie une profonde impression. Pendant mon sommeil, il me sembla que je me trouvais près de chez moi, dans une cour très spacieuse. Une multitude d'enfants, rassemblés là, s'y amusaient. Les uns riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. Lorsque j'entendis ces blasphèmes, je m'élançai au milieu d'eux et, des poings et de la voix, je tentai de les faire taire. A ce moment apparut un homme d'aspect vénérable,

(1) Le mot italien *sogno* ici employé par Don Bosco peut se traduire indifféremment par « songe » ou par « rêve ». On parle généralement des *songes* de Don Bosco. Il en a lui-même relaté plusieurs, soit dans ces souvenirs, soit de vive voix et ses biographes nous les ont transmis. Don J.-B Lemoine, puis Don A. Amadéi et Don E. Ceria en ont relaté environ cent-vingt dans les *Memorie biografiche...*, les « Souvenirs biographiques de saint Jean Bosco » édités à Turin de 1838 à 1939 (19 vol.). Qu'en penser ? Les récits de ces rêves posent d'abord des problèmes de critique historique. Le P. F. Desramaut a touché cette question dans son *Don Bosco et la vie spirituelle*, Beauchesne, 1967 à qui nous empruntons la substance de cette note. En ce qui concerne le « songe des neuf ans » il renvoie à son important ouvrage : *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoine*, Lyon, 1962 p. 250-256 (voir la note 1 de l'introduction). Quant à leur interprétation, on peut dire que Don Bosco lui-même sut garder une sage réserve. Dans ce chapitre même il se déclare de l'avis de sa grand-mère : « Il ne faut pas faire attention aux rêves. » Voir aussi plus loin p. 88. Vers soixante ans, dans un sermon de retraite, il s'exprimait encore plus clairement : « On dit qu'il ne faut pas s'occuper des rêves : je vous dis que, dans la majeure partie des cas, je suis moi aussi de cet avis. Parfois cependant, bien qu'ils ne nous révèlent pas des choses à venir, ils servent à nous faire connaître comment dénouer des affaires très embrouillées et à procéder en diverses occasions avec une véritable prudence. Il

dans la force de l'âge et magnifiquement vêtu. Un manteau blanc l'enveloppait tout entier. Son visage étincelait au point que je ne pouvais le regarder. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me mettre à la tête de ces enfants. Puis il ajouta : « Ce n'est pas avec des coups mais par la douceur et la charité que tu devras gagner leur amitié. Commence donc immédiatement à leur faire une instruction sur la laideur du péché et l'excellence de la vertu. »

Confus et effrayé je lui fis remarquer que je n'étais qu'un pauvre gosse ignorant, incapable de parler de religion à ces garçons. Alors les gamins, cessant de se disputer, de crier et de blasphémer vinrent se grouper autour de l'homme qui parlait.

Sans bien réaliser ce qu'il m'avait dit, j'ajoutai : « Qui êtes-vous donc pour m'ordonner une chose impossible ? »

– C'est précisément parce que ces choses te paraissent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science.

– Où, par quels moyens pourrai-je acquérir la science ?

– Je te donnerai la maîtresse sous la conduite de qui tu pourras devenir un sage et sans qui toute sagesse devient sottise.

– Mais, vous, qui êtes-vous pour me parler de la sorte ?

– Je suis le fils de celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois le jour (2).

est alors permis d'en tenir compte, pour ce qu'ils offrent de bon... » (cité en F. Desramaut *l.c.* p. 48). Même attitude affirmée en 1885, trois ans avant sa mort. A cette époque Don Bosco parlait d'expérience. Il a toujours affirmé d'ailleurs avoir été providentiellement guidé par de tels rêves soit dans la fondation de son œuvre, soit dans son orientation. Souvent il en racontait, soit qu'ils aient été réels, soit qu'il se servît d'un « genre littéraire » pour la formation spirituelle ou pédagogique de ses collaborateurs ou de ses enfants. Il est certain que, aussi bien la théologie, qui a à se pencher sur bien d'autres cas semblables présentés dans l'histoire de la sainteté chrétienne, que la psychologie et l'investigation du subconscient ont leur mot à dire en la matière. Homme de Dieu Don Bosco savait, lui, que le Seigneur a mille façons de guider ses apôtres.

(2) Allusion à la récitation de l'*Angelus*, de tradition dans les vieilles campagnes piémontaises. Trois fois par jour, au son de la cloche paroissiale, on suspendait tout travail pour saluer la Vierge de l'Incarnation. Qui n'a devant les yeux le célèbre tableau de Millet ? Don Bosco voulut que cette coutume se conservât dans ses maisons.

– Ma mère me dit de ne pas fréquenter sans sa permission des gens que je ne connais pas : dites-moi donc votre nom.

– Mon nom, demande-le à ma mère.

A ce moment-là je vis près de lui une dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts comme si chaque point eût été une étoile éclatante. S'avisant que je m'embrouillais de plus en plus dans mes questions et mes réponses, elle me fit signe d'approcher et me prit avec bonté par la main. « Regarde », me dit-elle. Je regardai et m'aperçus que tous les enfants s'étaient enfuis. A leur place, je vis une multitude de chevreaux, de chiens, de chats, d'ours et de toutes sortes d'animaux. « Voilà ton champ d'action, (me dit-elle), voilà où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort et robuste et tout ce que tu vois arriver en ce moment à ces animaux, tu devras le faire pour mes fils. »

Je tournai alors les yeux et voici qu'à la place de bêtes féroces, apparurent tout autant de doux agneaux. Tous, gambadant de tous côtés et bêlant, semblaient vouloir faire fête à cet homme et à cette femme.

A ce moment-là, toujours sommeillant, je me mis à pleurer et demandai qu'on voulût bien me parler de façon compréhensible car je ne voyais pas ce que cela pouvait bien signifier. Alors elle me mit la main sur la tête et me dit : « Tu comprendras tout en son temps. »

A ces mots un bruit me réveilla et tout disparut.

Je demeurai éberlué. Il me semblait que les mains me faisaient mal à cause des coups de poings donnés et que ma figure était endolorie des gifles reçues. Et puis, ce personnage, cette dame, ce que j'avais dit et entendu, tout cela m'obsédait à tel point que, cette nuit-là, je ne pus me rendormir.

Au matin je m'empressai de raconter ce rêve, d'abord à mes frères qui se mirent à rire, puis à ma mère et à ma grand-mère. Chacun donnait son interprétation (3). Mon frère

(3) Chacune de ces interprétations reflète la mentalité de chacun des membres de la famille. Chez Joseph, c'est le paysan en herbe qui apparaît ; chez Antoine, le type jaloux, envieux, médisant ; chez la grand-mère, la femme que la vie a instruite et mise en garde contre les illusions ; chez la mère, la chrétienne portée à voir en tout les voies du Seigneur.

Joseph disait : « Tu deviendras gardien de chèvres, de moutons ou d'autres bêtes. » Ma mère : « Qui sait si tu ne dois pas devenir prêtre ? » Antoine, d'un ton sec : « Peut-être seras-tu chef de brigands ! » Mais ma grand-mère qui savait pas mal de théologie – elle était parfaitement illettrée –, énonça une sentence péremptoire : « *Il ne faut pas faire attention aux rêves.* »

Moi, j'étais de l'avis de grand-mère. Malgré tout il me fut désormais tout à fait impossible de m'enlever ce rêve de la tête. Ce que je raconterai par la suite lui donnera quelque signification. J'ai toujours gardé le silence sur tout cela et mes parents n'en firent jamais cas. Mais, quand je me rendis à Rome en 1858 pour traiter avec le pape de la congrégation salésienne, il se fit tout raconter minutieusement, même ce qui pouvait n'avoir que l'apparence de surnaturel. Je racontai alors pour la première fois le rêve que j'avais fait à l'âge de neuf ou dix ans. Le pape m'ordonna (4) de l'écrire dans son sens littéral (5), en détail, et de le laisser ainsi comme encouragement aux fils de la Congrégation qui était l'objet de ce voyage à Rome.

(4) En réalité, en 1858, lors de son premier voyage à Rome, ce fut plutôt un conseil que Pie IX donna à Don Bosco. A son second voyage, en 1867, ce fut un ordre formel que reçut le saint qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas trouvé le temps de raconter ses années de misère.

(5) Nous empruntons ici, presque à la lettre, la traduction de F. Desramaut dans *Don Bosco et la vie spirituelle*, ouvrage déjà cité, p. 281-283.

PREMIÈRE DÉCENNIE

1825-1835

1°

*Premiers contacts avec les enfants. – Les sermons. –
Le saltimbanque. – Les nids (1).*

Vous m'avez plusieurs fois demandé à quel âge je commençai à m'occuper des enfants. A dix ans je faisais ce que me permettait ma jeunesse. Cela ressemblait fort à un patronage (2). Ecoutez : j'étais encore bien petit que j'étudiais déjà le caractère de mes compagnons. Je n'avais qu'à fixer quelqu'un en face et, le plus souvent, je lisais sur son visage les projets qu'il nourrissait. En conséquence, j'étais très aimé et aussi très redouté des gars de mon âge. C'était à qui me choisirait comme arbitre ou pour ami. Pour ma part, je faisais du bien à tous ceux que je pouvais, du mal à personne. Mes compagnons

(1) Il en est fort peu question ici : une simple mention. A ce propos voir l'introduction, p. 13 et F. Desramaut, *Les Memorie I...* (cité p. 20 note 1), p. 123.

(2) En italien : *oratorio festivo*, littéralement un « oratoire » pour les jours de fête.

m'aimaient beaucoup pour que, si une querelle venait à éclater, je prenne leur défense. C'est que, malgré ma petite taille, j'avais assez de force et de courage pour en imposer à des gaillards plus âgés que moi au point que, s'il s'élevait une contestation, une dispute ou une bagarre quelconque, j'étais tout désigné pour arbitrer le litige et chacun acceptait de bonne grâce le jugement que je portais.

Mais ce qui les groupait autour de moi et les alléçait jusqu'à la folie, c'étaient les histoires que je leur racontais. Les exemples entendus lors des prédications et des cours de catéchisme, la lecture de livres comme *Les Rois de France*, *Le pauvre Guérin*, *Les aventures de Berthold et Bertholdin* (3) me fournissaient ample matière. Mes compagnons m'apercevaient-ils, c'était une course éperdue vers moi pour se faire raconter quelque chose par un (garçon) qui commençait tout juste à comprendre ce qu'il lisait. Plusieurs grandes personnes se joignirent aux enfants pour m'écouter. Que de fois, lors de mes allées et venues à Castelnuovo ou dans un champ, une prairie, je me suis vu entouré d'une centaine de personnes accourues pour écouter les histoires d'un pauvre enfant qui, à part un peu de mémoire, était bien démuné de science, mais, au milieu d'eux, semblait être un grand savant. *Monoculus rex in regno caecorum* (4).

Aux saisons d'hiver tout le monde m'invitait à l'étable (5) pour me faire conter quelque historiette. Là se rassemblaient des gens de tout âge et de toute condition et chacun prenait plaisir à passer la soirée avec moi. Ils restaient là, immobiles, pendant cinq et même six heures à m'écouter. Hissé sur un tabouret, mon livre *Les Rois de France* à la main, pauvre orateur, je lisais debout de façon à me faire voir et entendre de tous. Comme ces braves gens disaient qu'ils venaient au

(3) Roman historique de l'époque carolingienne, le premier ; d'aventures ébourifantes, les deux autres.

(4) Notre proverbe français : « Au royaume des aveugles les borgnes sont rois ».

(5) En hiver, dans ces pays très froids et très pauvres, où s'impose la plus stricte économie, les paysans font la veillée au milieu des bêtes, dans l'étable. Parfois même on y passe la nuit profitant de la chaleur du bétail.

sermon, tout naturellement avant et après mes histoires, nous faisons tous le signe de croix et récitons un *Je vous salue Marie*. 1826 (6).

Pendant la bonne saison, spécialement les jours fériés, les gens des environs et même d'ailleurs, se réunissaient. Mais les choses prenaient alors un tour plus sérieux. A tous je donnais une séance meublée des tours que j'avais moi-même appris par d'autres. Aux foires et aux marchés il y avait souvent des charlatans et des saltimbanques que j'allais voir. J'épiais avec la plus grande attention leurs moindres gestes. Je rentrais alors à la maison, et je répétais leurs exercices jusqu'au moment où je pouvais rivaliser avec eux. Imaginez un peu les culbutes, les heurts, les sauts périlleux, les chutes que cette gymnastique comportait pour moi. Me croirez-vous ? A onze ans j'exécutais tours de prestidigitation, saut de la mort, jeu de l'hirondelle, course sur les mains. Je marchais, je dansais, je sautais sur la corde comme un acrobate professionnel.

D'après ce que je faisais les jours fériés, vous pouvez imaginer ce que je faisais les autres jours.

J'avais repéré aux Becchi une prairie plantée alors de différents arbres dont un poirier sauvage, encore debout, qui me rendit grand service à cette époque. A cet arbre j'attachais une corde et la nouais à un autre, à quelque distance. Je plaçais à proximité une table et une sorte de sacoche. J'étendais un tapis sur le sol pour y faire mes culbutes. Une fois que tout était prêt et que les spectateurs demeuraient bouche bée dans l'attente de quelque nouveauté, je les invitais à réciter le chapelet suivi d'un cantique. Puis je grimpais sur une chaise et débitais un sermon, c'est-à-dire que je répétais ce que j'avais retenu de l'explication de l'évangile entendue le matin à l'église. Parfois je citais quelque épisode ou quelque exemple que j'avais entendu ou lu dans un livre. Le sermon se terminait par une courte prière et aussitôt commençait la partie récréative. Vous auriez vu alors comme je viens de vous le dire, le prédicateur se changer en acrobate de profession. Tours de prestidigita-

(6) Don Bosco a mis là cette simple date, destinée, sans doute, à situer son récit.

tion, sauts périlleux, marche sur les mains, pieds en l'air ; puis, muni de ma sacoche, c'était des pièces de monnaie avalées puis retirées du nez de tel ou de tel spectateur, la multiplication des balles, des œufs, le changement de l'eau en vin, les volailles dépecées et rendues à la vie au point de chanter mieux qu'auparavant ; tout cela composait les divertissements habituels. Puis je marchais sur la corde comme sur un sentier, je sautais, dansais, me suspendais tantôt d'un pied tantôt de l'autre ; parfois c'étaient mes deux mains qui me soutenaient, parfois une seule. Après quelques heures de ces exercices, quand je n'en pouvais plus, on levait la séance, on récitait une courte prière et chacun s'en retournait à ses affaires. De ces réunions étaient exclus ceux qui avaient blasphémé ou tenu de mauvais propos ou refusé d'assister aux cérémonies religieuses.

Ici vous allez me demander : pour courir les foires et les marchés, pour observer les saltimbanques, pour vous procurer le matériel nécessaire à ces tours de passe-passe, il fallait de l'argent. Où le preniez-vous ? J'avais bien des façons d'y pourvoir. J'y consacrais tous les sous que ma mère ou d'autres personnes me donnaient pour m'acheter des gâteries, les petits pourboires, les cadeaux : je mettais tout cela de côté pour mes besoins futurs. Il faut dire aussi que je n'avais pas mon pareil pour tendre des bricoles, des lacets, des filets, des pièges à lapins ou pour dénicher les oiseaux. Ce que je récoltais ainsi je savais très bien le vendre, et aussi des champignons, des fougères et des herbes pour la teinture. C'était pour moi une source de revenus.

Ici encore vous allez me demander : et ma mère voyait-elle de bon œil que je mène une vie aussi dissipée et que je gaspille mon temps à faire le charlatan ? Je vous répondrai que ma mère ne cherchait que mon bien. J'avais en elle une confiance sans bornes et, sans son consentement, je n'aurais pas bougé un pied. Elle connaissait tout, rien ne lui échappait, mais elle me laissait faire. Si même quelque chose venait à me manquer, elle me le procurait très volontiers. Mes compagnons eux-mêmes, et, en général, tous les spectateurs, se faisaient un plaisir de me fournir les objets dont j'avais besoin pour les gratifier de divertissements tant attendus.

*Première communion. – Prédication de mission. –
Don Calosso. – A l'école de Murialdo.*

J'étais âgé de onze ans quand je fus admis à la première communion. Je savais tout le petit catéchisme, mais, en général, jamais personne n'était admis à faire sa première communion avant douze ans (1). En raison de notre éloignement de l'église, le curé du village ne me connaissait même pas (2). En fait de religion je devais donc m'en tenir presque uniquement aux leçons de ma bonne mère. Désireuse cependant de ne pas me laisser grandir sans accomplir cet acte essentiel de notre sainte religion, elle s'appliqua à m'y préparer elle-même du mieux qu'elle pouvait et qu'elle savait. Durant le carême, elle m'envoya chaque jour au catéchisme. Puis je passai mon examen. Je le réussis et l'on fixa la date où tous les enfants devraient faire leurs Pâques (3).

Au milieu de cette bande (de gamins) il était impossible d'éviter la dissipation. Aussi ma mère voulut-elle m'aider pendant plusieurs jours. Durant le carême, elle m'avait déjà mené trois fois à confesse. « Mon petit Jean, me dit-elle à différentes reprises, Dieu te réserve une bien grande faveur ; fais de ton mieux pour t'y bien préparer, pour te confesser et ne rien cacher à confesse. Avoue bien tout, regrette tout et promets à Dieu de mieux te conduire à l'avenir. » Je promis tout cela. Si, dans la suite, je suis resté fidèle, Dieu le sait. Au logis, elle me faisait prier, lire un bon livre et me donnait tous les

(1) Le jansénisme était passé par là et, presque tous les braves curés piémontais s'en tenaient, en fait de sacrements, aux règles les plus strictes. C'est ainsi que le jeune Caffasso, connu de tout le voisinage pour la pureté de ses mœurs et sa connaissance parfaite du catéchisme, n'avait pas encore fait sa première communion à treize ans. Il fallut quatre-vingts ans pour que la protestation sourde des âmes chrétiennes, affamées d'Eucharistie, l'audacieuse initiative de quelques grands serviteurs de Dieu, saint Jean Bosco en Italie, Mgr de Ségur en France et plusieurs autres, l'étude de la pratique en cette matière de l'Église primitive, et une compréhension meilleure de l'essence du sacrifice de la Messe, décident le Pape Pie X, en 1908, à exiger que les tout-petits viennent eux aussi, s'agenouiller à la Table Sainte.

(2) *Castelnuovo*, où se trouvait l'église paroissiale, était distant de 5 kilomètres.

(3) En 1826 Pâques tombait le 26 mars. En général la première communion avait lieu les premiers jours de la semaine sainte ou de suite après Pâques.

conseils qu'une mère avisée sait utilement prodiguer à ses petits-enfants.

Le matin (du grand jour), elle ne me laissa parler à personne. Elle m'accompagna à la Sainte Table, fit avec moi la préparation et l'action de grâces que le doyen, l'abbé Sismondi, dirigeait avec ferveur, à haute voix et en nous faisant répéter après lui. Ce jour-là elle voulut que je ne m'occupe d'aucun travail matériel mais que je le passe à lire et à prier. Entre autres recommandations ma mère me dit : « Mon chéri, c'est un bien grand jour pour toi. Je suis sûre que Dieu a vraiment pris possession de ton cœur. Promets-lui de faire tout ton possible pour rester bon jusqu'à la fin de tes jours. A l'avenir, va souvent communier ; mais surtout pas de sacrilèges ! Dis toujours tout en confession. Obéis toujours bien, assiste volontiers au catéchisme et aux prédications ; mais, pour l'amour de Dieu, fuis comme la peste ceux qui te tiennent de mauvaises conversations. »

J'ai retenu ces conseils de ma pieuse mère et je me suis efforcé de les mettre en pratique. Il me semble qu'à partir de ce jour ma vie s'améliora quelque peu : je devins plus docile, plus soumis aux autres, ce qui me répugnait fort. Je ne voulais agir que selon mes caprices d'enfant et repoussais qui me donnait ordres ou bons conseils.

Une chose me préoccupait sérieusement : l'absence, à proximité, de chapelle ou d'église où je puisse aller chanter ou prier avec mes compagnons. Lorsque je voulais aller entendre un sermon ou une leçon de catéchisme, je devais faire un trajet d'environ dix kilomètres entre l'aller et le retour, qu'il s'agît de Castelnuovo ou de Buttigliera, le village le plus proche (4). C'était d'ailleurs pour ce motif que l'on se déplaçait si volontiers pour venir entendre les sermons du saltimbanque (que j'étais).

Or, cette année-là (1829), on donnait une mission solennelle à Buttigliera (5). J'en pris occasion pour aller écouter

(4) Buttigliera se trouvait à mi-route entre le hameau des Becchi et Castelnuovo.

(5) Cette date est ordinairement retenue par les historiens du saint (cf F. Desramaut, *Les Memorie I...* p. 231). La rencontre avec Don Calosso ne se situerait pas alors la même année que la première communion de Jean Bosco et il ne faudrait pas la lier à la préparation d'un jubilé comme on le faisait communément en situant le fait en 1826. Sur ces difficultés chronologiques cf Introduction, p. 15.

plusieurs sermons. Le renom des prédicateurs faisait accourir les gens de tous côtés. Je m'y rendis aussi, avec beaucoup d'autres. Chaque soir, il y avait d'abord une instruction puis une méditation : après quoi chacun était libre de retourner au logis.

Un de ces soirs d'avril, je rentrais chez moi, perdu au milieu de la foule. Parmi nous il y avait un certain Don Calosso, de Chieri, homme pieux qui, bien que courbé sous les ans, faisait ce long trajet pour aller écouter les missionnaires. Il était lui-même chapelain à Murialdo (6). La vue d'un enfant de petite taille, tête nue, les cheveux en broussaille tout bouclés, marchant dans le plus grand silence au milieu de tout ce monde, le frappa. Il me regarda et me dit :

« Eh bien ! mon garçon, d'où viens-tu ? Sans doute es-tu allé, toi aussi, à la mission ?

– Mais oui, Monsieur, je suis allé écouter le sermon des missionnaires.

– Qu'as-tu bien pu comprendre ? Je pense que ta maman aurait pu te servir un sermon plus à ta portée, n'est-il pas vrai ?

– C'est vrai, maman me fait souvent de bons sermons ; mais j'aime bien aller aussi écouter ceux des missionnaires. Je pense les avoir bien compris.

– Eh bien ! si tu sais me répéter quatre mots des sermons d'aujourd'hui, moi je te donne quatre sous.

– Dites-moi seulement si vous désirez que je parle du premier ou du deuxième sermon.

– Comme tu voudras ; l'important est de m'en dire quatre mots. Te souviens-tu encore de ce dont on a parlé dans le premier sermon ?

– Dans le premier sermon, on a parlé de l'obligation de se donner à Dieu à temps et de ne pas remettre sa conversion à plus tard.

– Et qu'est-ce qu'on a dit dans ce sermon ? continua le vénérable vieillard, déjà quelque peu intrigué.

(6) Murialdo ne possédait qu'une petite église annexe, dépendante de la paroisse de Castelnuovo.

– Je m’en souviens très bien et, si vous voulez, je vais vous le répéter en entier ».

Et sans plus attendre j’exposai d’abord l’exorde, puis les trois points : celui qui diffère de se convertir court grand risque, un jour, de n’avoir ni le temps, ni la grâce, ni la volonté de le faire. Il me laissa parler ainsi pendant plus d’une demi-heure, au-milieu de tout ce monde. Puis il se mit à me poser des questions :

« Comment t’appelles-tu ? Et tes parents ? Es-tu déjà allé beaucoup à l’école ?

– Je m’appelle Jean Bosco, mon père est mort quand j’étais encore tout petit. Ma mère est restée veuve avec cinq personnes à nourrir. J’ai appris un peu à lire et à écrire.

– Tu n’as pas étudié la grammaire latine (7) ou la grammaire italienne ?

– Je ne sais pas ce que c’est.

– Aimerais-tu étudier ?

– Oui, énormément.

– Qu’est-ce qui t’en empêche ?

– Mon frère Antoine.

– Mais pour quelle raison Antoine ne veut-il pas te laisser étudier ?

– Parce que lui ne voulait pas aller à l’école ; alors il dit qu’il n’admet pas que les autres perdent leur temps à étudier comme lui l’a perdu ; mais si je pouvais le faire, sûr que j’étudierais, et que je ne perdrais pas mon temps.

– Et pourquoi voudrais-tu étudier ?

– Pour embrasser l’état ecclésiastique (8).

– Et pour quel motif voudrais-tu embrasser cet état ?

– Pour m’approcher de tant de mes compagnons, parler avec eux et les instruire de la religion. Ils ne sont pas méchants mais ils le deviendront parce que personne ne s’occupe d’eux.

(7) En italien : *il Donato*. Le nom d’un grammairien latin du IV^e siècle servait encore, en Italie, à désigner toute grammaire latine.

(8) Don Bosco emploie ici une locution qui ne devait guère appartenir à son vocabulaire de jeune campagnard.

Mon franc-parler, pour ne pas dire mon audace, impressionna beaucoup le saint prêtre. Pendant que je parlais, il ne me quittait pas du regard. Arrivés finalement à un endroit de la route où nous devions nous séparer, il me laissa avec ces paroles : « Bon courage ! Je penserai à toi et à tes études. Dimanche, viens me voir avec ta mère et nous arrangerons tout. »

Le dimanche suivant, j'allai donc chez lui avec ma mère et on décida qu'il me ferait classe une fois par jour. Le reste de la journée, je travaillerais aux champs pour contenter mon frère Antoine. Celui-ci y consentit aisément, étant donné qu'on ne devait commencer qu'après l'été, à l'époque où les travaux de la ferme ne donnent guère de soucis.

Aussitôt que je pus, je m'en remis totalement à Don Calosso qui n'était à ce poste de chapelain que depuis quelques mois. Je me fis connaître entièrement à lui. Chacune de mes paroles, de mes actions ou de mes pensées, je les lui révélais tout aussitôt. Cela lui plut beaucoup, car ainsi il pouvait me diriger en connaissance de cause, tant au point de vue spirituel que temporel.

J'éprouvai alors ce que c'est que d'avoir à côté de soi un guide sûr, ne cherchant que le bien de l'âme, alors qu'auparavant j'avais été privé de ce bonheur. Il m'ordonna, entre autres choses, de renoncer aussitôt à une pénitence à laquelle je m'étais astreint, mais qui n'était en rapport ni avec mon âge ni avec ma condition. Il m'encouragea à m'approcher souvent des sacrements, pénitence et eucharistie, et m'indiqua le moyen de faire chaque jour une méditation, ou mieux, une courte lecture spirituelle. Aux jours fériés, je passais le plus de temps possible auprès de lui. En semaine, j'allais lui servir la messe le plus souvent que je pouvais. Depuis cette époque, j'ai commencé à goûter ce que c'est qu'une vie spirituelle, car, auparavant, j'agissais plutôt matériellement, comme une machine qui travaille sans savoir pourquoi.

A la mi-septembre, je me mis régulièrement à l'étude de la grammaire italienne qu'en peu de temps je pus assimiler et appliquer en des compositions appropriées. A la Noël, j'abordai la grammaire latine et, à Pâques, je commençai à faire de

petites versions et quelques thèmes. Durant ce temps je n'ai jamais suspendu mes séances récréatives des jours fériés, soit dans un pré, soit dans une étable en hiver. Tout ce qui venait de mon maître : faits, paroles, exemples, m'était bon pour soutenir l'attention de mes auditeurs.

Je m'estimais heureux d'être parvenu au comble de mes désirs, quand un nouveau malheur, que dis-je, un vrai désastre, coupa court à mes espérances.

3°

Étude et piochage. – Une mauvaise et une bonne nouvelle. – Mort de Don Calosso.

Tant que dura l'hiver et que les travaux des champs n'urgeaient pas, mon frère Antoine me laissa le temps de m'adonner à mes études. Mais, le printemps venu, il commença à grogner et à dire que lui se crevait à la tâche tandis que moi je perdais mon temps à mener une vie de petit bourgeois. Après de vives discussions avec moi et avec ma mère, on décida, pour sauvegarder la paix dans la famille, que j'irais à l'école le matin et que le reste du temps je devrais m'employer à des travaux matériels. Mais, comment étudier mes leçons et faire mes traductions ?

Ecoutez. Je pouvais déjà étudier sur le chemin de l'école, à l'aller et au retour. Une fois rentré à la maison, j'empoignais ma pioche d'une main et ma grammaire de l'autre, et, en allant au travail, j'étudiais les *qui, quae, quod*, etc (1) jusqu'à l'endroit où je travaillais. Quand j'y arrivais, je jetais un regard de compassion sur ma grammaire, la posais dans un coin, et

(1) Ces trois mots sont les premiers de la déclinaison du pronom relatif latin au nominatif des trois genres. Don Bosco les replace dans une formule mnémotechnique que nous ne reproduisons pas : il l'abrège d'ailleurs.

je me mettais à piocher, à sarcler ou à ramasser l'herbe avec les autres, suivant les besoins.

Quand les travailleurs s'arrêtaient pour le goûter, moi je me retirais à l'écart : d'une main je tenais ma pagnotte (2), de l'autre je reprenais ma grammaire pour étudier. Au retour même manège qu'à l'aller. Pour faire mes devoirs il ne me restait que le temps du dîner et du souper ou encore quelques moments dérobés au repos.

Malgré tant de travail et de bonne volonté, mon frère Antoine ne se donnait pas pour satisfait. Un jour il interpella ma mère, puis mon frère Joseph et, d'un ton autoritaire il conclut : « Maintenant ça suffit. Je veux en finir avec cette grammaire. Je suis devenu gros et gras sans jamais avoir regardé ces bouquins ! » A ce moment, au comble de la peine et de la rage, je répondis ce que je n'aurais pas dû : « Tu dis des sottises, lui dis-je. Ne sais-tu pas que notre âne est plus gros que toi. Il n'est jamais allé à l'école, lui ! Voudrais-tu lui ressembler ? » Cette répartie le mit dans une telle fureur que seules mes jambes, dont je savais parfaitement me servir, me sauvèrent d'une grêle de coups et de taloches (3).

Ma mère n'en pouvait plus de douleur ; moi, je fondais en larmes. Le chapelain en fut attristé. Lorsqu'il eut appris les ennuis qui survenaient dans ma famille, ce digne ministre de Dieu me fit venir et me dit : « Mon petit Jean, tu as mis ta confiance en moi, je ne veux pas qu'elle soit vaine. Plante donc là ce frère cruel et viens au presbytère. Tu trouveras en moi un père affectueux. » Je fis part à ma mère de cette offre charitable et ce fut une fête pour la famille. Au mois d'avril,

(2) Nom donné au Piémont à un petit pain très apprécié des enfants pour leur goûter. L'épisode de la multiplication des pagnottes par Don Bosco au profit de ses jeunes patronnés est l'un des traits saillants des *fioretti* du saint.

(3) Donc, comme en son modèle saint François de Sales la douceur proverbiale de Don Bosco n'était pas chose innée, mais bel et bien acquise, au prix de qui sait combien d'années de luttes. Sur le tard, en 1876, prêchant à une retraite de ses fils le sermon de clôture, il faisait cet aveu : « Il est bon Don Bosco, avec son : Patience ! Patience ! Mais... croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas, après avoir chargé quelqu'un d'une affaire, ou lui avoir confié une charge importante ou délicate ou urgente, de voir que rien n'a été exécuté en temps voulu, ou que cela a été bâclé, croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas de me maîtriser ? Je vous assure que quelquefois le sang bout dans mes veines et que je ressens un fourmillement par tout le corps. »

j'entrais donc dans la maison du chapelain, ne retournant que pour dormir auprès de ma mère.

Personne ne peut imaginer l'immensité de mon bonheur. Don Calosso était devenu pour moi une idole. Je l'aimais plus qu'un père, je priais pour lui et je lui rendais service de toute manière. Je n'étais jamais aussi heureux que lorsque je me fatiguais pour lui, et j'allais dire, quand je dépensais ma vie à lui faire plaisir. Je faisais autant de progrès en un jour avec le chapelain que je n'en aurais fait seul à la maison en une semaine. Cet homme de Dieu m'avait en si grande affection qu'il me dit plusieurs fois : « Ne t'inquiète pas pour ton avenir. Tant que je vivrai, je ne te laisserai manquer de rien et, si je viens à mourir, je pourvoirai à tout de la même manière. »

Tout allait au mieux pour moi. Je m'estimais pleinement heureux et n'avais rien à désirer quand un immense malheur vint tout à coup faucher tous mes espoirs.

Un matin d'avril 1828 Don Calosso m'envoya faire une course chez mes parents. A peine étais-je arrivé à la maison qu'une personne, accourant à bout de souffle, me fit signe d'arriver au plus tôt auprès de Don Calosso qui venait d'être frappé d'un grave malaise et me demandait. Je courus, ou plutôt je volai auprès de mon bienfaiteur. Je le trouvai alité, incapable de parler. Il avait été terrassé par une attaque d'apoplexie. Il me reconnut, voulut me parler, mais il ne pouvait plus articuler aucune parole. Alors il me tendit la clé de l'argent en me faisant signe de ne la donner à personne. Après deux jours d'agonie, le pauvre Don Calosso rendait son âme à son Créateur et avec lui s'évanouissaient mes espérances. J'ai toujours prié pour lui et, tant que je vivrai, je ne manquerai pas de réciter chaque matin quelque prière à l'intention de mon généreux bienfaiteur.

Les héritiers de Don Calosso arrivèrent très vite, et je leur remis la clé et tout le reste avec (4).

(4) Dans son laconisme cette phrase en dit long sur le désintéressement de cet enfant. Car, en somme, ce que contenait ce coffre-fort – six mille livres – lui appartenait bien, et cette générosité, dans la pensée du donateur, devait assurer tout son avenir. Et pourtant, sans hésiter, « il leur remit la clé, et tout le reste avec ». Les registres subsistants nous invitent à fixer la mort de Don Calosso, non pas au mois d'avril 1828, mais exactement au 21 novembre 1830 : voir F. Desramaut, *Les Mémoires I...*, p. 225, 231.

Don Caffasso. – Incertitudes. – Les frères se séparent. – L'école de Castelnuovo d'Asti. – Chantre et tailleur.

Cette même année, la divine Providence mettait sur mon chemin un nouveau bienfaiteur : Don Joseph Caffasso, de Castelnuovo d'Asti.

C'était le deuxième dimanche d'octobre (1830) et, à Murialdo, la population célébrait la Maternité de la Très Sainte-Vierge, la fête la plus importante du village. Chacun s'empressait à divers travaux, chez soi ou à l'église. Certains bague-naudaient, jouaient à divers jeux ou s'égayaient.

Seule une personne se tenait éloignée de tous ces amusements. C'était un ecclésiastique, d'assez petite taille, aux yeux vifs, aux manières affables, à la figure angélique. Il était appuyé contre la porte de l'église. Je fus comme séduit par tout son extérieur. Aussi, bien que je n'eus atteint que douze ans, désireux que j'étais de lui adresser la parole, je m'approchai et lui dis : « Monsieur l'abbé, vous désirez sans doute voir quelque chose de notre fête ? Je suis prêt à vous piloter volontiers où vous voulez. »

D'un geste gracieux, il me fit signe d'approcher et se mit alors à m'interroger sur mon âge, mes études, me demanda si j'avais fait ma première communion, si j'allais souvent à confesse, où j'allais au catéchisme et autres choses du même genre. Sa façon édifiante de parler me plut infiniment. Je répondis volontiers à ses demandes, puis, pour le remercier de son amabilité je m'offris encore une fois à l'accompagner et à lui faire visiter ce qui (pouvait lui plaire) comme spectacle ou nouveauté.

« Mon cher ami, me répondit-il, ce ne sont pas ces genres de spectacles qui intéressent les prêtres, mais les cérémonies de l'église. Plus on les célèbre avec piété, plus grand est le charme de nos spectacles à nous. Nos nouveautés, les voilà ! Les pratiques de piété sont toujours nouvelles ; aussi faut-il y

assister fidèlement. J'attends seulement que l'on ouvre la porte de l'église pour y entrer. »

Je m'enhardis à poursuivre la conversation et fis cette réflexion : « Tout ce que vous me dites là est très vrai ; mais il y a un temps pour tout, un temps pour aller à la messe et aussi un temps pour se divertir. »

Il se mit à rire et mit fin au dialogue par ces mots dont je me souviendrai toujours et qui furent comme le programme des actions de toute sa vie : « Celui qui embrasse l'état ecclésiastique se vend au Seigneur, tout ce qui se passe dans le monde ne doit pas lui tenir à cœur, sauf ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Tout émerveillé je voulus connaître le nom de cet abbé, tant ses paroles et son maintien reflétaient l'esprit du Seigneur. J'appris qu'il s'agissait de Joseph Caffasso, étudiant en première année de théologie. J'en avais d'ailleurs entendu parler comme d'un miroir de vertu.

La mort de Don Calosso fut pour moi un malheur irréparable. Je pleurais, inconsolable, mon bienfaiteur défunt. Eveillé, je pensais à lui ; durant mon sommeil je rêvais de lui. Cela alla si loin que ma mère, craignant pour ma santé, m'envoya pour quelque temps auprès de mon grand-père, à Caprioglio (1).

A cette époque, je fis un autre rêve. On m'y reprochait amèrement d'avoir placé mon espérance dans les hommes et non dans la bonté du Père des cieux (2).

Cependant une pensée m'obsédait : comment avancer dans mes études ? Je voyais de bons prêtres, très pris par leur saint ministère, mais je ne pouvais les approcher familièrement. Il m'arrivait souvent de rencontrer sur la route mon curé accompagné de son vicaire. Je les saluais de loin ; arrivé à leur hauteur, je m'inclinai encore ; mais eux, très dignes, se

(1) Il s'agit ici du grand-père maternel ; sa mère était en effet de Caprioglio.

(2) Ce reproche subi dans le second rêve a certainement trait à un malheur qu'il qualifiait d'irréparable : la mort de Don Calosso et les pleurs qu'elle provoqua dans ce cœur ultra-sensible.

contentaient de me rendre poliment mon salut en poursuivant leur chemin. Plusieurs fois j'en pleurai (de tristesse). Je pensais, et disais parfois à d'autres : « Si jamais, moi, je devenais prêtre, je voudrais agir autrement. Je voudrais m'approcher des enfants et leur dire de bonnes paroles, leur donner de bons conseils. Que je serais heureux de causer, ne serait-ce qu'un moment, avec mon curé ! Ce réconfort, je l'ai eu avec Don Calosso, pourquoi ne puis-je plus l'avoir ? »

Ma mère me voyait souffrir des difficultés qui s'opposaient à mes études. Désespérant d'obtenir le consentement d'Antoine qui avait déjà plus de vingt ans, elle se décida à en venir au partage des biens paternels. Cela n'alla pas sans graves inconvénients, car Joseph et moi étant encore mineurs, il fallait remplir de nombreuses formalités et supporter de lourdes dépenses. Néanmoins on s'en tint à cette décision.

La famille se réduisit ainsi à ma mère et à mon frère Joseph qui voulait rester avec moi. Ma grand-mère était morte quelques années plus tôt (3).

Il est vrai que ce partage m'enlevait un fameux poids de l'estomac : maintenant, j'étais tout à fait libre de poursuivre mes études. Seulement, pour accomplir toutes les formalités légales, il fallut plusieurs mois. Ce n'est que vers la Noël de l'année 1828 que je pus aller à l'école publique de Castelnuovo. J'avais alors treize ans (4).

Le fait d'avoir toujours étudié en mon particulier puis d'entrer dans une école publique, sous la conduite d'un nouveau maître me décontenança. Je devais nécessairement commencer à étudier la grammaire italienne avant de m'engager dans celle du latin. Pendant quelque temps je fis tous les jours le trajet de la maison à l'école communale. Mais, au fort de l'hiver, c'était presque impossible. Entre deux allers et retours il y avait vingt kilomètres à parcourir chaque jour. Je fus mis un certain temps en pension chez un brave homme nommé Robert Gioanni. Il était tailleur et très amateur de chant grégo-

(3) Le 11 février 1826 : il avait onze ans.

(4) En fait à Noël 1830. Voir F. Desramaut, *Les Memorie I...*, p. 231.

rien et de musique vocale. Comme je n'avais pas une trop mauvaise voix je m'adonnai de tout cœur à la musique. Au bout de quelques mois je pus monter à la tribune et y tenir convenablement ma partie dans les chants communs. De plus, pour occuper de quelque façon mes moments de récréation, je me mis à apprendre le métier de tailleur. Très vite je réussis à coudre des boutons, à ourler une étoffe, à faire des coutures simples ou doubles. J'appris bien vite à confectionner des caleçons, des gilets, des culottes, des vestes (5). Il me semblait que j'étais devenu un maître tailleur de première force.

Mon patron, ébahi de me voir faire de tels progrès dans son métier, me fit des offres très avantageuses pour me décider à m'installer définitivement avec lui. Mais j'avais d'autres vues : je voulais avancer dans mes études. Et voilà pourquoi, tandis que pour éviter l'oisiveté je m'appliquais à toutes sortes de besognes, je faisais tous mes efforts pour atteindre le but principal.

Cette année-là je courus certains dangers provenant de compagnons qui voulaient m'entraîner au jeu aux heures de classe. Comme, pour m'excuser, je leur disais n'avoir pas d'argent, ils me suggéraient de m'en procurer en volant mon patron ou même ma mère. Un d'entre eux, pour m'y encourager, me dit : « Mais, mon cher, il est grand temps de te dégourdir. Il faut apprendre à vivre dans le monde ! Celui qui garde les yeux dans sa poche ne sait où il va. Allons ! Fais-toi de l'argent et tu pourras t'amuser comme les autres ! ».

Je me rappelle fort bien lui avoir répondu : « Je ne comprends pas où vous voulez en venir, mais je crois cependant deviner à vos paroles que vous voulez me conseiller de jouer et de voler. Mais est-ce que tu ne récites pas chaque jour dans tes prières : *septième commandement, tu ne voleras pas ?* Et puis, celui qui vole est un brigand et les brigands font une triste fin. D'ailleurs ma mère veut mon bien et si je lui demande de l'argent pour de bonnes raisons elle me le donnera. Je n'ai jamais rien fait sans sa permission, je ne veux

(5) Littéralement : des pourpoints. Le terme était encore employé dans les campagnes.

pas commencer maintenant à lui désobéir. Si tes compagnons font ce métier, ce sont des pervers. Et, s'ils ne le font pas, mais le conseillent aux autres, ce sont des coquins. »

Ces paroles se répétèrent de l'un à l'autre et jamais plus personne ne s'aventura à me faire d'aussi exécrables propositions. De plus, cette réponse parvint à l'oreille de mon professeur et, à partir de ce moment, il me prit davantage en affection. Ce fut aussi le cas de nombreux parents de garçons bien élevés qui exhortaient leurs fils à me fréquenter. Ainsi je pus grouper autour de moi un choix d'amis qui m'aimaient et m'obéissaient comme ceux de Murialdo.

Mes affaires prenaient ainsi bonne tournure quand un nouveau contretemps vint tout bouleverser. Don Virano, mon professeur, fut nommé curé de Mondonio, au diocèse d'Asti. Notre maître bien-aimé nous quitta ainsi au mois d'avril 1830 pour prendre possession de sa paroisse. Son remplaçant était un homme incapable de maintenir la discipline. Il réduisit à presque rien tout ce que j'avais appris les mois précédents.

5°

L'école de Chieri. – Bonté des professeurs. – Les quatre premières classes de grammaire.

J'avais ainsi perdu pas mal de temps ; on décida donc finalement de m'envoyer à Chieri pour me mettre sérieusement aux études. On était en 1830 (1). Qui a été élevé au milieu des bois, à peine voit-il une petite ville de province, qu'il reste impressionné par la nouveauté, si minime soit-elle. Je pris pension chez une veuve, Mme Lucie Matta (2), une

(1) Défaillance de mémoire du saint. Ce fut en effet le 3 novembre 1831 que nous le trouvons inscrit sur les registres des cours secondaires de Chieri. Sur la question des dates mises par Don Bosco dans ces *Mémoires de l'Oratoire*, voir F. Desramaut, *Les Mémoires I...* p. 124-131.

(2) Elle n'habitait pas Chieri, mais y avait un pied-à-terre pour la durée de l'année scolaire, afin de tenir compagnie à son fils, étudiant pas trop diligent. La mère du jeune Bosco plaça son fils chez elle en pension, au prix de vingt et une lires par mois.

compatriote. Elle n'avait qu'un fils et était venue en cette ville pour l'aider et veiller sur lui.

La première connaissance que je fis fut celle de Don Eustache Valimberti de chère et vénérée mémoire. Il me prodigua beaucoup de bons conseils sur le moyen de me tenir à l'écart de tout danger. Il m'invita à lui servir la messe : ainsi les occasions ne lui manquèrent pas de me glisser de bonnes recommandations. Il me présenta lui-même au préfet des études (3) et me fit faire la connaissance de mes autres professeurs. Jusqu'alors je n'avais jamais étudié qu'un peu de tout, ce qui aboutissait quasiment à rien. Aussi on me conseilla d'entrer en sixième, classe correspondant à ce qu'on appelle aujourd'hui, la classe préparatoire à la première année de gymnase (4).

Mon professeur d'alors, T. Pugnetti, dont j'ai gardé un bien agréable souvenir, usa de beaucoup de bienveillance (à mon égard). Il s'occupait spécialement de moi pendant la classe, me prenait chez lui et, touché de compassion pour moi, vu mon âge et ma bonne volonté, il n'épargnait rien pour me faciliter les choses.

Mais mon âge déjà avancé et ma stature me donnaient l'apparence d'une grande perche au milieu de mes petits camarades. Impatient de sortir de cette situation, après deux mois de sixième je m'étais hissé à la première place. On m'admit alors à l'examen d'entrée en cinquième et je le réussis. C'est avec satisfaction que j'entrai dans cette nouvelle classe où je

C'était, alors, une pension plutôt chère, étant données les misérables ressources des Bosco. Aussi notre héros s'ingénia, de deux façons du moins, à la faire réduire : d'abord en rendant à la logeuse tous les services matériels possibles, puis en donnant des répétitions au jeune Matta. La mère du garçon sut apprécier ce dévouement, et bientôt elle refusa le prix de la pension.

(3) On appelait alors préfet des études le délégué de l'Inspection académique préposé à toutes les écoles de Chieri. Cette année-là, c'était un Dominicain, le Père Sibilla.

(4) En ce temps-là, les classes, en Piémont, se divisaient ainsi : la 6^e était la classe préparatoire à l'enseignement secondaire ou gymnase ; suivaient trois classes de grammaire, 5^e, 4^e, 3^e ; et deux classes d'humanités, Seconde et Première. On conçoit qu'entrant à seize ans bien sonnés en préparatoire pour s'y mêler à des enfants de dix ou onze ans, le jeune Bosco ait soulevé les quolibets de ses camarades. On l'avait gratifié du sobriquet piémontais de : *pilastron*, grosse perche.

trouvais des condisciples déjà grandelets. Et puis j'avais comme professeur le cher Don Valimberti. Deux mois après, comme j'avais plusieurs fois décroché la première place, on m'admit exceptionnellement à un autre examen (de passage) : et me voilà en quatrième, classe correspondant à la deuxième année de gymnase (5).

Le professeur de cette classe était Joseph Cima, sévère en fait de discipline. En voyant entrer dans sa classe, en pleine année scolaire, un gaillard aussi grand et aussi gros que lui, il ne put s'empêcher de lancer une plaisanterie en pleine classe : « Celui-là ne peut être qu'une grosse taupe ou un grand talent ; qu'en dites-vous ? » Tout abasourdi par cet homme sévère je répondis : « Quelque chose entre les deux. Je ne suis qu'un jeune homme qui veut faire son devoir avec bonne volonté et progresser dans ses études. »

Ces paroles lui plurent et avec une affabilité peu coutumière il ajouta : « Si vous avez bonne volonté, vous êtes entre de bonnes mains ; je ne vous laisserai pas sans rien faire. Ne vous découragez pas et, si vous rencontrez quelque difficulté, dites-le moi aussitôt, je vous l'aplanirai. » Je le remerciai de tout cœur.

Il n'y avait pas deux mois que j'étais dans cette classe qu'un petit incident fit parler de moi. Un jour, le professeur expliquait la vie d'Agésilas écrite par Cornelius Nepos. Ce jour-là, je n'avais pas ce livre avec moi. Pour dissimuler mon oubli, je pris tout simplement ma grammaire latine (6) et l'ouvris. Mes compagnons s'avisèrent (de l'artifice). L'un d'eux se mit à rire, puis un autre ; finalement toute la classe fut en émoi.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lança le professeur. Qu'est-ce que c'est ? Je veux qu'on me le dise tout de suite. » Voyant tous les regards fixés sur moi, il m'interpella et me commanda de refaire la construction et de répéter ses explications. Je me levai, ma grammaire latine en main, et répétai par cœur le

(5) C'est effectivement notre « quatrième » actuelle en France.

(6) Don Bosco a écrit : « je pris le Donato » ; pour cette expression voir plus haut p. 40, note 7.

texte de Cornelius Nepos, la construction et l'explication données. Instinctivement, mes compagnons partirent en cris d'admiration et en applaudissements. Inutile de dire la fureur du professeur. C'était, pensait-il, la première fois qu'il n'était plus maître de la discipline. Il me décocha une calotte que j'esquivai en baissant la tête, puis, posant la main sur ma grammaire, se fit expliquer par mes compagnons la cause de ce désordre. Ils répondirent : « Bosco n'a devant lui que sa grammaire ; or il a lu et expliqué tout le texte comme s'il avait entre les mains son Cornelius. » Le professeur m'arracha alors la grammaire des mains et me fit continuer les deux phrases suivantes. Puis il me dit : « En raison de votre heureuse mémoire (7), je vous pardonne votre oubli. Vous avez de la chance ; mais veillez à en faire toujours bon usage. »

A la fin de l'année scolaire 1830-1831 je fus aisément admis à passer en troisième (8).

6°

Mes compagnons. – La « Joyeuse Union ». – Mes devoirs religieux.

Pendant ces quatre premières années d'études, en ce qui me concerne, je dus apprendre à traiter avec mes camarades. Je les avais répartis en trois catégories : les bons, les indifférents, les mauvais. Les mauvais, (il me fallait) les fuir absolument et toujours, à peine repérés ; les indifférents, traiter avec eux poliment et en cas de besoin ; avec les bons, contracter

(7) La mémoire du jeune Bosco n'était pas seulement heureuse, mais très heureuse. Qui ne se rappelle le dialogue avec Don Calosso, où l'enfant lui récita les trois points du sermon de la Mission. Lui-même disait : « Il me suffit de lire un morceau pour le retenir. » Bien souvent, au sortir de ces longues audiences qu'il donna pendant plus de vingt ans dans son misérable bureau, ses secrétaires étaient surpris de l'entendre leur débiter, en descendant à la salle à manger, des strophes de Dante ou de l'Arioste. Quelques mois avant sa mort, au cours d'une promenade en voiture, la conversation avec Don Rua étant tombée sur Métastase, il se mit à lui en débiter des scènes entières.

(8) Il s'agit de l'année 1831-1832 ; cf. p. 49 note 1.

amitié dès qu'il s'en trouvait qui fussent vraiment tels. Cependant, comme dans cette ville, je ne connaissais personne, je m'étais fait une règle de n'entrer dans l'intimité de qui que ce soit. Bien des fois j'eus à me défendre de quelques-uns que je ne connaissais vraiment pas bien. Les uns voulaient m'emmenner au théâtre ou m'entraîner à une partie de jeu ; d'autres, à aller à la baignade. J'en rencontrai même qui me conseillaient d'aller chiper des fruits dans les jardins ou dans les champs.

Quelqu'un n'eut-il pas l'effronterie de me conseiller de voler à ma logeuse quelque objet de valeur pour nous acheter des friandises ? Je me suis libéré de cette bande de vauriens en fuyant rigoureusement leur compagnie au fur et à mesure que je les dépistais. Je répondais habituellement à tous que ma mère m'avait confié à ma logeuse et que, à cause de l'affection que je lui portais, je ne voulais aller nulle part ni ne rien faire sans le consentement de cette bonne Lucie.

Mon obéissance envers cette brave Lucie me fut d'ailleurs assez profitable. Elle fut toute heureuse de me confier son fils unique. De caractère très vif il préférait de beaucoup le jeu à l'étude. Aussi me chargea-t-elle de lui donner des répétitions quoiqu'il fût dans une classe supérieure à la mienne. Je m'occupai de lui comme d'un frère. J'usais de bonté à son égard, lui faisais de petits cadeaux, l'intéressais à des jeux d'intérieur, développais en lui le goût des pratiques religieuses (1). J'en avais fait un garçon si obéissant et travailleur qu'au bout de six mois il arriva, par sa bonté et son assiduité, à satisfaire son professeur et à mériter de très honorables places dans sa classe. Toute heureuse, sa mère me fit remise de ma pension mensuelle en guise de récompense.

Comme les compagnons qui essayaient de m'entraîner au mal étaient aussi les plus négligents dans leurs travaux, ils vinrent vite me trouver pour que, charitablement, j'exerce l'entraide scolaire en leur prêtant ou en leur dictant mes propres compositions. Cela déplut au professeur, car, sous couleur de service à rendre, ça ne faisait que développer leur paresse.

(1) Dès ce temps-là, avec cet unique élève, se dessine déjà le système pédagogique du futur éducateur : conquérir le cœur, la confiance, pour amener la volonté du devoir. Le jeune J.-B. Matta devint plus tard maire de son village.

Il me le défendit sévèrement. Je pris alors un moyen moins préjudiciable : je me contentai d'aplanir leurs difficultés ou d'aider ceux qui en avaient vraiment besoin. Ainsi je faisais plaisir à tout le monde et je ne fus pas long à conquérir l'estime et les bonnes grâces de mes compagnons. Ils commencèrent par venir vers moi pendant les récréations, puis s'intéressèrent à mes histoires ou parlèrent de questions d'école. Finalement ils accouraient vers moi sans chercher de raison, tout comme jadis les enfants de Murialdo ou de Castelnuovo.

Pour donner un nom à ces réunions on les appela habituellement : *Joyeuse Union* (2), terme tout à fait approprié. En effet obligation stricte y était faite à chacun de chercher tels livres, d'engager telle conversation, de lancer tels jeux capables d'entretenir la joie parmi nous. Par contre : refus de tout ce qui pouvait engendrer la mélancolie, spécialement la transgression de la loi du Seigneur. Qui avait blasphémé ou prononcé le nom de Dieu en vain ou tenu des propos inconvenants était impitoyablement exclu de l'Union.

Je me trouvai ainsi à la tête d'une multitude de compagnons. D'un commun accord on établit comme statut de base : 1° chaque membre de la *Joyeuse Union* se propose d'éviter toute parole et toute action indignes d'un bon chrétien ; 2° d'accomplir exactement tous ses devoirs scolaires et religieux. Tout ceci contribua à me faire estimer et en 1832 j'étais respecté de mes condisciples comme chef d'une petite armée. On me recherchait de tous côtés, soit pour monter des divertissements, soit pour aider des élèves chez eux, soit pour faire classe ou donner des répétitions à domicile. Par ces menus services la divine Providence me mettait en état de pourvoir à tous mes besoins en fait de vêtements ou de fournitures scolaires, sans occasionner quelque souci que ce soit à ma famille.

(2) En italien : *Società dell'Allegria*, « Société de la joie ». Le nom de *Joyeuse Union* a été adopté par une œuvre salésienne, fondée jadis à Oran, en référence à celui que le jeune Bosco avait donné à son premier groupe d'adolescents. Il nous paraît le décalque fidèle du titre choisi par Don Bosco pour caractériser l'esprit qu'il veut voir régner chez ses jeunes. Cette initiative révèle dans le jeune étudiant le zèle apostolique, le génie de l'organisation, l'ouverture d'esprit qui firent de lui un créateur. Il y a là un germe dont le reste de ce récit marquera l'étonnant développement.

Bons compagnons et vie de prière.

Parmi les membres de cette *Joyeuse Union* je pus en découvrir plusieurs de vraiment exemplaires. Quelques-uns méritent une mention particulière : Guillaume Garigliano de Poirino et Paul Braje de Chieri. Ils participaient de tout cœur à nos honnêtes divertissements, mais à condition que le travail scolaire soit accompli en priorité. Tous deux avaient beaucoup de goût pour la vie retirée et la prière, et me prodiguaient de bons conseils. Toutes les fêtes, notre réunion du collège terminée (1), nous nous rendions à l'église Saint-Antoine. Les jésuites y donnaient un cours de catéchisme des plus merveilleux où l'on racontait pas mal d'exemples dont je me souviens encore maintenant.

Au cours de la semaine, la *Joyeuse Union* se réunissait chez l'un de ses membres pour parler de religion. A cette réunion pouvait assister qui voulait. Garigliano et Braje étaient des plus assidus. On passait le temps en agréable récréation, conférences, lectures religieuses, prières. On se donnait de bons conseils ; on attirait l'attention de chacun sur certains défauts personnels que l'on avait observés ou dont on avait entendu parler. Sans alors nous en rendre compte, nous faisions passer dans la pratique cette admirable maxime : « *Heureux qui a quelqu'un pour l'avertir !* » ; et ce mot de Pythagore : « Si vous n'avez pas un ami qui vous corrige vos défauts, payez un ennemi pour vous rendre ce service. » En plus de ces entretiens amicaux, nous allions souvent écouter des sermons, nous confesser et communier.

Je saisis cette occasion pour vous rappeler qu'à cette époque la religion était à la base de toute éducation. Un profes-

(1) La législation scolaire en vigueur alors dans les États sardes faisait une large place à la religion. Plus tard, Don Bosco se rappellera l'atmosphère de piété où baignait de son temps l'éducation donnée à la jeunesse. A l'article 129, par exemple, du Règlement des Études dans l'Université, on lisait : « Les veilles des grandes solennités, des fêtes de la Sainte Vierge ou des saints protecteurs, la classe terminée, on disposera les âmes des élèves à en célébrer dignement les mystères. » Dans les maisons dirigées par ses fils, le grand éducateur reprendra ce précieux conseil.

seur, par exemple, avait-il, même par plaisanterie, laissé échappé un mot scabreux ou irréligieux, il était aussitôt mis à pied. Si l'on usait d'une telle sévérité envers les professeurs, vous pouvez facilement imaginer celle dont on faisait preuve envers les élèves indisciplinés ou scandaleux.

En semaine, on assistait le matin à la sainte messe ; avant chaque classe, on récitait l'*Actiones*, suivi d'un *Ave Maria* ; à la fin on disait l'*Agimus* et un *Ave Maria* (2).

Les jours fériés tous les élèves étaient réunis à la chapelle de la confrérie. Pendant qu'ils entraient, on faisait un peu de lecture spirituelle ; suivaient le chant de l'office de la Sainte Vierge, puis la messe et enfin l'explication de l'évangile. Le soir : catéchisme, vêpres, instruction. Chacun devait s'approcher des sacrements et, pour que personne ne négligeât ce grave devoir, on devait, une fois le mois, apporter un billet de confession. Si un élève n'était pas en règle, il ne pouvait se présenter aux examens de fin d'année, fût-il parmi les meilleurs dans les études. Cette discipline sévère obtenait des résultats étonnants. Bien des années passaient sans que l'on entendît (dans cette maison) des blasphèmes ou de mauvaises conversations. Les élèves étaient respectueux en classe comme en famille et il n'était pas rare de voir une classe, même très nombreuse, accéder au complet à la classe supérieure à la fin de l'année. Il en fut ainsi pour mes condisciples lors du passage en troisième, humanités et rhétorique (3).

Ce qui m'advint de plus heureux cette année-là fut de choisir comme confesseur le chanoine Maloria, de la collégiale de Chieri. A chaque visite il m'accueillait avec la plus grande

(2) Cette pratique s'est maintenue très longtemps dans les maisons salésiennes. Ces prières appelaient les grâces du Seigneur sur le travail avant qu'il ne commence et, une fois terminé, le remerciaient de son fructueux achèvement. Don Bosco perpétuait dans sa famille religieuse ce qu'il avait lui-même vécu au temps de sa jeunesse.

(3) Pour nous : troisième, seconde et première. Notre pédagogie moderne refuserait évidemment d'entériner de telles pratiques, par trop directives, surtout en un domaine où notre notion de la liberté de conscience affine les sensibilités. Don Bosco, qui en souligne ici les « bons résultats » apparents, sans d'ailleurs formuler quelque critique que ce soit, n'aura jamais l'idée d'instaurer de telles pratiques dans ses institutions. Son « système préventif » va tout à l'inverse. Voir à ce propos F. Desramaut, *Saint Jean Bosco, textes pédagogiques...* éd. du Soleil Levant, Namur 1958, *passim*.

bonté. Il m'encouragea même à me confesser et à communier le plus souvent possible. A cette époque il était très rare de trouver un confesseur qui encourageât à la fréquentation des sacrements. Pour ma part je ne me souviens pas que l'un de mes maîtres me l'ait conseillée. Qui se confessait et communiait plus d'une fois par mois était réputé des plus vertueux et beaucoup de confesseurs ne le permettaient même pas. Je crois donc devoir à ce confesseur de ne m'être pas laissé entraîner par mes compagnons à certains désordres que des jeunes sans expérience ont trop souvent à regretter dans les grands collèges (4).

Pendant ces deux années je n'ai jamais oublié mes amis de Murialdo. Je restais toujours en relation avec eux et profitais des jeudis pour leur rendre visite de temps à autre. Aux vacances d'automne, dès qu'ils apprenaient ma venue, ils accouraient de très loin à ma rencontre et me faisaient particulièrement fête. Je lançai parmi eux aussi la *Joyeuse Union* où n'étaient admis que ceux qui, durant l'année, s'étaient fait remarquer par leur bonne conduite. Par contre, étaient rayés des listes tous ceux qui s'étaient mal comportés, surtout s'ils avaient blasphémé ou tenu de mauvais propos.

8°

La classe d'humanités et celle de rhétorique. – Louis Comollo.

A la fin de ces années de gymnase (1), nous reçûmes la visite de l'Inspecteur de l'Enseignement, l'avocat, professeur Don Joseph Gazzani, homme de grand mérite. Il se montra très aimable à mon égard ; aussi lui ai-je toujours gardé recon-

(4) Don Bosco a toujours lié la persévérance de l'adolescent et ses progrès dans la vie chrétienne aux conseils, à l'appui, à la vigilance paternelle d'un confesseur. Peut-on, avec quelque fondement, affirmer que cela était vrai de son temps et ne l'est plus aujourd'hui ?

(1) C'est-à-dire à la fin de notre premier cycle, la troisième.

naissance et excellent souvenir. Nous demeurâmes d'ailleurs toujours en étroites et amicales relations. Ce bon prêtre vit encore maintenant à Moltedo-Superiore, près d'Oneglia, son pays natal. Entre autres œuvres de charité il fonda, à notre collège d'Alassio, une bourse destinée à payer les études d'un jeune homme se sentant appelé à l'état ecclésiastique.

Ces examens (de passage) furent très difficiles ; malgré cela tous mes compagnons, au nombre de quarante-cinq, purent entrer dans la classe supérieure, c'est-à-dire en quatrième du gymnase. J'ai bien manqué me voir refusé pour avoir laissé copier des camarades. Je ne fus admis que grâce à l'intervention de mon vénéré professeur, le Père Giusiana, dominicain, qui obtint que je sois examiné sur un autre sujet. Je réussis à merveille et fus promu à l'unanimité.

Il existait alors une coutume fort louable : dans chaque classe, un élève au moins se voyait dispensé par la municipalité de payer le minerval (2) de douze francs. Pour obtenir cette faveur il fallait réussir parfaitement ses examens et remporter les premiers prix de conduite. Sous ce rapport, la chance m'a toujours souri et, en chacune de mes classes, je fus dispensé de ce versement.

Cette année-là, je perdis un de mes compagnons les plus chers, Paul Braje. C'était le plus intime de mes amis. Après une longue maladie, modèle constant de piété, de résignation et de foi vive, il mourut [le 10 juillet] (3) et s'en alla ainsi rejoindre saint Louis qu'il avait fidèlement imité toute sa vie. Tout le collège témoigna de son regret et ses compagnons se firent un devoir d'assister au complet à ses funérailles. Beaucoup prirent même l'habitude, les jours de congé, d'aller communier, de réciter l'office de la Sainte Vierge et le chapelet pour l'âme de cet ami défunt et cela pendant longtemps. Dieu daigna m'envoyer à la place du cher disparu un autre compa-

(2) Ce terme, encore employé dans certaines universités étrangères, désignait, dans l'antiquité, des honoraires payés par les étudiants aux maîtres qu'ils choisissaient. On pourrait en voir une transposition dans notre droit de scolarité.

(3) Don Bosco a laissé la date en blanc. On a pu la retrouver grâce à des papiers de famille.

gnon certainement aussi vertueux, mais bien plus célèbre par ses actions. Ce fut Louis Comollo dont je parlerai bientôt.

Je terminai alors l'année d'humanités et j'obtins de bons succès au point que mes professeurs, en particulier Don Pierre Banaudi, Docteur ès Lettres, me conseillaient de demander à passer l'examen d'entrée en philosophie que je réussis d'ailleurs. Mais comme j'avais du goût pour les lettres, je préfèrai suivre le cours normal et faire ma rhétorique ou cinquième année du gymnase en 1833-1834. Cette année-là, précisément, commencèrent mes relations avec Louis Comollo. La vie de ce précieux compagnon a été écrite à part et chacun peut la lire à sa guise (4). Je ne ferai que noter ici un fait qui me l'a fait remarquer parmi les autres élèves de la classe d'humanités.

Le bruit courait parmi les rhétoriciens que, cette année, un nouvel élève allait entrer au collège, un saint, prétendait-on. C'était, paraît-il, le neveu du curé de Cinzano, prêtre âgé mais très renommé pour la sainteté de sa vie. J'étais curieux de faire la connaissance (de ce nouveau), mais j'ignorais son nom. Une occasion s'en présenta. Déjà à cette époque, un jeu plutôt dangereux jouissait d'une vogue sans pareille : le cheval-fondu (5). Il sévissait surtout à l'heure de l'entrée en classe. Les plus dissipés, les moins studieux en étaient très friands et s'y montraient les plus adroits.

On pouvait voir, depuis quelques jours, un modeste garçon d'une quinzaine d'années qui, arrivé au collège, se mettait à lire ou à étudier paisiblement dans son coin sans prêter

(4) Don Bosco l'avait publiée en 1844, à la librairie Speirani, sans nom d'auteur et sous ce titre : *Esquisse historique, écrite par un de ses condisciples, de la vie de Louis Comollo, mort au séminaire de Chieri, admiré de tous pour ses hautes vertus*. Dix ans plus tard parut une seconde édition, avec le nom de l'auteur, et une troisième, en 1884. Le Père Caviglia, qui fut l'annotateur des œuvres du saint, fait, à propos de cette biographie, la réflexion suivante : « L'esprit qui mena à la sainteté tant de jeunes gens élevés par Don Bosco est exactement le même qui animait ces deux jeunes séminaristes, Comollo et Bosco... On ne peut comprendre la jeunesse de ce dernier, le développement de son caractère, et surtout sa vie de préparation au sacerdoce, qu'à condition d'associer aux siennes la figure, l'œuvre et l'âme de Comollo. »

(5) Ce jeu est une variante, plus dure, du jeu de saute-mouton. Il consiste à sauter sur le dos de compagnons courbés en deux, la tête engagée dans les jambes du précédent. L'astuce consistait à tomber le plus nombreux possible sur le dos du même garçon de façon à provoquer l'écroulement du porteur et de ses camarades.

attention au tapage. (Un beau matin) un insolent s'approche de lui, le prend par le bras et prétend le forcer à jouer, lui aussi, à cheval-fondu. « Je ne sais pas, répondait l'autre humilié et confus. Je ne sais pas ; je n'ai jamais joué à de tels jeux.

– Et moi, je veux absolument que tu viennes, sinon je te fais venir à coups de pied et de claques.

– Tu peux me battre à ton aise ; mais moi je ne sais pas, je ne peux pas, je ne veux pas. »

Le mauvais sujet le saisit alors par un bras, le secoue avec force, et lui applique deux gifles que l'on entendit dans toute la classe. A cette vue je sentis mon sang bouillonner dans mes veines et je m'attendais de la part de l'offensé à une réplique bien méritée, d'autant plus qu'il était supérieur à l'autre en âge et en force. Mais quelle ne fut pas ma surprise de voir le brave garçon, le visage (à la fois) rouge et presque livide, jeter un regard plein de pitié à ce méchant compagnon et laisser seulement échapper ces mots : « Si ça suffit pour te contenter, va en paix : je t'ai déjà pardonné. »

Cette attitude héroïque éveilla en moi le désir de connaître le nom (de ce garçon). C'était justement Louis Comollo, le neveu du curé de Cinzano dont on entendait dire tant d'éloges. Dès ce jour, une amitié intime nous lia tous les deux et je pus dire que j'ai appris de lui à vivre en chrétien. Je mis en lui mon entière confiance et lui en moi. L'un avait besoin de l'autre ; moi d'aide spirituelle, lui d'aide corporelle. Comollo, en effet, en raison de sa grande timidité, n'osait même pas essayer de se défendre contre les insultes des voyous. Quant à moi, mon courage et ma force impétueuse en imposaient à tous mes compagnons, fussent-ils plus âgés et plus solides que moi. Quelques-uns s'en aperçurent le jour où ils voulurent ridiculiser et frapper le même Comollo ainsi qu'un certain Antoine Candelo, garçon débonnaire entre tous. Je voulus intervenir en leur faveur mais on n'y prêta pas attention. Un jour, voyant que l'on continuait à maltraiter ces innocents, je dis à haute voix : « Gare à vous ! Gare à qui brutalisera encore ces garçons ! »

Un nombre imposant des plus grands et des plus effrontés prirent une attitude commune de défense et de menace contre

moi tandis que deux gifles retentissantes s'abattaient sur le visage de Comollo. Alors je ne me dominaï plus. En moi, plus de raison, rien que la force brutale. Ne voyant rien à portée de ma main, ni chaise, ni gourdin, j'empoignai un de mes compagnons par les épaules et m'en servis comme d'un bâton pour frapper mes adversaires. Quatre d'entre eux tombèrent, culbutés à terre, tandis que les autres s'enfuyaient en criant ou en demandant grâce. Mais voilà ! Le professeur entre en classe et voyant bras et jambes battre l'air au milieu d'un vacarme de l'autre monde, il se met à crier en distribuant des gifles à droite et à gauche. L'orage allait tomber sur moi. Mais, s'étant fait raconter la cause de ce désordre, il demanda une reconstitution de la scène, ou mieux de cette épreuve de force. Puis il éclata de rire et tous avec lui. On n'en revenait pas ; si bien que le professeur en oublia la punition que j'avais bel et bien méritée.

Comollo me donnait de tout autres leçons ! « Mon cher, me glissa-t-il dès que nous pûmes parler entre nous, ta force m'épouvante. Mais, crois-moi, Dieu ne te l'a pas donnée pour massacrer tes camarades. Il veut que nous nous aimions, que nous nous pardonnions et que nous fassions du bien à ceux qui nous font du mal. »

J'admirai la charité de mon condisciple. Aussi je me remis tout à fait entre ses mains et me laissai guider où et comme il voulait. D'accord avec un (autre) ami, Garigliano, nous allions ensemble nous confesser, communier, faire la méditation, la lecture spirituelle, la visite au Saint Sacrement, servir la messe. (Comollo) mettait tant d'amabilité, de douceur et de politesse à nous y inviter, qu'il était impossible de nous soustraire à ses offres.

Je me souviens qu'un jour, bavardant avec un compagnon, je passai devant une église sans me découvrir. (Louis) me dit bientôt de la façon la plus gentille : « Mon cher Jean, tu es donc si préoccupé de t'entretenir avec les hommes que tu en oublies jusqu'à la maison du Seigneur ? »

Garçon de café et liquoriste. – La fête du professeur. – Un grand malheur.

J'ai jusqu'ici donné un aperçu de la vie scolaire. Je vais maintenant essayer de vous raconter quelques menus faits pour vous divertir agréablement.

Durant mon année d'humanités, je me décidai à changer de pension. Cela soit dans l'intention de me rapprocher de mon professeur Don Banaudi, soit pour faire plaisir à un ami de la famille, Jean Pianta, qui, cette année-là, allait ouvrir un café à Chieri (1). Cette pension pouvait me faire courir de gros risques. Mais (les Pianta) étaient de bons chrétiens (2) et, par ailleurs, fréquentant des compagnons exemplaires j'ai pu aller de l'avant sans préjudice moral. A ce moment les études me laissaient beaucoup de temps libre, ce qui me permettait d'en consacrer une partie à lire les classiques italiens ou latins. Je consacrais le reste à fabriquer des liqueurs et des pâtisseries. Au milieu de l'année, j'étais capable de préparer café et chocolat. Je connaissais proportions et recettes pour confectionner des bonbons, des liqueurs, de la crème glacée, des boissons rafraîchissantes. Mon patron commença par m'offrir gratuite-

(1) A ces deux motifs il faut en ajouter un troisième : le jeune Matta, fils de son hôtesse, avait terminé ses études des premières classes de latin et retournait avec sa mère au pays natal. Ce Pianta, qui ouvrait un café à Chieri, était non seulement ami des Bosco, mais leur propre cousin.

(2) Ces périls devaient provenir de la compagnie qui fréquentait le café. Comme on le devine, elle n'était pas toujours de première qualité. En 1888, quatre mois après la mort du saint, Pianta, devenu très vieux, portait sur son petit cousin et garçon de café le jugement suivant : « Impossible de trouver meilleur jeune homme ! Tous les matins on le voyait servir plusieurs messes à l'église saint-Antoine. A la maison, ma vieille mère malade recevait de lui les soins les plus attentifs. Souvent il passait des nuits entières à étudier et, en me levant, je le trouvais encore plume en main ou un livre devant lui, à la clarté de son lumignon. » Ce que ne dit pas Pianta, c'est l'exiguïté du logement qu'il avait offert à ce garçon, une misérable soupente, située au-dessus du fonds de pâtisserie, et si étroite qu'il ne pouvait y tenir qu'étendu sur sa pauvre paillasse. Un marbre commémoratif a été apposé, au lendemain de la canonisation du saint, le 2 avril 1934, à l'entrée de ce misérable réduit, témoin des veillées héroïques de l'étudiant de Chieri. L'inscription gravée dessus fait aussi allusion à la charité du fruitier voisin, un certain Blanchard, qui, plusieurs fois, l'aïda à ne pas trop souffrir de la faim.

ment la pension, puis, se rendant compte des précieux avantages que je pouvais procurer à son commerce, il me fit les offres les plus alléchantes à condition que, abandonnant toute autre occupation, je m'adonne pleinement à son métier. Mais, moi, je ne m'occupais de tout cela qu'à titre de divertissement, de récréation. Mon intention était de continuer mes études.

Je dois dire que mon professeur, Don Banaudi, était un enseignant hors ligne : jamais il n'infligeait de punition et tous ses élèves le craignaient autant qu'ils l'aimaient. Il les aimait tous comme des fils et tous l'aimaient comme un père (3).

Pour lui prouver notre affection on s'entendit pour lui offrir un cadeau à l'occasion de la fête de son saint patron. Nous nous mîmes à l'œuvre pour préparer quelques compositions poétiques, un discours et réunir quelques objets que nous pensions lui être particulièrement agréables.

La célébration réussit à merveille. Le professeur était on ne peut plus content. Pour nous témoigner sa satisfaction, il organisa un pique-nique à la campagne. La journée fut très agréable. Entre professeur et élèves c'était la cordialité parfaite et chacun cherchait comment exprimer sa joie intime. Un peu avant de rentrer à Chieri, notre professeur rencontra un étranger à qui il dut tenir compagnie. Il nous laissa donc seuls pendant un bout de chemin. A ce moment quelques élèves des classes supérieures s'approchèrent et nous invitèrent à venir prendre un bain à un endroit appelé la *Fontaine Rouge*, à environ un mille de Chieri (4). Moi et quelques autres nous

(3) Au milieu d'un monde d'épreuves, le futur grand éducateur a eu tous les bonheurs, entre autres celui de rencontrer un maître qui, à ses yeux, incarnait déjà les vertus de patience et de méthode salésiennes, qu'il demandera un jour à ses religieux : *arriver à se faire craindre et aimer sans infliger la moindre punition.*

(4) La *Fontaine Rouge* est le nom donné par ses riverains à un ruisseau qui descend des collines voisines. L'adjectif est mérité par la qualité de ses eaux ferrugineuses, à fond rougeâtre. – Le mille piémontais était de deux kilomètres et demi, exactement 2 466 mètres. – L'abbé Banaudi s'appelait Pierre ; sa fête tombait donc en plein été, au temps des fortes chaleurs et à l'époque des bains. L'année suivante, le jeune Bosco aura comme maître son homonyme, l'abbé Jean Bosco, dont il a pu dire aussi, dans la biographie de Comollo : « La bonté, la patience, le sourire avec lesquels il en usait à l'égard de ses élèves, ainsi que son zèle à les faire avancer dans leurs études, avaient fait de ce prêtre l'idole de sa classe. » Vraiment, dès ce temps-là, la Providence préparait le futur éducateur en lui mettant sous les yeux des modèles accomplis de cet art de mener la jeunesse en s'en faisant aimer.

nous y sommes opposés, inutilement d'ailleurs. Plusieurs rentrèrent chez eux avec moi. D'autres voulurent y aller. Funeste décision. Nous étions à peine depuis quelques heures à la maison qu'arriva en courant un camarade, puis un autre. Terrifiés, haletants ils nous dirent : « Oh ! si vous saviez, si vous saviez (ce qui est arrivé) ! Philippe N., celui qui insistait tant pour que nous allions nager, est mort. – Comment ! répondîmes-nous d'une seule voix, mais il n'avait pas son pareil à la nage ! – Que voulez-vous, c'est comme ça ! fit l'un d'eux. Pour nous encourager à plonger, confiant en son habileté et ignorant (l'existence de) tourbillons en cette dangereuse *Fontaine Rouge*, il s'élança le premier. Nous attendions qu'il revienne à la surface, mais en vain. Alors nous avons crié. Des gens accourus ont tout tenté pour le repêcher. Ce n'est qu'après une heure et demie d'efforts et de plongées périlleuses qu'on a pu remonter son cadavre. »

Ce malheur nous causa à tous une profonde tristesse et ni cette année-là, ni l'année suivante (1834) on n'a plus entendu dire que quiconque ait seulement exprimé le désir d'aller nager. Il n'y a pas longtemps, il m'arriva de rencontrer quelques-uns des amis d'alors et nous reparlâmes avec une véritable tristesse de notre malheureux compagnon noyé au gouffre de la *Fontaine Rouge*.

10°

Le juif Jonas.

Pendant cette année d'humanités où je logeais au café de mon ami Jean Pianta, j'entrai en relation avec un jeune juif nommé Jonas (1). Agé de dix-huit ans, de magnifique prestance il chantait d'une voix d'une beauté peu commune et

(1) Ce bel épisode de la conversion du jeune Jonas n'est pas, dans la vie du saint, le seul qui témoigne de sa sympathie envers les enfants d'Israël ; son principal biographe, Don Lemoyne, raconte encore que souvent le samedi, sachant que ses camarades israélites, à cause du sabbat, avaient défense de travailler, il lui arriva de leur préparer à fond leur devoir de classe.

jouait très bien au billard. Nous avons fait connaissance chez un libraire nommé Élie et, depuis lors, il ne pouvait entrer au café sans me demander aussitôt. Je lui donnais toute mon affection et il me la rendait à la folie. Il venait passer tous ses moments libres dans ma chambre (2). Alors nous chantions, jouions du piano, écoutions ou racontions mille histoires, lui surtout. Il lui arriva un jour de se quereller et de se battre avec quelqu'un à tel point qu'il pouvait en résulter de fâcheuses conséquences. Aussitôt, il se réfugia chez moi, me demandant conseil.

« Mon cher Jonas, lui dis-je, si tu étais chrétien je t'enverrais au plus tôt à confesse ; mais, pour toi, c'est impossible.

– Mais nous aussi, (s'empressa-t-il de répondre), nous pouvons aller à confesse si nous voulons.

– Vous allez vous confesser, mais votre confesseur n'est pas tenu au secret, il n'a pas le pouvoir de vous remettre vos péchés et ne peut vous administrer aucun sacrement.

– Si tu veux me conduire, j'irai me confesser à un prêtre.

– Je le pourrais bien, mais cela demande une longue préparation.

– Laquelle ?

– Sache que la confession remet tous les péchés commis après le baptême. De telle sorte que si tu désires recevoir un sacrement, il faut que tu sois baptisé.

– Que dois-je faire pour recevoir le baptême ?

– T'instruire de la religion chrétienne, croire en Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Ce n'est qu'après que tu pourras recevoir le baptême.

– Quel avantage me procurera le baptême ?

– Le baptême t'efface le péché originel et tous les péchés actuels, il t'ouvre la voie pour recevoir tout autre sacrement. En somme il te fait enfant de Dieu et héritier du ciel.

(2) Pas dans la soupenle, où lui seul pouvait se glisser ; mais dans un local voisin du café où, pendant le jour, il pouvait, aux rares instants de loisir, se retirer pour travailler, étudier, ou recevoir un ami.

- Alors, nous Juifs, nous ne pouvons être sauvés (3) ?
- Non, mon cher Jonas ; après la venue de Jésus-Christ les Juifs ne peuvent être sauvés sans croire en lui.
- Si jamais ma mère apprend que je cherche à me faire chrétien, gare à moi !
- N’aie pas peur, Dieu est maître des cœurs, et s’il t’appelle à devenir chrétien, il saura bien faire de sorte que ta mère s’apaise, ou il pourvoira, de quelque façon, au salut de ton âme.
- Mais toi, qui t’intéresses tant à moi, à ma place, que ferais-tu ?
- Je commencerais par m’instruire de la religion chrétienne. Pendant ce temps Dieu préparera les voies à tout engagement à venir. Prends donc un petit catéchisme et commence par l’étudier. Prie Dieu de t’éclairer et de te faire connaître la vérité. »

A partir de ce jour-là, il se prit à aimer la foi chrétienne. Il venait au café, mais à peine terminée une partie de billard, il me cherchait pour parler de religion et discuter du catéchisme. En quelques mois il sut faire le signe de la croix, réciter le *Pater*, l’*Ave*, le *Credo* et il connaissait les principales vérités de la foi. Il était très heureux et devenait chaque jour meilleur dans sa façon de parler et d’agir.

Tout jeune, il avait perdu son père. Sa mère, Rachel, avait entendu quelques vagues rumeurs mais ne savait encore rien de précis. Voici comment le pot-aux-roses fut découvert. Elle faisait un jour le lit (de son fils) lorsqu’elle trouva le catéchisme que Jonas avait, par distraction, oublié entre le matelas et le

(3) Sur la nécessité de l’appartenance à l’Église pour réaliser le salut éternel, le Concile Vatican II a eu l’occasion de préciser la doctrine : 1° l’Église est normalement, par la volonté du Christ, le lieu où les hommes, par le baptême, sont vitalement unis au Christ hors duquel on ne peut être sauvé ; 2° s’excluraient eux-mêmes de ce salut les hommes qui, consciemment, en toute connaissance de cause, refuseraient l’Église et le Christ. Mort pour tous, le Christ se veut accessible à tous les hommes de bonne volonté : voir dans les textes de Vatican II la « Constitution dogmatique sur l’Église » particulièrement ce qui concerne le « peuple de Dieu » (n. 13-16) ; le décret sur « l’apostolat des laïcs » (n. 4). Le jeune Jean Bosco se révèle d’ailleurs ouvert à une telle doctrine lorsqu’il dit à son ami juif : « De quelque façon (Dieu) veillera au salut de ton âme. »

traversin. Alors ce furent des cris éperdus dans toute la maison. Elle alla porter le catéchisme au rabbin, puis soupçonnant ce qui s'était passé, elle ne fit qu'un bond auprès de l'étudiant Bosco, dont elle avait entendu parler maintes et maintes fois par son fils. Imaginez le type même de la laideur et vous aurez une idée de la mère de Jonas. Borgne, sourde des deux oreilles, un nez énorme, presque édentée, des lèvres proéminentes, une bouche tordue, un menton long et pointu et une voix qui ressemblait au grognement d'un poulain : telle était celle que ses coreligionnaires avaient surnommée « la sorcière Lilith » (4), terme par lequel ils qualifient ordinairement la créature la plus repoussante de leur peuple. Sa vue m'épouvanta. Sans me laisser le temps de retrouver mes esprits, elle m'aborda en disant : « Par ma foi, je le jure, vous avez tort ! Vous avez ruiné mon Jonas, vous l'avez déshonoré aux yeux de tous, vous, oui, vous ! Je ne sais ce qui va lui arriver. Je crains fort qu'il ne finisse par se faire chrétien. Et c'est vous qui en êtes responsable ! »

Je compris alors à qui j'avais affaire. Très calme je lui expliquai qu'elle ne connaissait pas son bonheur, qu'elle devait plutôt remercier quelqu'un qui faisait du bien à son fils.

– En voilà un bien ! C'est peut-être un bien que de faire renier sa propre religion ?

– Calmez-vous, ma bonne dame, répondez-moi, et écoutez-moi. Ce n'est pas moi qui ai couru après votre Jonas. Nous nous sommes rencontrés chez le libraire Élie. Nous sommes devenus amis sans savoir pourquoi. Il me donne son affection et moi je l'aime beaucoup. En véritable ami, je désire qu'il puisse sauver son âme et s'instruire dans la religion sans laquelle personne ne peut être sauvé. Remarquez bien ceci, maman de Jonas, je n'ai fait que donner un livre à votre fils, en lui recommandant seulement de bien étudier notre religion, lui assurant que, s'il se fait chrétien, il n'abandonne pas la religion juive, au contraire il la perfectionne.

– Si, par malheur il devient chrétien, il devra alors aban-

(4) Chez les sémites, Lilith est un spectre nocturne qui dévore les enfants qui ne sont pas sages. Le mot est dans le livre d'Isaïe (XXXIV, 14). Parmi les Israélites, au Moyen Age, le terme était d'un usage fréquent.

donner les prophètes. Les chrétiens, eux, ne croient pas à Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, ni aux prophètes.

– Bien au contraire, nous croyons à tous les patriarches et à tous les prophètes de la Bible. Leurs écrits, leurs paroles, leurs prophéties sont même le fondement de la foi chrétienne.

– Si notre rabbin était là, il saurait bien vous répondre. Moi je ne connais ni la *Michna* ni la *Guemara* (deux parties du *Talmud*) (5). Mais que va-t-il advenir de mon cher Jonas ? »

Là-dessus elle coupa court et s'en fut. Il serait trop long de vous raconter tous les assauts que me livrèrent la mère, le rabbin et les parents de Jonas. Ni menaces ni violences ne furent épargnées au courageux jeune homme. Lui, cependant, souffrait tout et continuait de s'instruire de notre foi. Comme il ne sentait plus sa vie en sécurité dans sa famille, il dut s'en aller et vécut presque de charité. Bien des gens vinrent à son secours. Jugeant qu'il fallait agir avec beaucoup de prudence je recommandai mon élève à un prêtre instruit qui en prit un soin paternel. Quand il fut dûment instruit de notre religion, comme il se montrait impatient de devenir chrétien, on prépara une cérémonie solennelle qui édifia tous les chrétiens de Chieri et fit réfléchir d'autres Israélites qui, plus tard, embrasèrent la religion chrétienne.

Ses parrain et marraine furent Charles et Octavie Bertinetti. Au (jeune) néophyte, ils fournirent tout ce dont il avait besoin, de sorte que, une fois chrétien, il put gagner honorablement sa vie par le travail de ses mains. On lui donna au baptême le nom de Louis (6).

(5) Nom sous lequel les Juifs désignent la vaste compilation des doctrines et des préceptes enseignés par leurs maîtres les plus autorisés. On y distingue deux parties principales : la *Michna* et la *Guemara*.

(6) Observation curieuse : presque tous les garçons qui furent baptisés à la paroisse de Castelnuovo, du temps où l'abbé Bosco aidait son curé, portaient parmi leurs prénoms celui de Louis. Comme on le sait, la dévotion du grand éducateur à saint Louis de Gonzague – dont la mère, une Tana, était de Chieri, – fut de celles qu'il s'efforça tout au long de sa vie de verser dans l'âme de ses fils.

Son converti vécut très tard. En 1880 on le voyait encore rendre visite à Turin, à Don Bosco. – Pour les époux Bertinetti, ils restèrent toujours très liés avec le jeune convertisseur, qu'ils établirent leur héritier : l'Œuvre Salésienne, de Chieri, est sortie de cet héritage.

Jeux. – Tours de passe-passe. – Magie. – Justification.

Entre mes études et divers passe-temps : chant, musique, déclamation, petit théâtre (1), (activités) auxquelles je m'adonnais de tout cœur, j'avais encore appris bien d'autres jeux : cartes, tarots, billes, échasses, saut, course. C'étaient des divertissements de très bon goût. Sans y être passé maître, je n'étais cependant pas un piètre joueur. J'en avais appris beaucoup à Murialdo, d'autres à Chieri. Si, dans les prés de Murialdo, je n'étais encore qu'un apprenti, en cette année j'étais devenu un maître compétent. Tout cela causait un véritable émerveillement. Il faut dire qu'à cette époque, ces genres d'amusements peu connus, semblaient choses d'un autre monde. Mais que dire de mes tours de passe-passe ? Je donnais souvent des spectacles privés et publics. Ma mémoire étant très fidèle, je connaissais par cœur une grande partie des classiques, surtout les poètes : Dante, Pétrarque, Le Tasse, Parini, Monti et beaucoup d'autres. Ils m'étaient si familiers que je pouvais me servir (de leurs œuvres) comme de mon propre bien. Aussi pouvais-je improviser aisément sur n'importe quel sujet. Lors de ces réunions ou de ces séances, je me mettais à chanter, à jouer de quelque instrument, je composais des vers qui passaient pour des chefs-d'œuvre, mais qui, en réalité, ne consistaient qu'en bribes d'auteurs que je transformais selon les thèmes proposés. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me refusai toujours à communiquer mes compositions à d'autres. Certaines même, que j'avais transcrites, je pris soin de les mettre au feu (2).

(1) Comme on le voit, l'abbé Bosco, dès ses premières tentatives d'apostolat, avait instinctivement, adopté sa méthode définitive : s'attirer la jeunesse par tous les moyens captivants, pour, dans un second temps, la mener à Dieu.

(2) Pas toutes cependant. Il nous est resté un petit cahier, portant comme titre : *Recueil de sonnets et autres poésies*. C'était une anthologie de morceaux tombés de la plume de quelques condisciples, et aussi de la sienne, entre autres une pièce intitulée : *Constance de Pie VII face à Napoléon*. Il fut laissé en mourant à son premier biographe, le Père Lemoyne.

L'émerveillement devant mes tours de prestidigitation allait grandissant. Faire sortir d'une boîte une quantité de balles plus grosses qu'elle, tirer d'un petit sac toute une cargaison d'œufs, voilà qui plongeait dans l'ébahissement. Quand on me voyait recueillir sur le nez des spectateurs une quantité de boules, deviner dans leurs bourses les sommes qu'elles renfermaient, quand, d'une simple pression des doigts, je réduisais en poudre les pièces de monnaie, de quelque métal qu'elles fussent, ou bien que je faisais apparaître toute l'assistance sous un aspect horrible, même sans tête, tel ou tel commençait à se demander si je n'étais pas un sorcier ou si je pouvais vraiment accomplir de telles choses sans l'aide du diable.

Mon logeur, Thomas Cumino (3), en était convaincu. Chrétien fervent, il ne détestait pas les farces et je savais profiter de son caractère ou, pour mieux dire, de sa naïveté, pour lui en faire voir de toutes les couleurs. Un jour, il avait mis tous ses soins à préparer un poulet à la gelée afin de régaler ses pensionnaires à l'occasion de sa fête. Il apporta la casserole sur la table et, enlevant le couvercle, il vit s'en échapper un coq qui, ailes battantes, poussait d'énergiques *coçoricos* ! Un autre jour il apprêta un plat de macaronis. Quand il les eut longtemps fait cuire, au moment de les verser dans le plat, il ne trouva plus qu'un peu de son desséché. Maintes fois il remplit sa bouteille de vin, mais, au moment de servir, il n'en voyait couler que de l'eau claire ; ou bien, voulant boire de l'eau, il trouvait le verre plein de vin. Au lieu de confitures, il ne trouvait que des tranches de pain. L'argent de sa bourse se transformait en morceaux de fer blanc tout rouillés et sans aucune valeur. Son couvre-chef se voyait changé en bonnet de femme. Des noix, des noisettes se métamorphosaient en sachets de petits cailloux. Et ces phénomènes se renouvelaient très souvent !

Le bon Thomas ne savait trop que dire. « Les hommes, pensait-il, ne peuvent faire de pareilles choses. Dieu ne perd

(3) Le curé de Castelnuovo avait procuré ce logement au jeune étudiant, au prix de 8 francs le mois. Ce M. Cumino était tailleur, il fit dormir son locataire dans une remise, à charge de veiller sur une jument, et d'aller un peu travailler à sa vigne.

pas son temps à des futilités. Donc, seul le diable peut en être l'auteur. N'osant pas confier son inquiétude à quelqu'un des siens, il alla trouver un prêtre du voisinage, Don Bertinetti. Soupçonnant, lui aussi, quelque *magie blanche* (4) en ces amusements, il décida d'en référer à l'inspecteur des écoles. C'était un vénérable ecclésiastique, le chanoine Burzio, archiprêtre du *Duomo*.

Il ne manquait pas d'une certaine culture. Et on le disait aussi homme pieux et prudent. Sans en parler à d'autres il me fit venir chez lui *ad audiendum verbum* (5). J'arrivai à son domicile à l'heure où il récitait son bréviaire. Me regardant avec un certain sourire il m'invita à l'attendre un moment. Puis il me fit signe de le suivre dans son bureau. Là, en termes courtois mais avec un air assez sévère, il se mit à m'interroger. « Mon cher ami, me dit-il, je suis très satisfait de tes études et de la conduite que tu as eue jusqu'ici. Mais maintenant tant de bruits courent sur ton compte... On me dit que tu sais pénétrer la pensée des gens, deviner combien d'argent renferme leur bourse, faire voir blanc ce qui est noir, connaître les choses de loin et mille autres affaires semblables. Cela fait beaucoup jaser. Bien des gens te soupçonnent de faire de la magie et voient en tout cela l'esprit de Satan. Dis-moi donc, qui fut ton maître en cette science ? Où l'as-tu apprise ? Dis-moi tout confidentiellement. Je puis t'assurer que je ne m'en servirai que pour ton bien. »

Sans me décontenancer, je lui demandai cinq minutes pour répondre. Puis je le priai de me dire l'heure exacte. Il porta la main à son gousset ; mais point de montre. « A défaut de montre, dis-je, donnez-moi au moins une pièce de cinq sous. » Il farfouille alors dans toutes ses poches mais ne trouve plus son porte-monnaie.

(4) Don Bosco voulait sans doute écrire « magie noire », la seule que, depuis le Moyen-Age, on attribuait au démon. On considérait la « magie blanche » comme une utilisation astucieuse des forces et éléments naturels, ordinairement d'ailleurs pour des tours bien inoffensifs.

(5) Terme juridique qu'on pourrait traduire largement par : « apprendre de quoi il s'agit ».

« Coquin ! me lança-t-il, plein de colère. Ou tu es au service du démon, ou le démon se sert de toi. Tu m'as déjà volé ma bourse et ma montre. Maintenant je ne puis plus me taire, je suis dans l'obligation de te dénoncer. Je ne sais ce qui me retient de te donner une volée de coups de trique. »

Comme je ne bronchais pas, que je demeurais calme et le sourire aux lèvres, il sembla s'apaiser et reprit : « Prenons les choses tranquillement. Comment se peut-il que ma bourse et ma montre aient disparu de mes poches sans même que je m'en sois aperçu ? Où se sont envolés ces objets ?

– Monsieur l'archiprêtre, répondis-je respectueusement, je vais tout vous expliquer en peu de mots. C'est tout affaire de dextérité, d'intelligence exercée ou alors quelque chose de préparé.

– Je me demande quelle intelligence il peut y avoir dans le cas de ma montre et de mon porte-monnaie !

– Je m'explique brièvement. A mon entrée chez vous, vous donniez une aumône à un mendiant. Vous avez alors déposé votre bourse sur un prie-Dieu. Passant ensuite dans votre bureau, vous avez laissé votre montre sur cette petite table. Je cachai l'un et l'autre, alors que vous étiez convaincu d'avoir ces deux objets sur vous. En réalité, ils se trouvent sous cet abat-jour. » Je soulevai alors l'abat-jour et apparurent les deux objets que l'on pensait avoir été portés ailleurs par le démon.

Le bon chanoine partit d'un long éclat de rire ; après quoi il me demanda d'autres échantillons de mon adresse. Ayant ainsi appris comment je faisais apparaître ou disparaître les objets, il s'en amusa beaucoup, me fit un petit cadeau et, sur le seuil de la porte, il conclut : « Va dire à tous tes amis que *ignorantia est magistra admirationis* (6). »

(6) Traduisons : « L'ignorance est pourvoyeuse d'étonnement ».

Course, saut, baguette magique. – A la cime de l'arbre.

Disculpé de l'accusation de magie blanche à propos de mes innocents tours de passe-passe, je me remis plus que jamais à réunir mes amis pour les amuser et les distraire comme avant. Certains portaient alors aux nues un acrobate qui avait donné comme spectacle public une course à pied, traversant Chieri d'un bout à l'autre en deux minutes et demie, à peu près la vitesse d'un train lancé à toute allure (1). Sans trop mesurer les conséquences de mes paroles je dis un jour que j'étais prêt à me mesurer avec ce charlatan (2). Un imprudent trouva bon de lui répéter ce mot et me voilà entraîné dans un défi : *un étudiant provoque un coureur professionnel !*

Le lieu choisi fut l'avenue de Porta Torinese. L'enjeu était de vingt francs. Malheureusement, je ne les avais pas. Mes amis de la *Joyeuse Union* vinrent à mon secours. Une multitude de gens étaient là en curieux. Le signal du départ est donné et mon rival prend une avance de quelques pas. Au bout d'un moment je regagnai du terrain et le laissai si loin derrière moi qu'à mi-course il s'arrêta, me concédant partie gagnée.

« Je te défie au saut, dit-il alors ; mais je veux parier quarante francs, et même davantage si tu le désires. » Nous acceptâmes le défi. Comme il lui appartenait de choisir l'endroit, il décida que le saut aurait lieu en face du parapet d'un petit pont. Il sauta le premier et posa les pieds juste au bas du mur, de sorte qu'on ne pouvait sauter plus loin. Ainsi j'aurais dû perdre, sûrement pas gagner ! L'imagination vint à mon secours. Je fis le même saut, mais appuyant la main sur le parapet du pont, je prolongeai le bond au-delà même du mur et du fossé. Applaudissement général !

(1) Il ne faut pas oublier qu'on est en Piémont et vers 1830.

(2) On sait maintenant le motif qui avait poussé le jeune étudiant catholique à défier cet acrobate : il donnait ses représentations le dimanche et à l'heure des offices.

« Je te lance encore un défi, (dit alors l'acrobate). Choisis n'importe quel jeu d'adresse. » J'acceptai et pris le jeu de la baguette magique avec une mise de quatre-vingts francs. Je pris donc une baguette, la surmontai d'un chapeau et la tint droite sur la paume d'une main. Puis, sans la toucher de l'autre, je la fis sauter sur la pointe du petit doigt, de l'annulaire, du majeur, de l'index, du pouce ; de là elle passa au dos de la main, sur le coude, l'épaule, le menton, les lèvres, le nez, le front ; et par le même chemin retourna au creux de ma main (3).

« Je ne crains pas de perdre, dit alors mon rival ; c'est mon jeu préféré. » Il prit donc la même baguette et avec une dextérité stupéfiante il la fit cheminer jusque sur les lèvres. Seulement, son nez était un peu long et, à cet endroit, la baguette le heurta, vacilla et (notre homme) dut la prendre en main pour l'empêcher de tomber à terre.

Le malheureux, voyant son magot s'effriter, s'écria presque furieux : « Plutôt toute autre humiliation que celle d'être vaincu par un étudiant ! Il me reste cent francs. Je les engage. Les gagnera celui de nous deux qui mettra les pieds le plus près du sommet de cet arbre. » Il montrait un orme qui s'élevait le long de l'avenue. Nous acceptâmes cette fois encore. D'une certaine façon nous aurions été contents de le voir gagner, car nous avions pitié de lui et nous ne voulions pas le ruiner. Il grimpa le premier sur l'orme et posa les pieds si haut que, pour peu, l'arbre aurait plié et que celui qui s'y accrochait serait tombé à terre. Tout le monde disait qu'il était impossible de monter plus haut. Je tentai ma chance. Je montai le plus haut possible sans faire plier l'arbre. Puis, le tenant fortement entre mes mains, je soulevai mon corps (faisant l'arbre droit) et portai mes pieds un mètre plus haut que le point atteint par mon adversaire.

Qui dira jamais les ovations de la foule, la joie de mes camarades, la rage du saltimbanque et ma fierté d'être sorti vainqueur de ce défi relevé, non contre des condisciples, mais

(3) Trois ans avant sa mort, Don Bosco, vieillard septuagénaire, se prêta à ce jeu d'acrobate.

contre un as de l'acrobatie ? (A ce malheureux) complètement effondré nous voulûmes apporter un peu de réconfort. La tristesse du pauvre homme nous faisait mal. Nous lui dîmes alors que nous lui rendrions son argent à une condition : il nous paierait un déjeuner au restaurant du *Petit Mulet* (4). Il accepta avec reconnaissance. Nous nous y rendîmes au nombre de vingt-deux, tant j'avais de partisans. Le déjeuner revint en tout à vingt-cinq francs et on put donc lui rendre deux cent quinze francs.

Ce fut un jeudi de folle gaieté. Je m'étais couvert de gloire pour avoir vaincu en dextérité un bateleur. Tout aussi heureux étaient mes compagnons qui avaient ri tout leur soûl et savouré un bon repas. Même l'acrobate n'eut pas à se plaindre. Il était rentré en possession de presque tout son argent et avait bénéficié lui aussi du bon déjeuner. Aussi, en nous quittant, se confondait-il en remerciements : « Vraiment, vous me sauvez de la ruine en me rendant mon argent. Je vous remercie de tout cœur. Je garde de tous un souvenir reconnaissant ; mais je n'engagerai plus de pari avec des étudiants ! »

13°

Étude des classiques.

En me voyant passer mon temps à de pareilles bêtises vous penserez sans doute que je devais nécessairement négliger mes études. Je ne vous cache pas que j'aurais pu étudier davantage. Mais retenez bien ceci : la seule attention que je portais à la classe me suffisait à apprendre ce qui était nécessaire. A cette époque, je ne faisais aucune distinction entre lire et étudier. Je pouvais facilement répéter le contenu d'un livre

(4) Don Bosco avait écrit : *Muretto*, « le Petit Mur ». Don Ceria propose de corriger en *Muletto*, « Le Petit Mulet », nom d'une auberge qui existait encore en 1913 à Chieri.

que je venais de lire ou d'écouter. Comme par ailleurs ma mère m'avait habitué à dormir très peu, je pouvais passer les deux-tiers de mes nuits à lire à mon aise et consacrer la journée à des occupations de mon choix : répétitions, leçons particulières que je donnais par charité ou par amitié, parfois aussi pour gagner quelque argent.

Il y avait alors à Chieri un libraire juif nommé Élie (2) avec qui j'étais entré en relation. Il m'avait entraîné à la lecture des classiques italiens. Je payais un sou pour la location d'un petit volume que je rendais une fois lu. Je lisais chaque jour un livre de la Bibliothèque Populaire (3). J'ai consacré ma seconde à la lecture des auteurs italiens. En rhétorique je me proposai de parcourir les auteurs latins et commençai à lire Cornelius Nepos, Cicéron, Salluste, Quinte-Curce, Tite-Live, Ovide, Virgile, Horace et d'autres (4). Cette lecture était pour moi un divertissement. Je les savourais, croyant les avoir parfaitement compris. Je ne m'aperçus que plus tard de mon erreur, lorsque, une fois prêtre, je me mis à expliquer aux autres ces célébrités classiques. Je compris que seules une sérieuse application et une grande préparation pouvaient en faire saisir le véritable sens et la beauté.

En fait, les devoirs scolaires, les répétitions prenantes, cette abondante lecture occupaient ma journée entière et une bonne partie de la nuit. Il m'arriva plusieurs fois de voir arriver l'heure du lever avec, en mains, les Décades de Tite-

(2) Don Bosco semble ne plus se souvenir qu'il a déjà parlé de ce libraire à propos du jeune juif Jonas : voir plus haut p. 65.

(3) La Bibliothèque Populaire, comme l'indique son nom, était une collection destinée à mettre à la portée du peuple les œuvres célèbres des trois littératures, italienne, latine et grecque. Chaque volume comptait 160 pages ; il était de format très pocket, et de caractère net, mais très petit, corps 7, comme on dit en typographie. Aussi la matière était dense.

(4) En 1882, le cardinal Nina, secrétaire d'État de Sa Sainteté Léon XIII, s'étonnait à la lecture d'une relation du saint, de lui trouver un si beau latin : « Mais, Éminence, répondit Don Bosco, j'ai lu tous les classiques latins, et avec les meilleurs commentaires. » Et il se mit à lui égrener toute une litanie de classiques, même de seconde qualité. « Je suis heureux de l'apprendre, répondit le Prélat, et je le ferai savoir à Sa Sainteté. » Peu de jours avant, en effet, le pape, parcourant le même manuscrit, avait jugé impossible qu'il fût de la plume de cet homme immergé dans les œuvres jusqu'au cou.

Live (5) dont j'avais commencé la lecture la veille au soir. Tout cela me ruina tellement la santé que, pendant plusieurs années, ma vie côtoya la tombe. Aussi je donnerai toujours ce conseil : faire ce qu'on peut, rien de plus. La nuit est faite pour le repos et, hors le cas de nécessité, il ne faut jamais s'adonner à une tâche scientifique après le souper. Un homme résistera quelque temps, mais ce sera toujours, de quelque façon, au détriment de sa santé.

14°

Préparation au choix d'un état de vie.

Durant ce temps, la fin de l'année de rhétorique approchait. D'habitude la plupart des élèves réfléchissent alors au choix de leur vocation. Le rêve de Murialdo était encore bien gravé dans ma pensée. Il s'y était même répété d'autres fois, bien plus clairement. Si je voulais y donner foi je devais choisir l'état ecclésiastique (1). Je me sentais d'ailleurs un penchant pour cette voie. Seulement, je ne voulais pas croire à des rêves. Ma façon de vivre (2), certaines dispositions de mon cœur et l'absence totale des vertus nécessaires pour un tel état de vie me jetaient dans le doute et rendaient ma délibération difficile.

Ah ! si j'avais eu alors un guide sûr qui se serait préoccupé de ma vocation ! C'eût été pour moi un grand trésor, mais ce trésor me faisait défaut ! J'avais un bon confesseur qui voulait

(5) Pour qui l'ignorerait, l'œuvre de l'historien latin Tite-Live se compose de 142 livres, répartis en groupes de 10 appelés *décades*. Il nous en reste trois et demi, ou 35 livres.

(1) Il se serait répété une seconde fois à seize ans ; et une troisième fois en 1834, comme nous l'a raconté le Père Barberis, vers 1870. « Un personnage tout lumineux m'apparut, entouré d'une tourbe d'enfants, et me dit : "Viens ici ; prends leur tête ; et sois leur guide." Le jeune homme répondit qu'il ne se sentait pas capable d'une telle tâche, car ces enfants se comptaient par milliers. Alors l'inconnu insista de telle façon, avec un accent d'autorité tel, qu'il n'eut qu'à s'incliner. » Voir l'étude du P. F. Desramaut citée plus haut p. 29 sq., note 1, et *Les Memorie I...*, p. 252.

(2) Le saint ne fait-il pas allusion ici à son goût si prononcé pour les jeux de toutes sortes, à sa passion de lecture ?

faire de moi un bon chrétien, mais il refusa toujours de se mêler (de question) de vocation.

Ne prenant conseil que de moi-même et après avoir lu quelque livre qui traitait du choix d'un état de vie, je me décidai à entrer dans l'Ordre des Franciscains (3). « Si je deviens prêtre séculier, me disais-je, ma vocation court grand risque de sombrer. J'embrasserai donc l'état ecclésiastique, je renoncerai au monde, j'entrerai dans un cloître, m'adonnerai à l'étude, à la méditation et ainsi, dans la solitude, je pourrai combattre les passions, en particulier l'orgueil qui avait enfoncé de profondes racines dans mon cœur. » Je demandai donc mon acceptation dans un couvent de Franciscains réformés et passai l'examen d'admission. Je fus accepté et tout était prêt pour mon entrée au couvent de la Paix, à Chieri. Mais quelques jours avant la date fixée, je fis un rêve des plus étranges. Je crus voir une foule de ces religieux, les habits en lambeaux, courant en sens contraire les uns des autres. L'un d'eux vint me dire : « Tu cherches la paix, mais la paix, tu ne la trouveras pas ici. Regarde le comportement de tes frères. Dieu te prépare un autre lieu et une autre moisson. »

Je m'apprêtais à demander quelques explications à ce religieux, mais un bruit me réveilla et je ne vis plus rien. Je contai tout cela à mon confesseur. Il ne voulut entendre parler ni de rêve ni de moines. « Dans cette affaire, conclut-il, à chacun de suivre ses inclinations et non les conseils des autres. »

A cette époque survint un événement qui me mit dans l'impossibilité de donner suite à mon projet. Comme les difficultés devenaient (pour moi) de plus en plus nombreuses et de plus en plus durables, je décidai de tout exposer à mon ami Louis Comollo. Il me conseilla de faire une neuvaine durant laquelle il écrirait à son oncle curé. Le dernier jour de la neuvaine, en compagnie de mon incomparable ami, je me confes-

(3) Nous possédons sa demande d'admission, qui est du mois de mars 1834. Le 18 avril suivant il subit à Turin, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, l'examen requis par le Droit Canon pour être admis dans une société religieuse, et le 28 du même mois on le voit inscrit au *Registre des Postulants*, comme ayant largement satisfait à la précédente épreuve. *Habet requisita et vota omnia* : « il a toutes qualités requises et obtient tous les suffrages ».

sai et communiai, j'assistai à la messe puis en servis une autre au *Duomo*, à l'autel de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces. De retour à la maison, nous trouvâmes justement la lettre de Don Comollo ainsi conçue : « Les faits exposés bien considérés, je donnerais ce conseil à ton compagnon : surseoir à son entrée au couvent. Qu'il prenne la soutane et tout en continuant ses études il connaîtra mieux ce que Dieu attend de lui. Qu'il n'ait aucune crainte de perdre sa vocation car, par une vie retirée et les pratiques de piété, il surmontera tous les obstacles. »

Je suivis cette sage suggestion et m'appliquai sérieusement à tout ce qui pouvait contribuer à me préparer à revêtir l'habit ecclésiastique. Mon examen de rhétorique réussi, je passai celui (qui était requis) pour la prise de soutane. (Il eut lieu) à Chieri précisément dans les chambres actuelles de la maison Charles Bertinetti, qu'il nous légua à sa mort par testament. A cette époque c'était l'archiprêtre, le chanoine Burzio, qui en était locataire. L'examen requis en cette circonstance n'avait pas lieu comme d'ordinaire à Turin, car le choléra y faisait rage à cette époque et menaçait toutes nos contrées.

Je veux noter ici un détail qui fait bien connaître à quel point on cultivait l'esprit de piété au collège de Chieri. Durant les quatre années où j'en suivis les classes, je ne me souviens pas avoir entendu une seule parole qui fût contre les mœurs ou contre la religion. En fin de cours de rhétorique, sur vingt-cinq élèves qui le fréquentaient, vingt et un embrassèrent l'état ecclésiastique ; trois se firent médecins et un, commerçant.

Retourné au pays pour les vacances (4), je cessais de jouer au charlatan et consacrai tout mon temps à de bonnes lectures, chose que, je dois le dire à ma honte, j'avais plutôt laissée de

(4) Le premier biographe du saint, Don Lemoyne, qui fut aussi, pendant de longues années, son confident, écrit à ce propos : « Jean, à la fin de cette année scolaire, alla prendre congé de tous ses maîtres. Ceux-ci nous ont raconté bien souvent dans quelle estime ils l'avaient tenu. Il avait su gagner le cœur, non seulement de tous ses camarades, mais aussi de tous ses supérieurs, de celui du préfet des études, comme de celui du directeur spirituel. Tous lui gardèrent leur affection et, à l'avenir, ne le considèrent plus comme un ancien élève, mais comme un ami, voire comme un

côté. J'ai cependant continué à m'occuper des enfants. Je leur racontais toujours des histoires, les amusais agréablement et leur faisais chanter des cantiques. Constatant que beaucoup, malgré leur âge avancé, étaient très ignorants des vérités de la foi, je m'appliquai à leur apprendre les prières quotidiennes et autres choses plus importantes pour leur âge. C'était comme une espèce de patronage qui alla jusqu'à compter cinquante enfants. Tous m'aimaient, tous m'obéissaient, comme si j'étais leur père.

confident. Son professeur de rhétorique – docteur ès lettres et agrégé d'Université – alla même jusqu'à le prier de le tutoyer. Cette sympathie que ce garçon de vingt ans éveillait tenait surtout à ce que tout l'ensemble de sa vie dégageait un contraste des plus curieux : il était d'une activité inlassable et en même temps calme et posé dans le moindre de ses actes ; il débordait d'idées et d'éloquence pour les communiquer, mais, en même temps, sa parole était mesurée, surtout quand elle s'adressait à quelqu'un au-dessus de lui » (D'après *Memorie biografiche...* I, p. 364-365).

DEUXIÈME DÉCENNIE

1835-1845

1°

Prise de soutane. – Règlement de vie.

Ma décision d’embrasser l’état ecclésiastique était prise. Je passai l’examen d’admission et mis tout en œuvre pour être fin prêt pour ce jour très important. J’étais en effet persuadé que du choix d’un état de vie dépendait ordinairement le salut éternel ou l’éternelle damnation. Je me recommandai aux prières de plusieurs de mes amis. Je fis une neuvaine et le jour de Saint-Michel (1) (octobre 1834) je m’approchai des sacre-

(1) Distraction de l’auteur ? Le manuscrit porte nettement : saint Michel (octobre 1834). Don Ceria, dans son édition propose en note de corriger : saint Raphaël (25 octobre) 1835. Le P. F. Desramaut, *Les Memorie I...* propose comme date d’entrée de Don Bosco au séminaire : 1835 ; la prise de soutane a eu lieu peu avant. En admettant la date de 1835 avec les archives de la curie de Turin, toutes les difficultés ne sont pas résolues. Les mêmes archives parlent du 25 octobre, mais la fête de saint Raphaël était sans doute déjà fixée au 24 (on peut admettre que la date du 25 soit due à une erreur du greffier qui écrivait le 25). Et puis, le récit qui suit suppose une célébration de la *saint Michel* à Bardella le jour même de la prise de soutane !

ments. Alors le théologien (2) Cinzano, curé et doyen de mon pays procéda à la bénédiction de l'habit, puis me revêtit de la soutane avant la messe solennelle.

Au moment où il me demanda d'enlever mes vêtements civils en prononçant ces paroles : *Exuat te Dominus veterem hominem cum actibus suis*, je fis intérieurement cette prière : « Oh ! de combien de vieilleries j'ai à me dépouiller ! *Mon Dieu, détruisez en moi toutes mes mauvaises habitudes.* » Puis, quand me présentant le col (romain) il ajouta : « *Induat te Dominus novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis !* » je fus ému et continuai tout bas : « *Oui, mon Dieu, faites que, dès maintenant, je revête un homme nouveau ; c'est-à-dire que, désormais, je commence une vie nouvelle, toute selon votre volonté, que la justice et la sainteté soient l'objet constant de mes pensées, de mes paroles et de mes actions. Ainsi soit-il ! Marie, soyez le salut de mon âme !* » (3).

A cette cérémonie religieuse, mon bon curé voulut en ajouter une, toute profane. Il me conduisit à la fête de Saint-Michel, à Bardella, village voisin de Castelnuovo. Il m'avait proposé ce divertissement par pure amabilité, mais cela ne me convenait guère. Je ressemblais à un pantin tout de neuf habillé qui se présente au public pour être admiré. Et puis, après plusieurs semaines de préparation à cette journée tant désirée, je me trouvais à un banquet, au milieu de gens de tout sexe et condition réunis là pour rire, bavarder, manger, boire et s'amuser. J'y côtoyais des gens qui, en général, couraient après les jeux, la danse et autres attractions du même genre. Qu'y avait-il de commun entre ces gens, cette société et quelqu'un qui, le matin, avait endossé le saint habit et s'était donné entièrement au Seigneur ?

(2) Le titre de « théologien » était normalement donné aux ecclésiastiques docteurs en théologie ou occupant un poste particulier : professeur ou consultant diocésain en cette matière. Dans le colloque relaté plus loin (p. 233) les ministres protestants donnent du « théologien » à Don Bosco lui-même... Y a-t-il là flatterie cauteleuse ou ironie ?

(3) Les élévations spirituelles du jeune abbé sont la traduction, légèrement paraphrasée, du texte liturgique latin.

Le curé s'aperçut de mon trouble et le soir, en retournant à la maison il me demanda pourquoi en ce jour de réjouissance publique je m'étais montré si réservé, si pensif. En toute sincérité je lui répondis que la cérémonie du matin était en complet désaccord (4) avec les réjouissances du soir. J'ajoutai même qu'avoir vu des prêtres faire les bouffons au milieu de convives assez échauffés par le vin m'avait presque fait douter de ma vocation. Si je savais devoir devenir un prêtre de ce genre, j'aimerais mieux déposer mon habit et vivre en pauvre séculier, mais en bon chrétien. « Le monde est ainsi fait, répondit le curé, il faut le prendre comme il est. Il faut voir le mal pour le connaître et l'éviter. Nul ne devient un vaillant guerrier s'il n'apprend pas le maniement des armes. C'est bien ce que nous devons faire, nous, pour mener une lutte continuelle contre l'ennemi des âmes. »

Je me tus pour l'instant, mais au fond du cœur je me dis : « Jamais plus je ne prendrai part à des banquets publics, sauf dans le cas d'une obligation imposée par mes fonctions religieuses. »

Après cette journée il était juste que je pense à moi-même. La vie que j'avais menée jusqu'alors devait être radicalement transformée. Dans les années passées je n'avais certes pas été un scélérat, mais je m'étais laissé aller à la dissipation, à une certaine suffisance, occupé que j'étais à toutes sortes de parties de jeux, d'acrobaties, de tours d'adresse et autres exercices de ce genre, qui peuvent récréer un moment, mais n'apaisent pas le cœur.

Pour me donner une règle de vie ferme et ne pas l'oublier, j'ai écrit les résolutions suivantes.

1° A l'avenir, je n'assisterai plus aux spectacles publics sur les foires et les marchés ; je n'irai plus voir ni bal ni théâtre, et, dans la mesure où j'en aurai la possibilité, je ne participerai plus aux repas qu'on organise habituellement en ces occasions.

(4) Don Bosco, par référence à ses études classiques, écrit : « en désaccord de genre, de nombre, de cas ».

2° Jamais plus je ne me livrerai à des tours de passe-passe, de prestidigitation, d'acrobatie, d'adresse et de corde ; je ne jouerai plus du violon ; je n'irai plus à la chasse. Tout cela je le trouve contraire à la gravité et à l'esprit ecclésiastiques.

3° J'aimerai et pratiquerai la vie retirée et la tempérance dans le boire et le manger, et je ne prendrai que le nombre d'heures de repos nécessaire à ma santé.

4° Comme, par le passé, j'ai servi le monde par des lectures profanes, je tâcherai de servir Dieu à l'avenir en me livrant à la lecture de livres religieux.

5° Je combattrai de toutes mes forces tout ce qui est contraire à la vertu de chasteté : lectures, pensées, conversations, paroles et actions. A l'inverse, je ne négligerai rien, même d'infimes détails, qui puisse aider à conserver cette vertu.

6° Outre les pratiques ordinaires de piété, je ne manquerai jamais de faire chaque jour un peu de méditation et un peu de lecture spirituelle.

7° Je raconterai chaque jour un exemple ou (rappellerai) une maxime profitables à l'âme d'autrui. Je le ferai avec mes camarades, mes amis, mes parents, et, quand ce ne me sera pas possible avec d'autres, je le ferai avec ma mère.

Telles furent mes résolutions quand je revêtis l'habit clérical. Et, afin qu'elles me restent bien gravées (dans l'esprit), je suis allé devant une image de la bienheureuse Vierge, je les ai lues, et, après avoir prié, j'ai promis formellement à cette céleste bienfaitrice de les observer au prix de n'importe quel sacrifice (5).

(5) Notre traduction suit d'assez près celle que F. Desramaut a donnée de ces résolutions dans *Don Bosco et la vie spirituelle* p. 284 sq. Il sera bon de lire ce que le même auteur écrit, dans cet ouvrage, de la pratique de l'ascèse chez le saint, particulièrement p. 185-210 et de sa manière de concevoir le service de Dieu p. 233-236 et 255 sq.

Départ pour le séminaire.

Le 30 octobre 1834 (1) je devais me trouver au séminaire. Mes maigres bagages étaient prêts (2). Tous mes parents étaient heureux et moi plus encore. Ma mère, pourtant, restait pensive et me fixait continuellement comme si elle avait quelque chose à me dire. La veille de mon départ, elle me prit à part et m'adressa ces paroles mémorables : « Mon Jean, tu as revêtu l'habit ecclésiastique, j'en ressens toute la consolation qu'une mère peut éprouver du bonheur de son fils. Mais, souviens-toi : ce n'est pas l'habit qui honore ton état, mais la pratique des vertus. Si jamais tu venais à douter de ta vocation, alors, de grâce, ne déshonore pas cet habit. Quitte-le bien vite. J'aime mieux avoir un fils paysan que prêtre négligent de ses devoirs. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Bienheureuse Vierge ; quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé la dévotion à cette Mère ; maintenant, je te demande de te donner tout à elle ; aime des compagnons qui lui sont dévots, et, si tu deviens prêtre, recommande et répands toujours la dévotion à Marie. »

En terminant ces mots ma mère était émue ; moi, je pleurais. « Maman, lui répondis-je, je vous remercie de tout ce que vous avez dit et fait pour moi ; (soyez sûre que) vous n'avez pas parlé en vain ; vos paroles seront mon trésor pour toute ma vie » (3).

Le (lendemain) matin, en temps voulu, je partis pour Chieri et, le soir, je faisais mon entrée au séminaire. Je saluai

(1) Don Ceria, éditant le manuscrit, a écrit en 1835. En fait c'est bien 1834 qu'on y lit. Mais les pièces officielles de la curie de Turin portent 1835 pour la prise de soutane, suivie de peu de l'entrée au séminaire.

(2) On sait, par d'irrécusables témoignages, que tout le hameau concourut à habiller le jeune séminariste et à lui fournir le nécessaire. Pour la pension, Don Guala, que nous rencontrerons plus loin, intervint, à la prière du curé de Castelnuovo, auprès de l'archevêque de Turin afin de lui obtenir la gratuité de la première année de séminaire.

(3) Cela fait songer à la parole de René Bazin : « Il y a des mères qui ont des cœurs de prêtre. »

mes supérieurs, préparai mon lit, puis, avec mon ami Gargliano, je parcourus les dortoirs, les corridors, pour aboutir à la cour. En levant les yeux sur le cadran solaire je lus ces vers : *Afflictis lentae, celeres gaudentibus horae* (4). « Eh bien ! dis-je à mon ami, voilà notre programme : soyons toujours joyeux et le temps passera vite. »

Le lendemain commencèrent les trois jours de retraite (de début d'année) et je m'appliquai à la suivre le mieux que je pus. Sur la fin, je me rendis auprès du professeur de philosophie, le théologien Ternavasio, de Bra. Je lui demandai une règle de vie qui, tout à la fois, m'aiderait à remplir mes obligations et à gagner la bienveillance de mes supérieurs. « Il n'y en a qu'une, me répondit le digne prêtre : vous acquitter exactement de vos devoirs. »

J'ai pris ce conseil comme mot d'ordre et je m'appliquai de tout mon cœur à observer rigoureusement le règlement du séminaire. Je ne faisais aucune distinction entre le coup de cloche qui nous appelait à l'étude et celui qui nous convoquait à la chapelle, au réfectoire, au dortoir, en récréation, au repos. Cette ponctualité me gagna l'affection de mes compagnons et l'estime de mes supérieurs ; si bien que six années de séminaire furent pour moi une étape très plaisante.

3°

La vie du séminaire.

Les journées du séminaire sont presque toutes pareilles. Aussi je vais d'abord vous parler des généralités, me réservant de décrire quelques faits particuliers. Je commencerai par les supérieurs.

J'aimais beaucoup mes supérieurs et eux ont toujours été bons pour moi. Mais mon cœur n'était pas satisfait. Le recteur

(4) C'est-à-dire : « Pour les esprits moroses, les heures coulent lentes ; pour les cœurs joyeux, elles passent rapides. »

et les autres professeurs ne nous voyaient qu'à la rentrée et au départ des vacances. Personne n'allait leur parler hors le cas où il s'agissait de recevoir quelque semonce. Un de ces messieurs venait chaque semaine, à tour de rôle, nous surveiller au réfectoire et en promenade, et c'était tout. Que de fois j'aurais voulu m'adresser à eux, leur demander un conseil, la solution de quelque doute, mais je ne le pouvais pas. Et même, s'il arrivait qu'un supérieur vînt à passer au milieu des séminaristes, chacun fuyait au plus vite à droite et à gauche, sans trop savoir pourquoi. C'était la bête noire (1). Cet état de choses avait pour effet d'embraser toujours plus vivant en moi le désir d'être prêtre le plus tôt possible, pour me trouver au milieu des enfants, les aider, les satisfaire en toutes circonstances.

En ce qui concerne mes compagnons, je m'en suis toujours tenu aux suggestions de ma mère bien-aimée : ne prendre pour amis que ceux qui étaient dévots à la Vierge, appliqués à l'étude et attachés aux exercices de piété. Je dois dire pour la gouverne de ceux qui fréquentent un séminaire qu'on y rencontre beaucoup de jeunes clercs qui sont de vrais modèles de vertu, mais qu'il y en a aussi de dangereux. On compte toujours quelques jeunes gens qui entrent au séminaire sans souci de vocation, sans même avoir l'esprit ni la volonté d'être de bons séminaristes. Je me souviens encore avoir entendu de très mauvaises conversations au séminaire. Une fois même, au cours d'une perquisition chez certains élèves, on trouva toute sorte de livres impies et obscènes. Il est vrai que de tels élèves ou bien abandonnaient volontairement l'habit clérical, ou bien se voyaient évincés dès qu'ils étaient connus pour ce qu'ils étaient. Tout de même, tant qu'ils demeuraient au séminaire, ils étaient une peste pour les bons et pour les mauvais.

(1) C'était alors un lieu commun en pédagogie que la familiarité sape infailliblement le respect. Pour être obéi, il faut être respecté ; pour être respecté, il faut demeurer distant. Ne jamais se mêler aux élèves, sinon pour punir ou menacer. Tant pis pour ce qui arrivera ! Cette leçon négative, le saint se la rappellera quand, plus tard, il rédigera son *Traité du Système Préventif*, et demandera à ses religieux de rechercher avant tout la compénétration des cœurs.

Pour éviter le danger provoqué par de tels condisciples, j'en choisis (pour amis) quelques-uns qui étaient notoirement connus comme modèles de vertu : Guillaume Garigliano, Jean Giacomelli d'Avigliana, et enfin Louis Comollo. Ces trois compagnons furent pour moi un trésor.

Les pratiques de piété s'accomplissaient très bien. Le matin, messe, méditation, chapelet : à table, une lecture édifiante. A cette époque on lisait l'*Histoire Ecclésiastique* de Belcastel (2). On devait se confesser tous les quinze jours ; libre à chacun d'y aller tous les samedis. Cependant, on ne pouvait communier que le dimanche ou à l'occasion d'une solennité spéciale. On allait parfois communier en cours de semaine, mais alors il fallait désobéir et profiter de l'heure du déjeuner pour courir en cachette jusqu'à l'église contiguë, Saint-Philippe, recevoir la communion et rejoindre les compagnons au moment de la rentrée en étude ou en classe. Cet accroc au règlement était défendu mais les supérieurs y donnaient un consentement tacite. Ils le savaient, parfois le voyaient, mais ne disaient rien contre. C'est ainsi que je pus très souvent aller communier et recevoir ce que je puis appeler avec raison l'aliment le plus efficace de ma vocation. On a porté remède à cette piété mal entendue le jour où, par disposition de l'archevêque Gastaldi, on organisa les choses de façon à permettre de s'approcher de la communion tous les jours, du moment que l'on y était préparé.

Divertissements et récréations.

Le divertissement le plus en vogue à l'heure des récréations était le jeu, bien connu, de *barres*. Au début, ce jeu me plaisait beaucoup. Mais lorsque je m'aperçus qu'il ressemblait fort à ceux des charlatans auxquels j'avais renoncé, je pris aussi la décision de ne plus y prendre part. A certains jours on avait la permission de jouer aux tarots. Je m'y adonnai

(2) Vieil auteur du XVIII^e siècle traduit du français et plusieurs fois réédité.

quelque temps, mais là aussi je trouvais le doux mêlé à l'amer. Quoique je ne fusse pas un joueur fameux, j'avais toutefois une telle chance que je gagnais presque toujours. A la fin de la partie mes mains étaient pleines de pièces, mais la vue de mes compagnons, désappointés d'avoir perdu, me faisait mal. J'étais presque plus marri qu'eux. Ajoutez qu'à ce jeu mon esprit se concentrait au point qu'ensuite je ne pouvais plus ni prier ni étudier. Mon imagination était travaillée par le *roi de cœur* ou le valet de pique, le treize ou le quinze de tarots. Je pris donc la résolution de ne plus participer à ce jeu, tout comme j'avais renoncé aux précédents. Cela se passa à la moitié de ma deuxième année de philosophie : 1836 (3).

Lorsque la récréation était prolongée elle était agrémentée de quelque promenade. Les séminaristes choisissaient d'habitude les endroits très agréables qui entourent la ville de Chieri. Ces promenades n'étaient pas sans utilité pour l'étude. Chacun en profitait pour discourir sur les matières de classe ; on interrogeait son compagnon, on répondait à ses questions. Outre ces moments de promenade commune, on pouvait aussi se récréer en déambulant entre amis à travers le séminaire. On parlait de choses et d'autres : amusantes, édifiantes ou scientifiques.

Durant les grandes récréations, on se rassemblait souvent au réfectoire pour tenir ce qu'on appelait un cercle d'études. Chacun en profitait pour poser des questions sur ce qu'il ne savait pas ou ce qu'il n'avait pas compris dans les manuels ou en classe. Cela me plaisait beaucoup et m'était d'une grande utilité pour l'étude, la piété et même la santé. Comollo se faisait remarquer comme questionneur : il était entré au séminaire une année après moi. Un certain Dominique Peretti, maintenant curé de Buttigliera, avait la langue bien pendue et réponse à tout. Garigliano était un parfait auditeur, se contentant de glisser quelques réflexions. Quant à moi, on m'avait élu président et mes jugements étaient sans appel. Comme il

(3) En fait : de l'année scolaire 1836-1837. Le milieu de l'année tombait donc en 1837.

arrivait qu'au cours de ces discussions familiares quelqu'un posât une question ou abordât un problème scolaire auquel personne d'entre nous ne pouvait donner une réponse exacte, alors on se partageait la difficulté et chacun, en un temps déterminé, préparait la solution de la question dont il avait été chargé.

Il arrivait rarement que ma récréation ne soit pas interrompue par Comollo. Il me tirait par un pli de ma soutane et, m'invitant à l'accompagner, il me conduisait à la chapelle pour faire une visite au Saint Sacrement pour les agonisants, réciter le chapelet ou l'office de la Sainte Vierge pour les âmes du purgatoire.

Quelle chance ce fut pour moi d'avoir un tel compagnon ! Il savait choisir son moment pour me donner un avis, glisser une réprimande, me consoler. Il y mettait tant de bonne grâce, tant de charité, que j'étais heureux de lui offrir un motif de me reprendre, ce qui me comblait d'aise. Nos entretiens étaient toujours très familiers et tout naturellement je me sentais porté à l'imiter. Bien que je sois resté à des milliers de kilomètres derrière lui sur le (chemin) de la vertu, si je ne me suis pas laissé entraîner par les plus dissipés, si j'ai fait quelque progrès dans ma vocation, c'est vraiment à lui que je le dois. Sur un seul point je n'ai même pas essayé de l'imiter : la mortification. De voir cet adolescent de dix-neuf ans observer un jeûne rigoureux pendant tout le carême ainsi qu'aux jours prescrits par l'Église, jeûner tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge, se priver souvent de son petit déjeuner, se contenter parfois de pain et d'eau au dîner, supporter mépris et injures sans laisser échapper le moindre signe de ressentiment et apporter une exactitude sans pareille au plus humble de ses devoirs de classe ou de piété, me plongeait dans la plus profonde stupéfaction. Ce compagnon, cet ami, m'apparaissait comme une idole. C'était une invitation au bien, un modèle de vertu pour qui vivait au séminaire.

Les vacances.

Les vacances étaient toujours un grand péril pour les séminaristes d'autant plus qu'elles duraient alors quatre mois et demi (1). J'employais ce temps à lire ou à écrire. Mais, ne sachant pas encore bien organiser mes journées, je perdais beaucoup de temps sans profit. Je cherchais à le tuer en m'adonnant à de nombreux travaux mécaniques. Je fabriquais au tour toutes sortes d'objets : fuseaux, taquets, toupies, boules, balles. Je confectionnais des habits, taillais et cousais des chaussures, travaillais le fer ou le bois. J'ai encore en ma maison de Murialdo un pupitre, une table et quelques chaises qui me rappellent les chefs-d'œuvre de mes vacances. Je m'employais aussi à faucher l'herbe dans les prairies ou à moissonner le blé dans les champs. Je taillais et nettoyait la vigne, je faisais la vendange, je cueillais et pressais le raisin, etc. Je m'occupais de mes enfants habituels, mais je ne pouvais le faire qu'aux jours fériés. C'était un réconfort pour moi d'enseigner le catéchisme à beaucoup de mes compagnons, qui à seize ou dix-sept ans, étaient totalement ignares des vérités de notre foi. J'eus même à apprendre à quelques-uns la lecture et l'écriture, avec beaucoup de succès. Leur désir, je dirais leur passion de s'instruire m'amena bientôt d'autres jeunes de tout âge. Mes leçons étaient gratuites, mais je posais comme condition l'*assiduité*, l'*attention* et la *confession mensuelle*. Au début, quelques-uns abandonnèrent, ne voulant pas satisfaire à ces conditions. Ce fut, en fait, un bon exemple pour les autres et un encouragement.

En ce temps-là je commençai à faire de petits sermons avec la permission et l'assistance de mon curé. Je prêchai sur le saint Rosaire au village d'Alfiano pendant les vacances de l'année de physique (2) ; sur l'apôtre saint Barthélémy à Castelnuovo d'Asti, après ma première année de théologie ; sur

(1) De la Saint-Jean-Baptiste à la Toussaint.

(2) Appellation courante alors de la deuxième année de philosophie. On ne sait trop sur quel critère on lui avait donné ce nom.

la Nativité de la Sainte Vierge à Capriglio. Je ne sais quels fruits mes auditeurs en retirèrent. Cependant partout on m'applaudissait, si bien que la vaine gloire devint mon stimulant, jusqu'à ce que je voie s'évanouir mes illusions. Voici comment. Un jour, après la prédication sur la Nativité de la Sainte Vierge, dont je viens de parler, j'interrogeai un auditeur qui me paraissait des plus intelligents et lui demandai ce qu'il pensait de ce sermon dont il faisait un éloge démesuré. Il me répartit : « Vous avez parlé des pauvres âmes du purgatoire. » Or j'avais prêché sur les gloires de Marie. A Alfiano, je voulus avoir l'avis du curé, Don Joseph Pelato, homme de forte piété et de grand savoir, et je le priai de me donner son point de vue sur mon sermon. « Votre sermon, me répondit-il, était très bon : plan bien ordonné, exposé en un langage soigné, citations de l'Écriture. Continuez de ce pas et vous réussirez dans la prédication.

– Et le peuple, a-t-il bien compris ?

– Pas beaucoup. Seuls mon frère prêtre, moi et très peu d'autres auront compris.

– Comment donc n'ont-ils pu comprendre des choses si faciles ?

– Cela vous semble facile, mais, pour le peuple, c'était très élevé. Ecrémer l'histoire sainte, vouloir raisonner sur un tissu de faits de l'histoire de l'Église, le peuple n'y comprend rien.

– Que me conseillez-vous donc de faire ?

– Finissez-en avec la langue et les périodes des classiques ; parlez notre dialecte là où c'est possible, ou même employez la langue italienne, mais populaire, populaire, populaire. Et puis, au lieu de raisonnements, tenez-vous en à des exemples, des comparaisons, des histoires simples et pratiques. Retenez toujours ceci : le peuple n'a pas une grande faculté de compréhension, on ne lui explique jamais assez les vérités de la foi. »

Ce conseil paternel me servit de règle durant toute ma vie. Je conserve encore à ma honte ces discours où, maintenant, je ne découvre que vaine gloire et recherche. Dieu, dans sa miséricorde, m'a fait la grâce d'une pareille leçon. Elle a porté ses fruits dans mes prédications, mes catéchismes, mes

instructions et tous les écrits auxquels, dès ce temps-là, je commençais à m'appliquer (3).

5°

Banquet à la campagne. – Le violon. – La chasse.

Quand je disais plus haut que les vacances n'allaient pas sans danger, j'entendais bien parler pour moi. Il est arrivé plus d'une fois qu'un pauvre séminariste, sans même s'en apercevoir, se soit trouvé en grands périls. J'en fis l'expérience. Une année, je fus invité à un banquet de famille chez quelques-uns de mes parents. Je ne voulais pas y aller. On me fit observer que, ce jour-là, il n'y avait aucun clerc pour servir l'autel. Devant l'insistance d'un de mes oncles, je crus bon de consentir et je partis. Après les cérémonies à l'église au cours desquelles je prêtai mon concours et je chantai, nous allâmes dîner. Tout alla bien jusqu'à un certain moment ; mais lorsque les convives commencèrent à être légèrement gris, certains affectèrent des façons de parler difficilement tolérables pour un ecclésiastique. Je voulus le leur faire observer, mais ma voix fut étouffée. Ne sachant plus quel parti prendre, je voulus m'en aller. Je me levai de table et pris mon chapeau pour sortir. Mon oncle s'y opposa. Un autre convive se leva et se mit à parler encore plus mal et à insulter les commensaux. Des paroles on passa aux actes. Tapage, menaces, verres, bouteilles, plats, cuillères, fourchettes, couteaux, tout s'entremêla en un horrible boucan. Il ne me restait d'autre échappatoire que de prendre mes jambes à mon cou. Arrivé à la maison, je renouvelai de tout cœur la résolution, déjà plusieurs fois prise, de me tenir à l'écart si je ne voulais pas tomber dans le péché.

Un autre incident du même genre, et tout aussi fâcheux, m'arriva à Croveglia, hameau de Buttigliera. C'était la fête de

(3) Le jeune ecclésiastique mit vraiment à profit ces conseils précieux comme l'attestent deux sermons ultérieurs, que nous possédons de lui, sur l'Assomption et la Nativité de la Vierge, tous deux écrits en piémontais.

saint Barthélémy. Un autre de mes oncles m'invita à venir participer aux cérémonies religieuses, chanter et jouer du violon qui avait été mon instrument préféré mais auquel j'avais renoncé. Tout alla pour le mieux à l'église. Le dîner se donnait dans la maison de mon oncle, régent de la fête. Rien à redire jusqu'alors. Le repas fini, on m'invita à jouer quelque chose, histoire de récréer. Je refusai. « Au moins, dit un musicien, vous m'accompagnerez. Je ferai la première partie et vous la seconde. » Pauvre de moi ! Je n'osai refuser. Je commençai donc à jouer et poursuivis un moment lorsque tout à coup mon attention fut attirée par un potin, un piétinement, témoignant de la présence de nombreuses personnes. Je me penchai à la croisée et je découvris dans une cour toute proche une foule de gens qui dansaient joyeusement au son de mon instrument. Une rage indescriptible me saisit alors. « Comment, dis-je aux invités, moi qui m'élève contre les spectacles publics, voilà que, maintenant, je m'en fais l'animateur ? On ne m'y prendra plus. » Je brisai le violon en mille morceaux (1) et ne voulus plus jamais en jouer lors même que des circonstances se présentèrent pour des offices sacrés et que les convenances l'eussent exigé.

Un épisode encore. Il m'arriva à la chasse. En été j'allais souvent dénicher les oiseaux. En automne je les attrapais à la glu ou bien au piège, à la nasse, parfois à la carabine. Un beau matin, je me mis à la poursuite d'un lièvre. De champ en champ, de vigne en vigne, je parcourus monticules et ravins des heures durant. Finalement j'arrivai à la portée de l'animal et d'un coup de fusil lui broyai les côtes. La pauvre petite bête s'écroula par terre me laissant tout désarmé de la voir inanimée. Mes compagnons, accourus au bruit de la détonation, étaient tout heureux de ce butin. Mais moi, je portais les yeux sur mon accoutrement. J'étais en manches de chemise, sans

(1) De ce sacrifice, nous avons une version plus complète dans le récit circonstancié qu'en donne son premier biographe, Don Lemoyne. Ce ne fut pas en effet le violon de ce bal improvisé qu'il brisa. Il ne pouvait le faire : il lui avait été prêté là, sur place, mais le sien propre. « Je me levai de table, confiait-il à Don Lemoyne, je retournai chez moi, je pris mon violon et le réduisis en miettes. Je ne voulus plus en entendre parler, pas même pour accompagner à l'église. Plus tard j'ai appris à d'autres à jouer de cet instrument, mais sans y toucher moi-même. »

soutane, un chapeau de paille sur la tête. On eût dit un contrebandier et cela à deux milles (2) de chez moi. J'étais très mortifié. Je demandai pardon à mes compagnons du mauvais exemple que je leur avais donné en me présentant ainsi vêtu et vite, je regagnai la maison. De nouveau et définitivement je renonçai à toute espèce de chasse. Je dois dire qu'avec l'aide du Seigneur je tins parole. Dieu me pardonne ce scandale !

Ces trois incidents m'avaient donné une terrible leçon. Je décidai alors de mener une vie encore plus retirée, persuadé que celui qui veut se donner nettement au service de Dieu doit renoncer complètement aux divertissements du monde (3). C'est vrai que, souvent, ce ne sont pas des péchés ; mais on y entend toujours des paroles, on y adopte des manières de se vêtir, de parler et d'agir qui ne sont pas sans risque de ruine pour la vertu, surtout la vertu, si délicate, de chasteté.

Rapports avec Louis Comollo.

Aussi longtemps que Dieu laissa en vie cet incomparable compagnon, je fus avec lui en relation intime. Pendant les vacances j'allais souvent chez lui et lui chez moi. Nous nous écrivions fréquemment. Je voyais en lui un saint jeune homme et je l'aimais pour ses rares vertus, tandis que lui m'aimait pour l'aide que je lui apportais dans ses études. Quand j'étais avec lui, je m'efforçais de l'imiter en quelque manière.

Certaines vacances, il vint passer une journée en ma compagnie. Mes parents faisaient justement la moisson dans les champs. Il me fit lire un sermon qu'il devait donner pour la fête de l'Assomption, puis, il le débita soulignant le texte par les gestes. Ayant ainsi passé ensemble quelques moments déli-

(2) Environ cinq kilomètres.

(3) Le jeune abbé Bosco reflète ici une attitude qui s'imposait traditionnellement au clergé et que codifia le Code de Droit Canonique de 1917 (can. 138-140) mais que ne reprend pas le nouveau Code de 1983. Saint Ambroise, le grand archevêque de Milan, écrivait déjà : « Ces divertissements, parfois aussi honnêtes qu'agréables, sont cependant proscrits par la discipline ecclésiastique. »

cieux, nous nous aperçûmes que c'était l'heure du dîner. Nous étions seuls à la maison. Que faire ? « Bon ! dit Comollo, j'allumerai le feu, tu prépareras la marmite et nous ferons cuire quelque chose.

– D'accord, répondis-je, mais allons d'abord prendre un poulet sur l'aire. Nous aurons ainsi repas et bouillon. Ma mère me l'a d'ailleurs recommandé. »

Nous avons eu vite fait de mettre la main sur un poulet, mais, qui se chargerait de l'occire ? Ni l'un ni l'autre. Pour en venir à une conclusion pratique on décida que Comollo tiendrait la bête, le cou placé sur un billot de bois bien lisse et que moi, avec une serpette sans pointe, je lui donnerais le coup de grâce. Le coup fut donné et la tête se sépara du tronc. A ce moment la frayeur nous saisit tous deux et nous prîmes aussitôt la fuite en pleurant. « Sots que nous sommes, dit bientôt Comollo. Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit de nous servir des animaux de la terre pour notre bien ? Pourquoi tant de répugnance à agir ainsi ? » Sans plus de difficulté nous ramassâmes la bête qui, plumée et cuite, nous servit de dîner.

Je devais aller à Cinzano pour entendre le sermon de Comollo sur l'Assomption, mais ayant moi-même à faire ailleurs un sermon sur le même sujet, je ne m'y rendis que le lendemain. C'était chose merveilleuse que d'entendre les éloges que l'on faisait partout du sermon de Comollo. Ce jour-là (16 août), c'était la fête de saint Roch. On l'appelait aussi le jour de la marmite ou de la cuisine. Parents et amis profitent en effet de cette occasion pour inviter à tour de rôle leurs proches à dîner. On se divertit ensuite tous ensemble. Ce jour-là, il m'arriva une histoire qui prouve jusqu'où pouvait aller mon audace.

A l'église on attendit le prédicateur de la fête jusqu'au moment où il devait monter en chaire. Et il n'arriva pas. Alors, pour tirer d'embarras le doyen de Cinzano, je m'adressai à l'un puis à l'autre des nombreux curés venus à la solennité. J'insistais, leur demandant que l'un d'eux veuille bien dire un petit mot à l'assistance venue nombreuse à l'église. Personne n'y consentit. Importunés par mes appels ils me répondirent sèchement : « Dégourdi que vous êtes ! On n'improvise pas

un discours sur saint Roch comme on boit un verre de vin. Au lieu d'importuner les autres, vous feriez mieux de prêcher vous-même ! » A ces mots, tous d'applaudir. Mortifié et blessé dans mon orgueil, je répliquai : « Je n'aurais pas osé me proposer pour cette tâche, mais puisque tout le monde refuse, moi j'accepte. » On chanta un cantique à l'église pour me laisser le temps de rassembler mes idées. Je me remis rapidement en mémoire la vie du saint que j'avais déjà lue et je montai en chaire. On m'a affirmé plusieurs fois que ce fut le meilleur sermon que j'aie fait avant et depuis.

Durant ces vacances (1838) et à l'occasion (d'une promenade semblable à Cinzano) (4) je me promenais un soir avec mon ami sur une colline. De là on découvrait un vaste horizon de prés, de champs, de vignobles. « Regarde, Louis, lui dis-je, quelle lamentable récolte nous avons cette année ! Pauvres paysans ! Tant de travail, et presque pour rien.

– C'est la main du Seigneur, me répondit-il, qui s'abat sur nous. Nos péchés en sont la cause.

– J'espère que le Seigneur nous donnera une récolte plus abondante l'an prochain.

– Je l'espère aussi. Tant mieux pour ceux qui en jouiront !

– Allons, allons ! Laissons ces tristes idées. Patience pour cette année ! L'an prochain, le raisin sera plus abondant et le vin meilleur.

– Tu en boiras, toi.

– Sans doute veux-tu continuer, comme à ton habitude, à boire de l'eau claire ?

– Moi, j'espère boire un vin bien meilleur.

– Que veux-tu dire par là ?

– Ça va, ça va !... Le Seigneur sait bien ce qu'il fait.

– Je ne te demande pas cela, je te demande ce que veut dire : *J'espère boire un vin meilleur*. Peut-être voudrais-tu aller au paradis ?

(4) La phrase est d'une concision telle qu'on pourrait croire que le deuxième fait se produisit « dans la même occasion » que le premier. Il s'agit évidemment d'une « occasion semblable », postérieure dans le temps, une promenade à Cinzano.

– Quoique je ne sois pas tout à fait sûr d’aller au paradis après ma mort, j’en ai cependant la ferme espérance. Depuis quelque temps j’éprouve un si vif désir de goûter l’ambroisie des bienheureux qu’il me paraît impossible que les jours de ma vie soient encore bien longs ! »

Ces paroles, Comollo les prononçait le visage parfaitement épanoui. Il jouissait alors d’une santé excellente et se préparait à retourner au séminaire (5).

6°

Un fait de la vie de Comollo.

Les événements mémorables qui précédèrent et accompagnèrent la mort de ce cher ami ont été racontés à part. Qui le désire peut les lire (1). Je ne saurais cependant passer ici sous silence un fait qui fit beaucoup parler et dont, pourtant, on fait à peine mention dans les publications consacrées à sa mémoire. Le voici. Compte tenu de l’amitié et de la confiance illimitée et réciproque qui existait entre Comollo et moi, nous parlions assez souvent de ce qui pouvait à chaque instant nous arriver, de notre séparation en cas de décès. Un jour, nous venions de lire un assez long passage de la vie des saints. Mi-sérieux, mi-plaisants nous nous disions que ce serait pour nous une bien grande consolation si le premier à mourir venait donner à l’autre des nouvelles de son état. Ceci se renouvelant plusieurs fois, nous en vînmes à faire ce pacte : « Celui d’entre nous qui mourra le premier, si Dieu le permet, mettra son

(5) Cette scène dialoguée est tirée tout entière de la biographie de l’abbé Comollo écrite par son intime, Don Bosco, à laquelle il fait lui-même allusion ci-après.

(1) La biographie de Louis Comollo a été écrite par Don Bosco sous le titre : *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo...* Turin, 1844. Une traduction française a paru à Nice, Patronage Saint-Pierre, en 1890 et réimprimée en 1916 sous le titre : *Biographie du jeune Louis Comollo élève au séminaire de Chieri*, par son condisciple le Vénéralle Don Jean Bosco. Cette édition, depuis longtemps épuisée, n’a pas été reprise.

compagnon survivant au courant de son salut éternel. » Je ne me rendais pas compte de l'importance d'une telle promesse. Je dois avouer qu'il y avait là beaucoup de légèreté et je ne conseillerais jamais à personne d'agir ainsi. Quoi qu'il en soit, nous l'avions faite et même répétée plusieurs fois, surtout pendant la dernière maladie de Comollo. Même ses dernières paroles et son dernier regard confirmaient ce qui s'était dit à ce sujet. Beaucoup de mes compagnons avaient d'ailleurs connaissance de la chose.

Comollo mourut le 2 avril 1839. Le lendemain soir avaient lieu ses funérailles solennelles en l'église Saint-Philippe. Ceux qui connaissaient cette promesse attendaient avec anxiété sa réalisation. J'étais moi-même très anxieux car j'en espérais un grand réconfort dans ma désolation. Ce soir-là, déjà au lit dans un dortoir de vingt séminaristes, je me sentais agité, persuadé que j'étais que la promesse se vérifierait cette nuit-là. Il pouvait être onze heures et demie lorsqu'un bruit sourd se fait entendre à travers les corridors. On eût dit qu'un puissant chariot tiré par de nombreux chevaux s'approchait de la porte du dortoir. Devenant de plus en plus lugubre à la façon d'un coup de tonnerre, il fit trembler tout le dortoir. Épouvantés, les séminaristes sautent de leur lit et se groupent dans un coin, se réconfortant mutuellement. Alors, au milieu de ce sourd et violent grondement de tonnerre on perçut distinctement la voix de Comollo disant par trois fois : « *Bosco, je suis sauvé.* » Tous entendirent le bruit ; plusieurs, les paroles de Comollo, sans en comprendre la signification ; quelques-uns cependant la saisirent tout aussi bien que moi, de sorte que longtemps encore, on en reparla au séminaire (2). Ce fut la première fois, autant que je m'en souviens, que j'eus peur. Ma peur et mon épouvante furent telles que je tombai gravement malade et parvins aux portes du tombeau. C'est pourquoi je ne conseillerai à personne de faire la même expérience. Dieu est tout-puissant, Dieu est miséricordieux. Ordinairement il ne porte pas attention à de semblables pactes. Mais il peut arriver que, dans son infinie bonté, il permette que suite leur soit donnée, ce qui se réalisa dans le cas précité.

(2) Voir en annexe I p. 216 la relation plus détaillée de cet événement comme le décrit Don Bosco dans la biographie de son intime citée à la note précédente.

Un prix. – Sacristain. – Le théologien Jean Borelli.

J'ai été très heureux au séminaire. Je fus toujours entouré de l'affection de tous mes compagnons et de tous mes supérieurs. D'habitude, à l'occasion des examens semestriels, on accordait un prix de soixante francs à l'élève qui, dans chaque cours, obtenait les meilleures notes pour ses études et sa conduite morale. Dieu m'a vraiment béni car, pendant les six années passées au séminaire, j'ai toujours été bénéficiaire de cette bourse. En deuxième année de théologie, on me nomma sacristain. C'était une charge de peu d'importance, mais considérée comme une marque de bienveillance accordée par les supérieurs. Et puis, à cet emploi étaient encore attachés soixante francs. J'avais de cette façon ma pension à demi payée et Don Caffasso me faisait la charité de payer le reste. Le sacristain était chargé de la propreté de la chapelle, de la sacristie, de l'autel, de tenir en bon état les lampes, les cierges ainsi que les autres ornements et objets nécessaires au culte.

Ce fut cette année que j'eus le bonheur de connaître un des plus zélés ministres du sanctuaire venu prêcher la retraite au séminaire. Il arrivait à la sacristie le sourire aux lèvres, en plaisantant, mais toujours porteur de bonnes pensées. Quand je l'observai dans sa préparation à la sainte messe ou dans son action de grâces, (que je vis) son maintien et sa ferveur dans la célébration du saint sacrifice, je m'aperçus tout de suite que ce théologien Jean Borelli (1), de Turin, était vraiment un prêtre digne. Puis, quand il commença ses prédications on en admira le ton populaire, la clarté et la charité brûlante. Celle-ci apparaissait en toutes ses paroles. Nous le regardions tous comme un saint.

(1) Ce Don Borelli est toujours nommé *Borèl* dans les *Memorie biografiche* de Don Lemoyne et souvent cité sous ce nom dans les « Vies » de Don Bosco. C'est la forme piémontaise du nom. Pour le saint il fut dans la fondation de son œuvre turinoise, plus qu'un collaborateur, plus même qu'un bras droit. Sans son aide, il n'eût pu, bien souvent, aller de l'avant. C'est donc à juste titre que son effigie en marbre blanc s'encadre sous les arcades de la Maison Mère des Salésiens, à l'endroit même où il prêtait ses bons offices au jeune abbé Bosco, directeur et fondateur de l'Oratoire Saint-François-de-Sales.

De fait tous rivalisaient pour aller se confesser à lui, parler de vocation ou obtenir de lui quelque souvenir particulier. Moi aussi, je voulus l'entretenir de mes problèmes spirituels. Lui ayant finalement demandé quel moyen il fallait employer pour être sûr de conserver l'esprit de sa vocation pendant l'année et surtout pendant les vacances, il me répondit ces paroles mémorables : « On perfectionne et on conserve sa vocation par l'éloignement du monde et la communion fréquente. Ainsi se forme le véritable ecclésiastique. »

La retraite du théologien Borelli fit époque au séminaire. Quelques années après on en citait encore les saintes pensées laissées, soit dans ses sermons, soit dans ses entretiens privés.

8°

Études.

A propos d'études, j'ai été dominé par une erreur qui aurait eu pour moi de funestes conséquences, si un fait providentiel ne m'en avait libéré. Habitué à la lecture des classiques pendant toutes mes études secondaires, accoutumé aux images emphatiques de la mythologie et des fables des païens, je ne trouvais aucun goût aux choses ascétiques. J'en vins à me persuader que la bonne langue et l'éloquence étaient inconciliables avec la religion. Les œuvres mêmes des saints Pères me semblaient avoir été engendrées par des esprits très bornés, mis à part les principes religieux qu'ils exposaient avec force et clarté.

Au début de ma deuxième année de philosophie, j'allais un jour faire une visite au Saint Sacrement et, n'ayant pas avec moi de livre de prières, je me mis à lire *l'Imitation de Jésus-Christ* (1), dont je parcourus quelques chapitres sur l'eu-

(1) Ce livre, le saint l'eut en vénération jusqu'à sa mort. Quand au cours de ses laborieuses journées, il n'avait pu faire un peu de lecture spirituelle, le soir, agenouillé au pied de son lit, il ouvrait *l'Imitation* et en dégustait lentement quelques versets. Parfois, causant avec un ami, un de ses fils spirituels ou un élève, il lui arrivait d'ouvrir au hasard le volume pour y trouver, dans tel verset providentiel, la lumière cherchée. Écrivant la vie du jeune Dominique Savio, il en cite des passages. Voir à ce sujet F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle...*, p. 40 sq., 95.

charistie. Considérant avec attention la sublimité des réflexions et la manière claire, et tout à la fois ordonnée et éloquente, qui servait à exprimer ces grandes vérités, je commençai à me dire en moi-même : « L'auteur de ce livre était un savant homme. » Quand j'eus continué d'autres et encore d'autres fois à lire ce petit ouvrage en or, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'un seul de ses versets contenait autant de doctrine et de morale que j'en aurais trouvé dans les gros volumes des classiques anciens. Je dois à ce livre d'avoir abandonné la lecture profane. Je me consacrai donc à la lecture de Calmet, *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* (2) ; à celle de Flavius Josèphe, les *Antiquités juives et la Guerre juive* (3) ; puis à Mgr Marchetti, *Réflexions sur la religion* ; et encore à Frayssinous (4), Balmès (5), Zucconi, et à beaucoup d'autres écrivains religieux. Je goûtais aussi la lecture de Fleury, *Histoire ecclésiastique* (6), ignorant que c'était un livre à éviter. J'ai lu encore avec plus de fruit les œuvres de Cavalca, de Passavanti, de Segneri, et toute l'*Histoire de l'Église* d'Henrion (7).

Vous me direz peut-être : « Absorbé par tant de lectures, je ne pouvais étudier les traités. » Pas du tout. Ma mémoire m'était toujours aussi favorable. La simple lecture et l'explication des traités en classe me suffisaient pour satisfaire à mes obligations. Je pouvais donc occuper en lectures variées les

(2) Bénédictin français (1672-1757).

(3) Écrivain juif, ami des empereurs Vespasien et Titus. Il écrivit l'histoire de sa nation d'abord d'après l'histoire biblique de l'Ancien Testament (*Les Antiquités Juives*) et l'histoire plus récente de la guerre de ses compatriotes contre les Romains qui devait aboutir à la ruine de Jérusalem par Titus en 70, malheur que F. Josèphe s'était diplomatiquement efforcé d'éviter (*La Guerre Juive*).

(4) Évêque d'Hermopolis, ministre de l'instruction publique sous Charles X, prédicateur de Notre-Dame (1765-1841).

(5) Philosophe espagnol, apologiste de la religion. Il a écrit notamment *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*. C'est sans doute l'ouvrage que lut le jeune séminariste.

(6) Ce Fleury n'est pas le ministre célèbre de Louis XV, mais le précepteur des fils du prince de Condé. Son *Histoire ecclésiastique* fut mise à l'Index pour son gallicanisme très prononcé (1640-1723).

(7) Avocat messin (1805-1862), son *Histoire de l'Église* parut en italien en 1839. Elle était aussi marquée de tendances gallicanes.

heures prévues pour l'étude. Mes supérieurs savaient tout et me laissaient la liberté d'agir ainsi (8).

Une étude me tenait particulièrement à cœur : celle du grec. J'en avais appris les premiers éléments pendant mes années de collège. J'avais étudié la grammaire et fait les premières versions à l'aide de lexiques. Une occasion me fut d'un grand avantage en ce domaine. En 1836 le choléra menaçant Turin, les Jésuites décidèrent d'anticiper le départ de leurs pensionnaires du collège du Carmel pour Montaldo. Naturellement cette anticipation exigeait un double corps enseignant, car il fallait quand même assurer les cours pour les externes qui fréquentaient cet institut. Don Caffasso, dont on avait demandé le concours, me proposa comme professeur de grec, ce qui m'obligea à m'adonner sérieusement (à l'étude de) cette langue pour me rendre apte à l'enseigner (9). De plus, la présence en cette Compagnie d'un prêtre nommé Bini, profond connaisseur du grec, me fut d'un grand profit. En quatre mois il me fit traduire presque tout le Nouveau Testament, les deux premiers chants d'Homère, plusieurs odes de Pindare et d'Anacréon. Ce digne prêtre, admirant ma bonne volonté, continua à me suivre et, pendant quatre ans, chaque semaine, il lut une composition grecque ou une version que je lui envoyais. Il les corrigeait minutieusement et me les retournait avec toutes les observations utiles. Je parvins ainsi à traduire le grec aussi facilement que le latin.

Ce fut aussi à cette époque que j'étudiai la langue française (10) et les rudiments de l'hébreu. Ces trois langues, hébraïque, grecque et française, furent toujours mes préférées après le latin et l'italien.

(8) Nous utilisons ici la traduction de F. Desramaut dans *Don Bosco et la vie spirituelle* (cité p. 29, note 1) p. 285 sq.

(9) L'abbé Bosco fut répétiteur de grec dans ce collège du 1^{er} juillet au 17 octobre, comme l'atteste un certificat que lui laissa en le quittant, le Père Dassi, recteur. Ce certificat est conservé aux archives du grand séminaire de Chieri et exprime la satisfaction du recteur envers le jeune abbé « pour son honnêteté morale, sa piété envers Dieu et sa fréquentation des sacrements ».

(10) Sa connaissance, disons suffisante, du français, lui servit d'abord pour apporter son secours religieux aux soldats français descendus en Italie lors de la campagne de 1859, quand les troupes françaises vinrent appuyer les troupes sardes pour la libération de l'Italie ; ensuite au cours de ses nombreux voyages en France, spécialement sur la Côte d'Azur, ainsi que lors de son grand voyage de Nice à Lille, en 1883.

Ordres sacrés. – Ordination sacerdotale.

L'année de la mort de Comollo (1839), je reçus la tonsure avec les quatre ordres mineurs au cours de ma troisième année de théologie (1). Au terme de cette année, il me vint à l'idée (de demander) une chose qui s'obtenait très rarement en ce temps-là : faire une année de cours pendant les vacances. Dans ce dessein, sans souffler mot à personne, je me présentai à l'archevêque Frasoni et sollicitai de lui l'autorisation d'étudier les traités de quatrième année pendant ces vacances et d'achever ainsi mon cycle d'études de cinq ans l'année scolaire suivante, 1840-1841. J'alléguai comme raison mon âge avancé : vingt-quatre ans accomplis.

Le saint prélat m'accueillit avec une grande bonté. Il s'enquit du résultat des examens passés jusque-là au séminaire, puis il m'accorda la faveur implorée à condition de présenter tous les traités inscrits au programme de l'année que je voulais gagner. Mon doyen, le théologien Cinzano, était chargé de l'exécution de la volonté du supérieur. En deux mois d'application studieuse je parvins à voir tous ces traités et l'on m'admit au sous-diaconat lors de l'ordination des Quatre-Temps d'automne (2). Maintenant que je connais les vertus requises pour franchir ce pas très important, je suis convaincu que je n'étais pas suffisamment préparé. Mais, ne trouvant personne qui prenne un soin réel de ma vocation, je m'adressai à Don Caffasso qui me dit d'aller de l'avant et de m'en remettre à sa parole. Pendant les dix jours de retraite préparatoire suivie à la maison de la Mission (3) de Turin, je fis une confession générale pour que mon confesseur pût avoir une idée claire de ma conscience et me donner un conseil opportun. Je désirais achever mes études, mais ce qui me faisait trembler, c'était la pensée de (devoir) me lier pour toute la vie ; aussi je ne

(1) Cette ordination lui fut conférée dans la chapelle de l'archevêché par Mgr Frasoni.

(2) Il reçut le sous-diaconat le 19 septembre 1840.

(3) Le séminaire des Lazaristes.

voulais prendre de décision définitive qu'avec la pleine approbation de mon confesseur.

A partir de ce moment je me suis fixé comme tâche principale de mettre en pratique le conseil de Don Borelli : on perfectionne et on conserve sa vocation par l'éloignement du monde et la communion fréquente. A mon retour au séminaire, je fus inscrit parmi les élèves de cinquième année et me vis nommer préfet, la plus haute charge à laquelle peut aspirer un séminariste.

Au *Sitientes* (samedi de la Passion) de 1841, je reçus le diaconat (4). Mon ordination sacerdotale était fixée aux Quatre-Temps d'été. Mais le jour où je devais sortir définitivement du séminaire me parut un jour de consternation. Mes supérieurs m'aimaient beaucoup et me donnaient continuellement des preuves de bienveillance (5). Mes compagnons m'étaient très affectionnés. Je puis dire que je vivais pour eux et réciproquement. Quelqu'un avait-il besoin de se faire raser ou de rafraîchir sa tonsure, il courait chez Bosco. Quelqu'un avait-il besoin d'une barrette, désirait-il faire coudre ou réparer un vêtement, il faisait signe à Bosco. Aussi la séparation me coûta-t-elle terriblement ; séparation d'un lieu où j'avais vécu six ans, où j'avais reçu éducation, science, esprit ecclésiastique et toutes les preuves de bonté et d'affection que l'on peut désirer.

Mon ordination (sacerdotale) eut lieu la veille (du dimanche) de la Très Sainte Trinité (6) et je célébrai ma première messe en l'église Saint-François-d'Assise où Don Caffasso était

(4) C'était le 27 mars 1841. Le 15 mai suivant il subissait son dernier examen de théologie. Il obtenait la mention : *plus quam optime*, « plus que très bien ».

(5) A l'archevêché de Turin on conserve le registre des promotions de ce temps-là. En face du nom de Jean Bosco, à la colonne des observations, on relève cette appréciation : « Zélé et réussissant parfaitement. »

(6) Il fit sa retraite préparatoire à l'ordination à la chapelle des Lazaristes, à Turin. Elle commença le 26 mai 1841. Dans son cahier de notes il inscrivit, comme conclusion pratique de ces jours de prière et de réflexion, un certain nombre de résolutions dont nous donnons le texte en annexe II (p. 218). L'ordination eut lieu le 5 juin 1841 et ce fut encore Mgr Frasoni qui la conféra.

maître de conférences (7). On m'attendait impatientement dans mon village natal où l'on n'avait plus célébré de première messe depuis tant d'années. J'ai préféré la dire à Turin, sans éclat. Je puis affirmer que ce fut le plus beau jour de ma vie. Au *Memento* de cette messe mémorable j'ai eu soin de recommander avec insistance (au Seigneur) tous mes professeurs, mes bienfaiteurs spirituels et temporels, spécialement le très regretté Don Calosso, que je tins toujours pour un grand et insigne bienfaiteur. Le lundi j'allai célébrer à l'église de la *Consolata*, pour remercier la bonne Vierge Marie des bienfaits innombrables qu'elle m'avait obtenus de son divin Fils Jésus (8).

Le mardi je me rendis à Chieri pour dire la messe en l'église de Saint-Dominique où vivait encore mon vieux professeur P. Giusiana qui m'attendait avec une affection paternelle. Pendant cette messe, il ne cessa de pleurer d'émotion. J'ai passé avec lui toute cette journée que je puis bien appeler paradisiaque (9).

Le jeudi, solennité de la Fête-Dieu, je contentai mes compatriotes, chantai la messe et fis la procession (coutumière) en cette fête. Le curé voulut inviter à dîner mes parents, le clergé et les notables de l'endroit. Tous prirent part à cette liesse car j'étais très aimé de mes concitoyens et chacun se réjouissait de tout ce qui pouvait m'être agréable. Le soir de ce jour je

(7) A l'autel de l'Ange-Gardien qui se trouve du côté de l'évangile en regardant le maître autel. Il n'a subi, depuis cette première messe, aucun changement. Cette église – comme son nom le laisse entendre – avait appartenu aux Frères Mineurs Conventuels, fils du grand Patriarche d'Assise, jusqu'à la suppression des Ordres religieux par Napoléon dans les États sardes. Quand la France évacua le Piémont, le couvent annexe à l'église devint une caserne. En 1817, l'abbé Guala, curé de cette paroisse, récupéra le local et y installa le *Collège Ecclésiastique* (Convitto ecclesiastico) pour la formation pastorale du jeune clergé. Nous allons entendre, un peu plus loin, Don Bosco nous parler de cette institution providentielle.

(8) L'église de la Consolata est pour les Turinois ce qu'est Notre-Dame de la Garde pour les Marseillais, Notre-Dame de Fourvière pour les Lyonnais, Notre-Dame des Victoires pour les Parisiens, Notre-Dame de la Treille pour les Lillois, le sanctuaire marial adopté par toute la piété de la ville.

(9) Don Bosco ne nous dit pas où il célébra la messe du mercredi mais nous le savons : ce fut au *Duomo* de Chieri, à l'autel de Notre-Dame des Grâces.

me consacrai à ma famille (10). Mais quand je fus près de la maison et que je vis l'endroit où j'avais eu le songe de mes neuf ans, je ne pus retenir mes larmes et je dis : « Que les desseins de la Providence sont merveilleux ! Dieu a vraiment fait monter de la glèbe un pauvre enfant pour le placer parmi les premiers de son peuple ! »

10°

*Débuts dans le saint ministère. – Sermon à
Lavriano. – Jean Brina.*

Cette année-là (1841) mon curé n'avait pas de vicaire, j'en fis office pendant cinq mois. J'éprouvais le plus grand plaisir à travailler. Je prêchais tous les dimanches, visitais les malades, leur administrais les sacrements, sauf celui de la pénitence, car je n'avais pas encore satisfait à l'examen de confession. J'assistais aux sépultures, tenais en bon ordre les livres de la paroisse, rédigeais les certificats d'indigence ou autres de même genre. Mais mes délices étaient de faire le catéchisme aux enfants, de m'entretenir avec eux, de leur parler. De Murialdo ils venaient souvent me rendre visite et quand je rentrais chez moi ils m'entouraient constamment. Au village aussi ils commençaient à devenir mes camarades et mes amis. Quand je sortais de la cure j'étais constamment accompagné par un groupe d'enfants et, partout où j'allais, j'étais toujours entouré de mes petits amis qui me faisaient fête.

J'avais une grande facilité pour exposer la parole de Dieu. On venait souvent me chercher des villages voisins pour prê-

(10) A plusieurs reprises Don Bosco a redit à ses intimes les propos que, rentrée dans son humble demeure, la mère tint au fils. Nous les transcrivons une fois de plus, tellement ils sont admirables : « Te voilà prêtre, mon petit Jean ! Désormais chaque jour tu diras la messe. Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas de suite, mais un jour avec le temps, tu verras que ta mère avait raison. Chaque matin, j'en suis sûre, tu prieras pour moi. Je ne te demande rien d'autre. Désormais ne songe qu'au salut des âmes, et ne te préoccupe pas de moi. »

cher ou faire des panégyriques. Je fus invité à faire celui de saint Bénigne à Lavriano, à la fin d'octobre de cette année-là. Je répondis d'autant plus volontiers à l'invitation qu'il s'agissait du village natal de mon ami et collègue Don Jean Grasinno, alors curé de Scalenghe. Je me fis un point d'honneur d'être à la hauteur de la circonstance ; aussi j'écrivis mon sermon, en langue très simple, mais très soignée, et je l'étudiai bien, sûr d'en tirer quelque gloire. Mais Dieu voulait donner une terrible leçon à ma vanité. Comme c'était un jour de précepte et que je devais, avant de partir, célébrer la messe pour le service de la population, je dus nécessairement me servir d'un cheval pour arriver à temps à la prédication (1). Une fois parcourue la moitié du chemin, au trot puis au galop, j'étais arrivé dans le vallon de Casalborgone, entre Cinzano et Bersano, quand une nuée d'oiseaux s'envola brusquement d'un champ de millet. Mon cheval, effrayé par ce vol bruyant, se mit à courir à travers sentiers, champs et prairies. Je me maintins quelque temps en selle, mais m'apercevant qu'elle glissait toujours plus sous le ventre de l'animal, je tentai une manœuvre d'équitation. Mais la selle, déplacée, me projeta en l'air et je tombai tête première sur un tas de cailloux cassés. De la colline voisine un homme put observer le malencontreux incident et accourut à mon aide avec son domestique. Il me trouva sans connaissance, me porta chez lui et m'étendis dans le meilleur lit qu'il avait. On me prodigua les soins les plus charitables. Une heure après je revins à moi et m'aperçus que je me trouvais dans une maison étrangère. « Ne vous tourmentez pas, dit mon hôte ; ne vous inquiétez pas d'être chez un étranger. Ici rien ne vous manquera. J'ai envoyé chercher le médecin. Une autre personne est partie à la recherche de votre cheval. Je ne suis qu'un paysan, mais j'ai tout ce qu'il faut. Vous sentez-vous très mal ?

– Que Dieu vous récompense de tant de charité, mon bon ami, lui répondis-je. Je ne pense pas que ce soit bien grave ;

(1) C'est en 1832, à l'âge de dix-sept ans que le jeune Bosco avait appris à monter à cheval. Pendant ses vacances d'été, il se rendait chez le vicaire de Castelnovo prendre des répétitions de latin. Celui-ci, en échange, lui demandait de s'occuper de son cheval, de le sortir, de lui dégourdir les jarrets, et le souple jeune homme ne manqua pas de profiter de l'occasion pour devenir un cavalier plus que suffisant.

peut-être une épaule cassée, car je ne peux pas la bouger. Où suis-je ici ?

– Vous êtes sur la colline de Bersano, chez Jean Calosso, surnommé *Brina*, votre humble serviteur. Moi aussi, j'ai dû courir le monde et moi aussi, j'ai eu besoin des autres. Que d'aventures il m'est arrivé quand j'allais aux foires et aux marchés !

– En attendant le médecin, racontez-m'en donc quelque-une.

– J'en ai tellement à raconter ! Ecoutez du moins celle-ci. Il y a quelques années, en automne, j'étais allé à Asti avec ma bourrique pour faire mes provisions d'hiver. Au retour, arrivés dans les vallons de Murialdo, ma pauvre bête, très chargée, tomba dans une ornière et resta, immobile, au milieu de la route. Tout effort pour la remettre sur pied demeura inutile. C'était minuit, le temps était très noir et pluvieux. Ne sachant que faire je me mis à crier et à appeler au secours. Quelques minutes après on me répondit d'un hameau voisin. Bientôt arrivèrent un abbé, un de ses frères et deux autres hommes portant des torches allumées. Ils m'aidèrent à décharger mon ânesse, la tirèrent hors du borbier et m'emmenèrent chez eux, moi et toutes mes affaires. J'étais à moitié mort et tout mon chargement souillé de boue. Ils me nettoyèrent, me restaurèrent d'un superbe dîner, puis me donnèrent un lit moelleux. Le matin, avant de reprendre ma route, je voulus régler les dépenses, comme de juste. Mais l'abbé refusa tout en disant : « Ne peut-il arriver que demain ce soit nous qui ayons besoin de vous ? »

A ces mots, je me sentis bouleversé et l'autre s'aperçut de mes larmes : « Vous sentiriez-vous mal ? me dit-il.

– Non, répondis-je. Votre récit m'intéresse tant qu'il m'émeut.

– Ah ! si seulement je savais que faire pour cette bonne famille ! Quels braves gens c'étaient !

– Comment s'appelaient-ils ?

– C'était la famille Bosco, dite familièrement les Boschetti (2). Peut-être connaissez-vous ces gens-là ? Vit-il encore, cet abbé ? Est-il en bonne santé ?

(2) Probablement que, chez les Bosco, on était tous de taille moyenne.

– Cet abbé, mon cher ami, c'est ce prêtre que vous récompensez mille fois de ce qu'il a fait pour vous. C'est celui que vous avez transporté chez vous, que vous avez placé sur ce lit. La divine Providence a voulu vous apprendre par cette aventure que « qui en fait peut en attendre » (3).

Chacun s'imaginera l'étonnement et le plaisir qu'éprouvèrent ce bon chrétien, et moi-même que le malheur avait fait tomber entre les mains d'un tel ami. Sa femme, une sœur, d'autres parents et amis ne se sentaient pas de joie de savoir que celui dont ils avaient entendu parler tant de fois avait abouti chez eux. Aussi n'y eut-il pas d'égards qui ne me fussent témoignés. Le médecin arriva peu après et constata qu'il n'y avait pas de fracture. Au bout de quelques jours, je pus remonter sur mon cheval retrouvé et je repris le chemin de mon village. Jean Brina m'accompagna jusqu'à la maison et, tant qu'il vécut, nous gardâmes toujours le plus amical souvenir.

Après cette leçon, je pris la ferme résolution de bien préparer mes sermons à l'avenir pour servir la plus grande gloire de Dieu et non pour paraître docte et lettré.

11°

Le « Convitto » ecclésiastique de Saint-François-d'Assise.

Vers la fin des vacances (1) on m'offrit de choisir entre trois emplois : l'office de précepteur dans la maison d'un riche génois avec des honoraires de mille francs par an ; celui de chapelain de Murialdo, où, très désireux de m'avoir, les bons paroissiens doubleraient les honoraires des chapelains précédents ; et celui de vicaire de mon pays natal. Avant de prendre une décision ferme, je tins à faire un voyage à Turin pour demander conseil à Don Caffasso qui, depuis plusieurs années,

(3) C'est l'équivalent du proverbe français : « Un bienfait n'est jamais perdu. »

(1) Celles de l'été 1841. Don Bosco avait été ordonné prêtre en juin.

était devenu mon guide en matière spirituelle et temporelle. Ce saint prêtre écouta tout : les propositions de bons honoraires, les insistances de mes parents et amis, et mon désir de travailler. Sans hésiter un instant, il m'adressa ces paroles : « Vous avez besoin d'étudier la morale et la prédication. Renoncez pour l'instant à toute proposition et venez au *Convitto* » (2). Je suivis volontiers ce sage conseil et, le 3 novembre 1841, j'entrais au dit *Convitto*.

Il est permis de dire de ce *Convitto* ecclésiastique qu'il fournit un complément aux études théologiques. Dans nos séminaires on n'étudie que la dogmatique, la spéculative, et en morale on ne s'occupe que des propositions controversées. Ici on apprend à être prêtre. Méditation, lecture (spirituelle), deux conférences par jour, des leçons de prédication, une vie retirée, toutes facilités pour étudier et lire de bons auteurs, tel était le programme auquel chacun devait s'appliquer avec sollicitude.

En ce temps-là, deux célébrités étaient à la tête de ce très utile institut : le théologien Louis Guala et Don Joseph Cafasso. Le théologien Guala était le fondateur (3) de l'œuvre. Désintéressé, riche de science, de prudence et de courage, il s'était fait tout à tous au temps du gouvernement de Napoléon I^{er}. Afin que les jeunes lévites, au terme de leurs études de séminaire, puissent s'initier à la vie pratique du saint ministère il [avait] fondé cette merveilleuse pépinière, d'où tant de bien est venu à l'Église, surtout quand il s'est agi d'extirper certaines racines du jansénisme qui subsistait encore parmi nous (4).

(2) Après les bourrasques révolutionnaire et napoléonienne, un ecclésiastique de Turin, l'abbé Guala, aussi pieux que docte, aussi zélé que riche, s'attela à l'œuvre de base par excellence : la formation d'un jeune clergé, dont la doctrine et la vertu feraient face aux nouvelles conditions d'apostolat. Pour cela il dirigea au couvent des Franciscains, attaché à l'église Saint-François-d'Assise, une école de haute théologie et de pastorale, dénommée *Convitto ecclesiastico*. Elle assurait aux jeunes prêtres qui y prenaient pension, d'abord un complément sérieux d'études religieuses ; puis une solide formation apostolique ; et enfin une vie de communauté où toutes les vertus sacerdotales trouvaient occasion de se développer (voir introduction, p. 13).

(3) En fait, le fondateur était l'abbé Brunone Lanteri.

(4) Le jansénisme, hérésie qui tire son nom de Jansen, évêque d'Ypres en Flandre, auteur de l'*Augustinus*, livre qui prétendait reproduire les vrais sentiments de saint Augustin sur la grâce : à savoir que la volonté de l'homme, depuis la chute, n'est

La question du probabilisme et du probabiliorisme était encore très agitée. A la tête des premiers (5), se trouvaient Alasia, Antoine avec d'autres auteurs dont la rigidité (mise) en pratique peut conduire au jansénisme. Les probabilistes suivaient la doctrine de saint Alphonse qui, depuis, a été proclamé docteur de la sainte Église et dont l'autorité fait pour ainsi dire (de sa théologie) la théologie du pape, l'Église ayant déclaré que ses œuvres peuvent être enseignées, prêchées et (leur doctrine) pratiquée et qu'elles ne contiennent rien de censurable. Le théologien Guala se tint fermement entre les deux partis et, mettant comme fondement de toutes les opinions la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, réussit à rapprocher les extrêmes. Les choses se transformèrent à tel point que, grâce au théologien Guala, saint Alphonse devint le maître de nos écoles, avec les bienfaits longtemps attendus dont on éprouve aujourd'hui les conséquences salutaires. Don Caffasso était le bras droit de Guala. Par sa vertu à toute épreuve, son calme prodigieux, sa finesse et sa prudence, il réussit à éliminer l'acrimonie qui subsistait encore en certains des probabilioristes à l'égard des liguriens.

Une mine d'or se cachait dans le théologien Felice Golzio, prêtre turinois, lui aussi du *Convitto*. Il fit peu de bruit au cours de sa vie modeste, mais, par son travail persévérant, son humilité et sa science, c'était un véritable soutien ou mieux un bras solide de Guala et de Caffasso.

Les prisons, les hôpitaux, les chaires, les instituts de bienfaisance, les malades à domicile, les villes, les campagnes, et

vraiment jamais entièrement libre, car elle est soumise soit à la concupiscence, soit à la grâce, et que la grâce du salut n'est accordée qu'aux seuls élus, Jésus-Christ, n'étant mort que pour eux. Cinq propositions extraites de ce volume furent condamnées à Rome par Urbain VIII et par Innocent X. L'occupation napoléonienne avait contribué à renforcer les groupements jansénistes en Piémont, et leur lamentable propagande rigoriste.

(5) Le contexte prouve que Jean Bosco parle ici des probabilioristes. Ces querelles entre écoles de théologie morale occupaient alors une grande place dans l'enseignement des séminaires. Don Bosco y fait allusion plus haut et semble regretter que cet enseignement s'en tienne là. Évidemment elles n'étaient pas sans impact sur la pastorale. Au *Convitto* il trouvera, en cette matière, un heureux complément doctrinal et pratique. Il appréciera surtout la doctrine de saint Alphonse de Liguori, moraliste du juste milieu. Il lui empruntera un certain nombre de maximes spirituelles quand il rédigera l'introduction aux Constitutions base de sa congrégation. On en trouvera le texte dans F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle*, p. 320-323.

– nous pouvons le dire – les palais des grands et les chaumières des pauvres ont ressenti les effets salutaires du zèle de ces trois flambeaux du clergé turinois.

Tels étaient les trois modèles que la divine Providence me proposait, et il ne dépendait que de moi d'en suivre les traces, la doctrine et les vertus. Don Caffasso qui, depuis six ans, était mon guide, fut aussi mon directeur spirituel, et, si j'ai fait quelque chose de bien, je le dois à ce digne ecclésiastique, dans les mains de qui j'ai déposé toutes les décisions, toutes les préoccupations et toutes les actions de ma vie (6).

Il m'invita d'abord à l'accompagner dans les prisons ; ainsi j'appris très tôt à savoir quel degré la malice et la misère de l'homme peuvent atteindre. La vue de cette foule de jeunes gens de douze à dix-huit ans, tous sains, robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits au désœuvrement, mangés par la vermine, privés du pain spirituel et temporel, fut pour moi quelque chose d'horrible. L'opprobre de la nation, le déshonneur des familles, leur propre flétrissure semblaient personnifiés en ces malheureux. Ce qui me stupéfia et me surprit le plus, ce fut de m'apercevoir que beaucoup, sortis de prison en excellentes dispositions, décidés à mener une vie meilleure, ne tardaient pas à revenir à ce pénitencier d'où, quelques jours avant, ils avaient été libérés.

Je me rendis compte de ce qui faisait que plusieurs étaient ramenés là : c'est qu'ils se trouvaient de nouveau livrés à eux-mêmes. Qui sait, pensais-je, si ces jeunes avaient hors d'ici, un ami qui s'intéressât à eux, les assistât, les instruisît de la religion aux jours fériés, qui sait s'ils ne se seraient pas tenus à l'écart de la ruine et si le nombre des récidivistes ne diminuerait pas ?

Je fis part de ces réflexions à Don Caffasso et, sur son conseil, je me mis en devoir de chercher comment amener (ces intuitions) à réalisation, en abandonnant totalement la réussite à la grâce de Dieu, sans laquelle les efforts des hommes restent vains.

(6) Il fut le second confesseur de Don Bosco. Le premier avait été Don Maloria, et le troisième et dernier fut Don Giacomelli, son compagnon de séminaire.

Fête de l'Immaculée-Conception. – Début du patronage.

Pas plutôt installé au *Convitto* de Saint-François, je me vis harcelé par une troupe de jeunes qui me suivaient par les rues et les places jusqu'en la sacristie de l'église de l'institut. Mais je ne pouvais pas m'occuper d'eux directement, faute de local. Un incident savoureux me fournit l'occasion de tenter de réaliser mon projet en faveur des jeunes qui vagabondaient à travers la ville, spécialement de ceux qui sortaient de prison.

Le jour de la fête de l'Immaculée-Conception (le 8 décembre 1841), à l'heure habituelle, je m'apprêtais à revêtir les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe. Le sacristain, Joseph Comotti, aperçut, dans un coin, un jeune garçon et l'invita à venir me la servir. « Je ne sais pas, répondit-il tout penaud.

– Arrive, repartit le sacristain, je veux que tu serves la messe.

– Je ne sais pas, répéta le gamin, je ne l'ai jamais servie.

– Idiot que tu es, continua le sacristain furieux, si tu ne sais pas servir la messe, pourquoi viens-tu à la sacristie ? »

Ce disant, il saisit le manche d'un plumeau et les coups de pleuvoir sur les épaules et la tête du pauvre enfant qui n'eut que le temps de prendre les jambes à son cou. « Que faites-vous ? criai-je bien haut. Pourquoi battre ainsi cet enfant ? Qu'a-t-il fait ?

– Pourquoi vient-il à la sacristie s'il ne sait pas servir la messe ?

– Mais vous avez mal agi.

– Que vous importe, à vous ?

– Cela m'importe beaucoup, c'est mon ami. Rappelez-le sur-le-champ, je dois lui parler.

– Tête de mule, tête de mule (1) ! gronda le sacristain qui

(1) Le texte porte ici un mot piémontais : Tuder ! tuder ! exclamation méprisante qui serait à traduire approximativement par : Teuton ! ou par notre expression populaire, heureusement désuète : *Boche* !

courut après le garçon. En l'assurant d'être mieux traité il l'amena près de moi. Le pauvre jeune homme s'avança tout tremblant et pleurant encore des coups encaissés.

« As-tu déjà assisté à la messe ? lui dis-je le plus gentiment possible.

– Non, répondit-il.

– Viens donc y assister ; ensuite j'aimerais te parler de quelque chose qui te fera plaisir. »

Il me le promit. Mon intention était d'adoucir la peine de ce pauvre enfant et de ne pas le laisser sur une mauvaise impression à l'égard du personnel de cette sacristie. Je célébrai donc la messe, puis l'action de grâce habituelle terminée, je menai le garçon dans une petite abside (de l'église).

Avec le sourire, et en l'assurant de n'avoir plus à craindre de coups de bâton, je l'interrogeai : « Mon bon ami, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Barthélemy Garelli.

– De quel pays es-tu ?

– D'Asti.

– Ton père est-il encore en vie ?

– Non, mon père est mort.

– Et ta mère ?

– Ma mère est morte aussi.

– Quel âge as-tu ?

– Seize ans.

– Sais-tu lire et écrire ?

– Je ne sais rien (2).

– As-tu déjà fait ta première communion ?

(2) Le premier biographe de Don Bosco intercale ici deux autres questions qu'il n'a certainement pas pu inventer, et qui révèlent la façon adroite qu'avait l'abbé de gagner la sympathie nécessaire des garçons :

– Sais-tu chanter ?

– Non.

– Sais-tu siffler au moins ?

Alors le garçon se mit à rire. La glace était rompue.

François Veillot, dans son livre : *Saint Jean Bosco et les Salésiens*, fait, à propos de cette scène savoureuse, la réflexion suivante, si typique : « Ce jeune Garelli surgit aux yeux de l'abbé comme l'appel de toute l'enfance misérable et délaissée. »

- Pas encore.
- Es-tu déjà allé à confesse ?
- Oui, quand j'étais tout petit.
- Et maintenant, vas-tu au catéchisme ?
- Je n'ose pas.
- Pourquoi ?
- Parce que mes camarades plus jeunes savent leur catéchisme, et moi, si grand, je n'en connais rien. Alors j'ai honte d'aller à ces leçons.
- Si je te faisais le catéchisme en particulier, viendrais-tu l'écouter ?
- Je viendrais volontiers.
- Tu viendrais volontiers dans cette pièce ?
- Je viendrais bien volontiers pourvu qu'on ne me donne pas de coups de bâton.
- Sois tranquille, personne ne te maltraitera. Au contraire, tu seras mon ami et tu n'auras affaire qu'à moi, et à personne d'autre. Quand veux-tu que nous commencions notre catéchisme ?
- Quand il vous plaira.
- Ce soir ?
- Oui.
- Tout de suite, veux-tu ?
- Oui, tout de suite, avec plaisir. »

Alors je me levai, fis le signe de la croix avant de commencer, mais mon compagnon ne le fit pas, car il ne savait comment faire. En cette première leçon de catéchisme je m'en tins à lui apprendre à faire le signe de la croix, à lui faire connaître Dieu créateur, pourquoi il nous avait créés. Mon élève avait une mémoire revêche, mais par son assuidité et sa persévérance, en quelques (séances tenues) aux jours de congé, il apprit ce qui était nécessaire pour faire une bonne confession et, ensuite, la sainte communion.

A ce premier élève s'en ajoutèrent quelques autres. Au cours de cet hiver, je me limitai à quelques adultes qui avaient besoin d'une catéchèse spéciale, principalement ceux qui sortaient de prison. Cela me fit toucher du doigt que, si ces jeunes, une fois purgée leur peine, rencontraient une main bienveillante, quelqu'un qui s'intéresse à eux, leur tienne compagnie

aux jours de loisirs, s'emploie à les placer chez un patron honnête, aille parfois leur rendre visite en semaine, ils en venaient à mener une vie honorable, oubliaient le passé, devenaient de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Telle fut l'origine de notre patronage (3) qui, béni par le Seigneur, prit rapidement un accroissement que je n'aurais certes pu imaginer alors.

13°

Le patronage en 1842.

Au cours de cet hiver je m'employai à consolider mon petit patronage. Sans doute, mon principal but était de recueillir les enfants et jeunes gens qui se trouvaient le plus en difficulté et, de préférence, ceux qui étaient libérés de prison ; mais pour avoir quelque base sur quoi instaurer discipline et moralité, j'en invitai d'autres de bonne conduite et déjà instruits (1). Ils m'aidaient à maintenir l'ordre (et me secondaient) pour la lecture et le chant des cantiques. Dès ce moment je fis cette constatation : si on ne distribuait pas des livres de chant et de lecture intéressante, ces réunions des jours fériés seraient un corps sans âme. A la fête de la Purification (2 février 1842), alors fête d'obligation, j'avais déjà une vingtaine d'enfants avec qui nous pûmes chanter pour la première fois le cantique *Lodate Maria, o lingue fedeli* (2).

A la fête de l'Annonciation de la Vierge (3), nous étions déjà trente. Ce jour-là on fit un peu fête. Le matin les élèves

(3) Don Bosco utilise ici pour la première fois le mot *Oratorio* pour désigner son œuvre en faveur des jeunes. Sur la signification de ce mot et notre traduction par « patronage » voir p. 23 note 1.

(1) Don Bosco ne précise pas : « instruits des vérités et de la pratique de la religion » s'entend. La formation chrétienne des jeunes fut, on l'a vu jusqu'ici, le but premier de ses préoccupations et de son activité.

(2) Cantique très populaire en Italie et devenu traditionnel dans les maisons salésiennes de ce pays : *Louez Marie, ô langues fidèles* etc.

(3) Le 25 mars, un mois plus tard, et quatre mois après la rencontre de B. Garelli.

s'approchèrent des sacrements ; le soir on chanta un cantique, et, après le catéchisme, je racontai une histoire en guise de sermon. Mais la petite abside où nous nous réunissions était devenue trop étroite. Nous nous transportâmes alors dans la chapelle voisine de la sacristie.

Au patronage on procédait ainsi. Chaque jour férié, facilité était donnée à chacun de s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; mais un samedi et un dimanche par mois étaient fixés pour accomplir ce devoir religieux. Le soir, à heure fixe on chantait un cantique, on faisait le catéchisme suivi d'un récit édifiant. Puis c'était la distribution de quelque objet soit à tout le monde, soit par tirage au sort.

Parmi les jeunes gens qui fréquentèrent le patronage dès le début, il faut noter le nom de Joseph Buzzetti qui y vint constamment de façon exemplaire. Il s'attacha tellement à Don Bosco et à ces réunions des jours fériés qu'il préféra renoncer à se rendre en famille (à Caronno-Ghiringhello) comme le faisaient ses frères et ses amis (4). Se distinguaient aussi par leur bonne conduite, ses frères, Charles, Ange et Josué ; Gariboldi Jean, et son frère, alors simples gâchemortier et maintenant contremaîtres maçons.

Le patronage se composait en général de tailleurs de pierre, maçons, stucateurs, paveurs, plâtriers-encadreur et d'autres, venus de villages éloignés. Ces jeunes gens, du fait qu'ils ne mettaient pas les pieds à l'église et n'avaient pas d'amis, étaient exposés au péril de perversion, surtout les jours de congé.

Le bon théologien Guala et Don Caffasso étaient bien contents de voir ce rassemblement d'enfants et me donnaient volontiers images, feuillets, petits livres, médailles ou croix à leur offrir. Plusieurs fois ils me fournirent le moyen d'habiller les plus nécessiteux et d'en nourrir d'autres pendant plusieurs semaines en attendant que, par leur travail, ils puissent gagner leur vie. Comme leur nombre s'était considérablement accru,

(4) En général, les ouvriers maçons, venus à Turin dès le printemps, s'en retournaient dans leurs villages vers décembre, la saison d'hiver arrêtant tous travaux.

ils m'accordèrent même l'autorisation de les réunir dans la cour attenant au *Convitto* pour les récréations. Si les locaux l'avaient permis, nous aurions vite atteint plus d'une centaine d'enfants. Nous dûmes nous limiter à environ quatre-vingts.

Quand ils s'approchaient des sacrements, le théologien Guala lui-même ou Don Caffasso venaient habituellement les voir et leur racontaient quelques traits édifiants.

Don Guala, désirant leur faire célébrer dignement la fête de sainte Anne, fête des maçons, après l'office du matin, les invita à prendre une collation avec lui. Ils étaient environ une centaine qu'on rassembla dans la salle dite des conférences. Là ils furent abondamment servis en café, lait, chocolat, croissants, brioches, gâteaux de semoule et autres galettes appréciées des enfants. Chacun peut imaginer quel bruit fit cette fête. Si le local l'avait permis, qui sait combien (de garçons) seraient venus.

Les jours de fête étaient entièrement consacrés à rester avec mes jeunes et la semaine je leur rendais visite dans leurs ateliers ou leurs fabriques (5). Cette conduite procurait un grand réconfort à ces gars qui voyaient un ami s'occuper d'eux. Elle plaisait aux patrons qui acceptaient volontiers d'avoir sous leurs ordres des jeunes gens suivis pendant la semaine et plus encore les jours fériés où les dangers sont plus grands.

Tous les samedis je me rendais dans les prisons, les poches pleines tantôt de tabac, tantôt de fruits, tantôt de pagnottes. Tout cela dans le but d'établir un contact avec ces malheureux, de les aider, de m'en faire des amis et de les préparer à venir au patronage au jour heureux où ils sortiraient du pénitencier.

(5) La visite d'un prêtre sur les lieux de travail n'est pas habituelle. Mais en 1841, c'était une audace qui faisait bien sentir quelle mentalité d'avant-garde animait ce jeune prêtre.

*Saint ministère. – Choix d'un emploi au « Refuge »
(septembre 1844).*

En ce temps-là je commençai à prêcher en public dans quelques églises de Turin : à l'Hôpital de la Charité, à l'Auberge des Vertus (1), aux prisons, au collège Saint-François-de-Paule, sous forme de triduums, de neuvaines, de retraites. Après mes deux années de morale, je passai mon examen de confession (2) ; ainsi je pus mieux promouvoir l'obéissance au Seigneur et pourvoir au bien des âmes parmi mes jeunes, dans les prisons, au patronage et partout où il le fallait.

C'était pour moi une consolation de voir, en semaine, mais surtout aux jours fériés, mon confessionnal assiégé par quarante ou cinquante enfants attendant leur tour, des heures et des heures, pour pouvoir se confesser. Tel fut le train-train ordinaire du patronage pendant environ trois ans, jusqu'à la fin d'octobre 1844.

Pendant ce temps-là, la Providence me préparait une série de changements, de bouleversements et aussi d'épreuves.

Après ces trois années d'études de morale (3) je devais me consacrer à une forme plus précise de ministère sacré. L'oncle de Comollo, Don Joseph Comollo, recteur de Cinzano, devenu vieux et caduc, m'avait demandé, après avoir sollicité l'avis de l'archevêque, comme économiste administrateur de la paroisse. Il ne pouvait plus la diriger en raison de son âge et de ses malaises. Le théologien Guala me dicta lui-même la lettre de remerciement à envoyer à l'archevêque Fransoni, car il me préparait à d'autres tâches.

(1) Ce titre, saint François de Sales l'avait déjà donné, au XVI^e siècle, à Annecy, à une œuvre de protection de la jeunesse.

(2) A la fin de sa première année au Collège Ecclésiastique, il avait déjà subi devant Don Caffasso un premier examen, qui allait lui permettre d'entendre provisoirement les confessions. Le second et définitif, il le passa en 1843, à la fin de son cours de pastorale. De fait, sa licence de confesseur porte la date du 10 juin 1843.

(3) En général les cours du *Convitto* n'étaient que de deux ans. A Don Bosco on accorda une troisième année avec charge de servir de répétiteur auprès d'étudiants un peu moins doués.

Un jour, Don Caffasso m'appela et me dit : « Voilà donc vos études terminées ; il faut maintenant vous mettre au travail. En ces temps difficiles, la moisson est très abondante. Vers quoi vous sentez-vous spécialement porté ?

– Vers ce qu'il vous plaira de m'indiquer.

– Trois postes vous sont proposés : vicaire à Buttigliera d'Asti, répétiteur de morale ici, au *Convitto*, directeur (spirituel) du petit internat de fillettes adjoint au Refuge. Lequel choisiriez-vous ?

– Celui que vous jugerez bon.

– Vous ne vous sentez pas plus d'attrance vers un emploi que vers un autre ?

– Mon projet est de m'occuper de la jeunesse. Mais vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendrez. Je reconnais la volonté du Seigneur dans votre décision.

– En ce moment, qu'est-ce qui sollicite votre cœur ? Qu'est-ce qui occupe votre esprit ?

– En ce moment-même, je crois me trouver au milieu d'une foule d'enfants qui réclament mon aide.

– Allez donc prendre quelques semaines de vacances. Au retour, je vous indiquerai votre destination. »

Ces vacances terminées, Don Caffasso laissa encore passer quelques semaines sans rien me dire. Moi non plus, je ne lui demandai absolument rien. « Pourquoi, me dit-il un jour, ne me demandez-vous pas votre destination ?

– Parce que je veux reconnaître la volonté de Dieu dans votre décision et je n'y veux rien mettre de mon propre vouloir.

– Faites vos paquets, dit-il alors, et allez chez Don Borelli. Là vous serez directeur (spirituel) de l'internat de fillettes de Sainte-Philomène. Vous vous occuperez en même temps de l'Œuvre du Refuge (4). Entre temps Dieu vous fera toucher du doigt ce que vous devez faire pour la jeunesse. »

(4) La marquise Barolo, qui signait toujours Juliette de Colbert, parce que son père, le marquis de Maulévrier, descendait du grand Colbert, avait épousé, au lendemain de la Révolution, un page de l'Empereur, le marquis de Barolo, noble piémontais. Le ménage fut sans enfants, et à l'âge de cinquante-quatre ans la marquise,

A première vue il semblait que cette décision allait à l'encontre de mes inclinations. La direction (spirituelle) d'un internat pour enfants, les prédications et confessions dans un institut qui comptait plus de quatre cents jeunes filles ne me laisseraient pas de temps pour d'autres tâches. Mais telle était la volonté du ciel, comme je m'en suis rendu compte par la suite.

Dès que je connus le théologien Borelli, je compris que j'avais affaire à un saint prêtre, à un modèle digne d'admiration et d'imitation. De chacun de nos entretiens, je retirais toujours des leçons de zèle sacerdotal, toujours de bons conseils, des encouragements au bien. Pendant les trois ans passés au *Convitto*, il m'avait déjà maintes fois invité à l'assister dans les cérémonies, à confesser, à prêcher avec lui. Ainsi, mon nouveau champ de travail m'était déjà connu et, de quelque façon, familier. Nous nous entretenions longuement de la méthode à employer pour nous aider mutuellement dans la visite des prisons, dans l'accomplissement des tâches qui nous étaient confiées et dans le secours de cette pauvre jeunesse dont la moralité et l'abandon réclamaient du prêtre des attentions toutes spéciales. Mais comment faire ? Où recueillir ces jeunes gens ?

« La chambre qui vous est destinée, me dit Don Borelli, peut servir quelque temps pour réunir vos garçons fréquentant Saint-François-d'Assise. Quand nous pourrons aller dans le bâtiment que l'on prépare pour les aumôniers, alors nous chercherons un meilleur endroit. »

devenue veuve, se vit à la tête d'une immense fortune qu'elle consacra toute aux bonnes œuvres. Ses fondations ne se comptèrent pas, et sa mémoire demeure en bénédiction dans la vieille capitale du Piémont. Comme Don Bosco, elle devait trouver sa vocation de bonne Samaritaine dans les prisons, qu'elle visitait quotidiennement. Ce qui ne l'empêcha pas de tenir un des salons les plus brillants de Turin que fréquentèrent les lettrés d'Italie et de France, d'Azeglio, Cavour, Balbo, Sclopis, de Maistre, Lamartine, Balzac et tant d'autres. Dans le quartier extérieur où Don Bosco allait se dévouer, la marquise avait déjà ouvert deux œuvres : *Le Refuge*, dont l'abbé Borelli était le supérieur, grand internat pour fillettes pauvres, et l'*Œuvre de Sainte-Philomène* pour petites infirmes. Parlant de sa charge en cette dernière institution, Don Bosco emploie toujours le terme de « directeur ». En fait il s'agit bien d'une fonction de « directeur spirituel » comme le spécifie Don Lemoyne dans les *Memorie biografiche* I, 225.

Un nouveau rêve.

Le deuxième dimanche d'octobre de cette année (1844) je devais faire savoir à mes jeunes gens que le patronage allait être transféré au Valdocco. Mais l'incertitude qui planait sur l'endroit, les moyens et les personnes, me laissait vraiment pensif. Le soir précédent j'allai me coucher plein d'inquiétude. Durant cette nuit je fis un nouveau rêve (1) que je considérai comme un appendice de celui que j'avais fait aux Becchi, quand j'avais neuf ans. Je crois bon de vous le raconter littéralement.

Je rêvais me trouver tout à coup au milieu d'une bande de loups, de chèvres, de chevreaux, d'agneaux, de brebis, de moutons, de chiens et d'oiseaux. Tous ensemble faisaient un bruit assourdissant, un tintamarre ou mieux un sabbat de quoi épouvanter les plus courageux. Je voulais fuir quand une dame, élégamment vêtue d'un costume de pastourelle, me fit signe de suivre et d'accompagner cet étrange troupeau qu'elle-même précédait. Nous allâmes ainsi, pacageant de-ci de-là. Trois fois nous nous arrê tâmes pour une halte. A chacune de ces étapes, beaucoup de ces animaux se transformaient en agneaux dont le nombre allait sans cesse croissant. Après de longues pérégrinations, je me trouvai dans une prairie où ces animaux gambadaient et broutaient, sans qu'aucun cherchât à faire du mal aux autres.

Accablé de fatigue je voulus m'asseoir au bord d'un chemin tout proche. Mais la pastourelle m'invita à poursuivre ma route. Un peu plus loin je me trouvai au milieu d'une cour immense entourée de portiques (2) : à l'extrémité, une église. Je m'aperçus alors que les quatre cinquièmes des animaux s'étaient métamorphosés en agneaux dont le nombre devint

(1) Pour les questions posées par la transmission, orale, puis écrite, des « rêves » de Don Bosco, voir l'étude de F. Desramaut, *Les Mémoires I...* citée note 1 de la p. 17. Pour celui-ci il est évidemment un « appendice » de celui des Becchi (F. Desramaut l. c. p. 251 et ici p. 29).

(2) Tous ceux qui ont visité la maison-mère des Salésiens à Turin reconnaissent ici son immense cour centrale.

très grand. Quelques jeunes bergers accoururent alors pour les garder. Ils demeureraient peu de temps et s'en allaient bien vite (3). Mais, ô merveille, beaucoup d'agneaux se changeaient en pasteureaux qui, grandissant, s'occupaient des autres (4). Leur nombre allant toujours croissant, ils furent obligés de se séparer pour partir ailleurs accueillir des animaux étranges et les conduire en d'autres bergeries.

Je voulais m'en aller parce qu'il me semblait que c'était l'heure d'aller célébrer la messe. Mais la bergère me fit signe de regarder au sud. Je vis un champ planté de maïs, de pommes de terre, de choux, de betteraves, de laitues et autres légumes. « Regarde encore une fois », me dit-elle. Je regardai à nouveau. Je vis alors une église imposante (5). Un orchestre, un chœur d'instruments et de voix, m'incitaient à chanter la messe. A l'intérieur de l'église, une banderole blanche était tendue, avec cette inscription en gros caractères : *Hic domus mea, inde gloria mea* (6). Toujours en rêve, je voulus demander à cette bergère où je me trouvais, que signifiaient ce voyage, ces arrêts, cette maison, une église et puis une autre église. « Tu comprendras tout, quand, de tes yeux de chair, tu contempleras ce que tu aperçois maintenant avec les yeux de ton esprit. » Sûr d'être éveillé je lui dis : « Mais je vois tout clairement et avec mes yeux de chair ; je sais où je vais et ce que je fais. » A ce moment, la cloche de l'église Saint-François sonna l'*Angelus* et je m'éveillai.

Ce rêve avait occupé mon esprit toute la nuit. Beaucoup d'autres détails l'accompagnaient. A l'époque j'en saisis médiocrement le sens, car je lui donnai peu de créance. Mais je compris les événements au fur et à mesure de leur réalisation. Et même, plus tard, associé à un autre rêve, il me tint lieu de programme dans mes déterminations.

(3) Il en fut ainsi. Les premiers collaborateurs de Don Bosco, Don Borelli excepté, le lâchèrent très rapidement.

(4) On reconnaîtra aisément dans ces agneaux devenus pasteureaux les premiers religieux salésiens qui essaimèrent un peu partout.

(5) La basilique Notre-Dame-Auxiliatrice qui mérite bien ce qualificatif.

(6) « Là est ma demeure, de là viendra ma gloire. »

Transfert du patronage près du « Refuge ».

Le deuxième dimanche d'octobre [le 13] consacré à la Maternité de la Sainte Vierge, je fis part à mes enfants du transfert de notre patronage près du Refuge. A cette nouvelle ils furent d'abord quelque peu troublés. Mais j'ajoutai qu'en cet endroit nous attendait un local spacieux, totalement à nous, où nous pourrions chanter, gambader, courir, sauter, nous amuser à notre aise. Alors la joie éclata et chacun attendit avec impatience le dimanche suivant pour contempler toutes ces nouveautés qu'ils imaginaient déjà. Aussi, le troisième dimanche d'octobre, fête de la pureté de la Vierge, peu après midi, une cohue de jeunes gens de tout âge et de toute condition se précipita vers le Valdocco à la recherche du nouveau patronage. « Où est le patronage ? Où est Don Bosco ? » demandait-on de tous côtés. Personne ne savait que dire, car personne n'avait jamais entendu parler ni de Don Bosco ni de patronage. Se croyant bernés les solliciteurs haussèrent le ton et se firent exigeants. Les autres, se croyant insultés, répondirent par des menaces et des coups. Les choses commençaient à prendre mauvaise tournure quand, attirés par ce vacarme, le théologien Borelli et moi sortîmes de chez nous. A notre apparition tout tumulte et toutes disputes s'évanouirent. (Les jeunes gens) vinrent en courant se rassembler autour de nous demandant où se trouvait le patronage.

Je leur dis que le vrai patronage n'était pas encore terminé et, qu'en attendant, ils se réuniraient dans ma chambre, qui, assez spacieuse, nous conviendrait parfaitement. En effet, ce dimanche, tout alla assez bien. Mais le dimanche suivant, à mes élèves anciens se joignirent beaucoup d'autres (garçons) du voisinage. Je ne savais pas où les mettre. Chambre, corridor, escalier, tout était encombré de jeunes. Le jour de la Toussaint, m'étant mis au confessionnal avec le théologien Borelli, tous voulaient se confesser. Que faire ? Nous étions deux confesseurs, les enfants étaient plus de deux cents. L'un voulait allumer le feu, un autre s'employait à l'éteindre. L'un apportait du bois, l'autre de l'eau. Seaux, pincettes, pelles,

brocs, cuvettes, chaises, souliers, livres et tous autres objets étaient mis sens dessus dessous sous prétexte de mettre un peu d'ordre et d'arranger tout. « On ne peut plus continuer, s'écria le cher théologien (Borelli). Il faut trouver à tout prix un local plus convenable. » Cependant les garçons revinrent six jours fériés de suite dans cet étroit local qui se situait à l'étage, au-dessus du vestibule de la première porte d'entrée du Refuge.

Entre temps nous parlâmes de nos affaires avec l'archevêque Fransoni qui comprit l'importance de notre projet. « Allez (de l'avant), nous dit-il, faites ce que vous jugerez bon pour le bien des âmes ; je vous accorde toutes les autorisations dont vous pourriez avoir besoin. Parlez-en à la marquise Barolo ; peut-être vous trouvera-t-elle un local adéquat. Mais, dites-moi, ces enfants ne pourraient-ils pas aller chacun dans sa paroisse ?

– Ce sont des garçons pour la plupart étrangers à Turin où ils ne passent que quelques mois de l'année. Ils ne savent même pas à quelle paroisse ils appartiennent. Parmi eux, beaucoup sont mal vêtus ; ils parlent des dialectes peu intelligibles, de sorte qu'ils comprennent difficilement les autres gens et n'en sont pas compris. Plusieurs sont déjà d'un âge avancé et n'osent pas se mêler aux plus jeunes pour aller en classe.

– Dans ce cas, reprit l'archevêque, il leur faut un local à part, adapté à eux. Allez donc (de l'avant). Je vous bénis, vous et votre projet. Venez toujours (me voir), je ferai ce que je pourrai pour vous être utile.

De fait, nous allâmes parler à la marquise Barolo. Comme l'internat n'ouvrait pas ses portes avant le mois d'août de l'année suivante, la charitable dame accepta que nous fassions une chapelle de deux chambres spacieuses affectées aux loisirs des prêtres qui s'occupaient du Refuge quand ils y auraient transféré leur domicile. Et donc, pour se rendre au nouveau patronage, on passait par l'endroit où se trouve actuellement la porte de l'internat et, par le petit chemin qui sépare l'Œuvre de Cottolengo de l'établissement en question, on gagnait l'habitation actuelle des prêtres et par l'escalier intérieur on arrivait au troisième étage.

Ce fut l'endroit choisi par la divine Providence pour être la première église (1) du patronage. Elle commença à s'appeler Saint-François-de-Sales pour deux raisons : 1° parce que la marquise Barolo avait toujours eu l'idée de fonder une congrégation de prêtres sous ce nom. C'est dans cette intention qu'elle avait fait peindre l'image de ce saint que l'on voit encore maintenant à l'entrée de ce local ; 2° parce que cette forme de ministère exigeant de notre part beaucoup de calme et une grande douceur (2), nous nous mîmes sous la protection de ce saint pour qu'il nous obtienne du Seigneur la grâce de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans sa conquête des âmes. Il y avait une autre raison de nous mettre sous la protection de ce saint, c'était pour qu'il nous obtînt du Ciel de l'imiter dans sa lutte contre les erreurs opposées à la religion, surtout contre le protestantisme qui commençait à se glisser insidieusement dans nos régions et même au cœur de la ville de Turin.

En conséquence, le 8 décembre 1844, jour consacré à (fêter) l'Immaculée-Conception de Marie, avec l'autorisation de l'archevêque, par un froid de loup, au milieu d'une neige épaisse qui tombait du ciel à gros flocons, on bénit la chapelle tant désirée et on y célébra la messe. Plusieurs enfants se confessèrent et communierent. Pour moi, je procédai à cette cérémonie en versant des larmes de consolation à voir l'œuvre du patronage établie fermement, me semblait-il, dans le but de s'occuper de la jeunesse la plus abandonnée et la plus menacée, après l'avoir amenée à remplir ses devoirs religieux à l'église.

(1) Il est à noter que Don Bosco emploie plus souvent le mot « église » que le mot « chapelle » pour désigner les lieux de culte de ses divers patronages, si modestes et si provisoires qu'ils soient. Nous avons respecté son vocabulaire.

(2) Dans le premier règlement de son patronage que composera en 1847 Don Bosco, il écrira : « Ce patronage, nous le mettons sous la protection de saint François de Sales, parce que les dévouements qui ont l'intention de se consacrer à ce genre d'apostolat doivent se proposer ce saint comme modèle, dans sa charité comme dans sa façon aimable de traiter. Ce n'est qu'en agissant ainsi que l'on pourra retirer des fruits consolants de cette œuvre. » Ces lignes sont à rapprocher de la quatrième des neuf résolutions que le saint prit le jour de sa première messe (voir *annexe II*, p. 218).

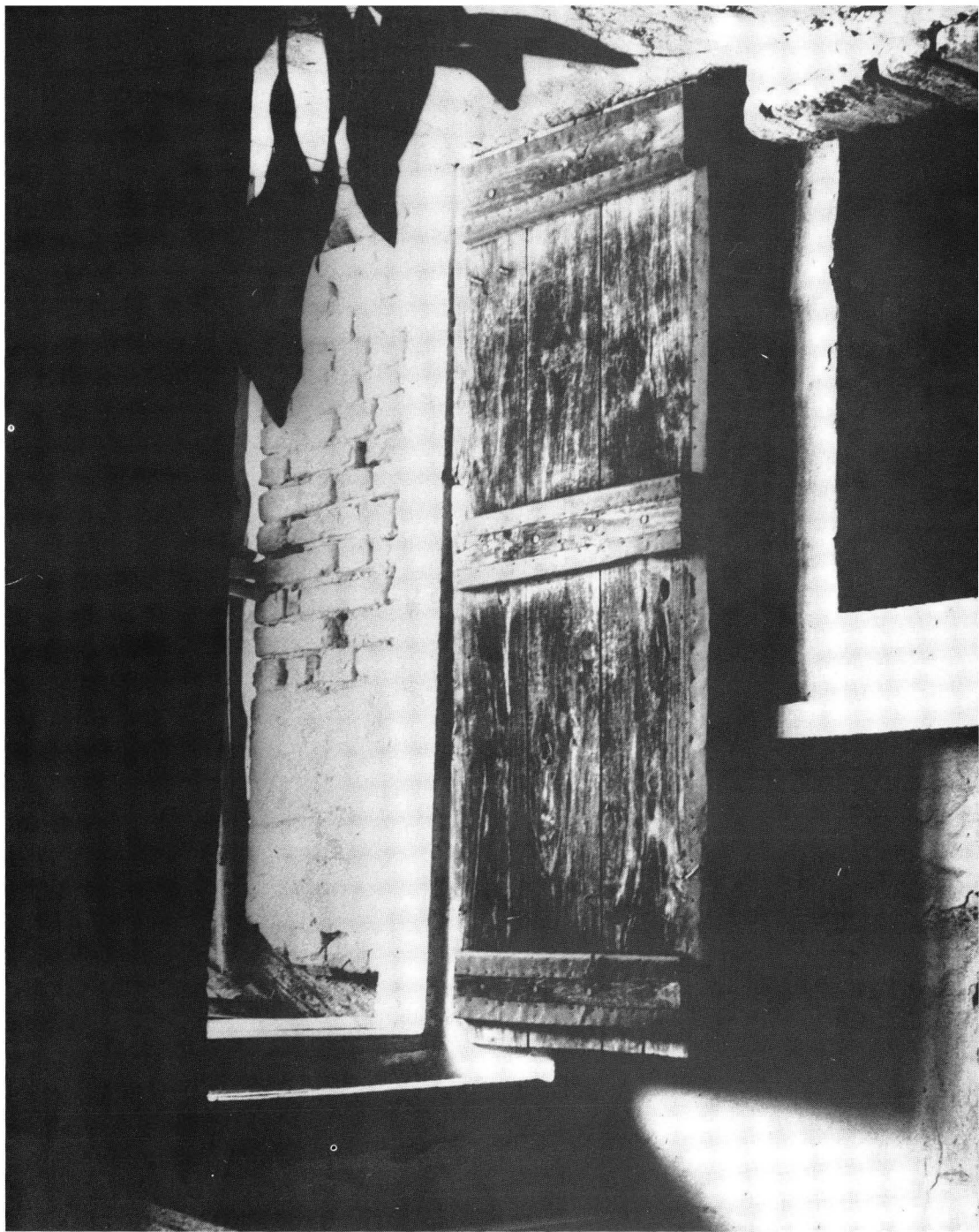
Le patronage à Saint-Martin-des-Moulins. – Difficultés. – La main de Dieu.

Dans la chapelle attenant au pensionnat Sainte-Philomène, le patronage prenait un très bon départ. Tous les jours fériés, une nuée d'enfants affluait pour se confesser et communier. Après la messe, il y avait une brève explication d'évangile. L'après-midi, catéchisme, puis quelque cantique, une brève instruction, les litanies de la Sainte Vierge et la bénédiction (du Saint-Sacrement). A divers intervalles on occupait les enfants en d'agréables récréations, par toutes sortes de jeux. Nous le faisons dans la petite ruelle qui, encore maintenant, sépare le monastère des Madeleines de la rue. Nous passâmes là six mois agréables. Nous pensions avoir trouvé le paradis sur terre quand il fallut abandonner cet asile bien-aimé pour aller en chercher un autre.

La marquise Barolo, quoique favorable à toute œuvre de charité, à l'approche de l'ouverture de son pensionnat (il fut ouvert le 10 août 1845) voulut en éloigner notre patronage. A vrai dire, le local qui servait de chapelle, de classe ou de lieu de récréation pour les jeunes gens n'avait aucune communication avec l'intérieur de l'établissement. Les persiennes mêmes en étaient fixées et (leurs lames) tournées vers le haut. Néanmoins il fallut obéir. On fit de vives instances auprès de la municipalité de Turin et, grâce à la recommandation de l'archevêque Frasoni nous obtînmes de transférer notre patronage à l'église de Saint-Martin « dei Molazzi » ou « des Moulins » de la ville.

Aussi, un dimanche de juillet 1845 (1), nous chargeâmes sur nos épaules bancs, prie-Dieu, chandeliers, quelques chaises, croix, tableaux, petits et grands. Chacun empoigna ce qu'il put et, telle une peuplade en migration, au milieu des cris, des rires et des regrets, nous voilà partis établir notre quartier général au lieu sus-indiqué.

(1) Exactement le 13 juillet.



Cuisine de la maison des Becchi. Jean Bosco naquit à deux cents mètres de là dans une ferme aujourd'hui détruite et habita ici à partir de l'âge de deux ans.

« A cet âge, je ne pouvais pas encore réaliser quel affreux malheur c'était de perdre un père. Cet événement plongea toute la famille dans la consternation. Il y avait cinq personnes à nourrir » (p. 26).

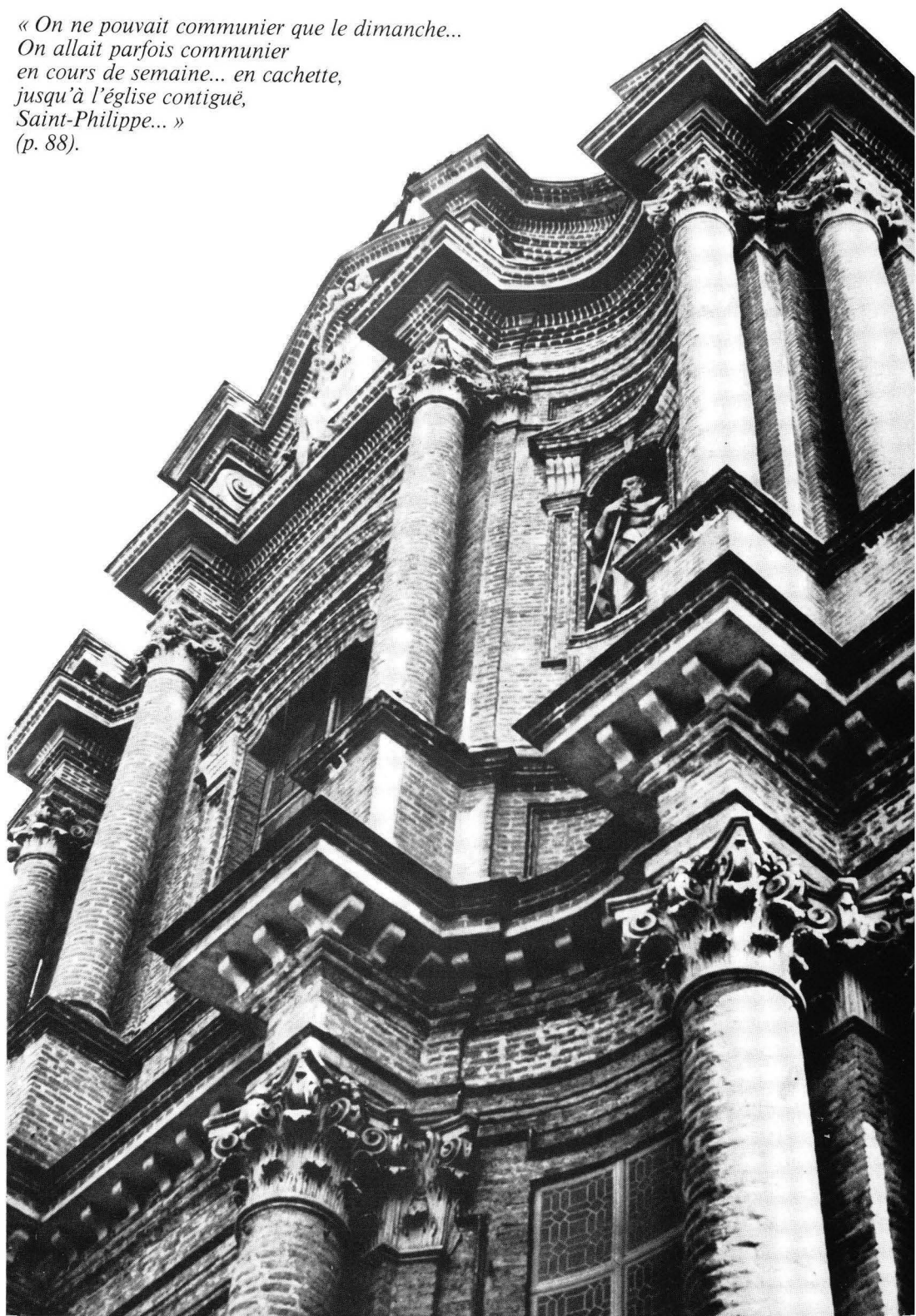


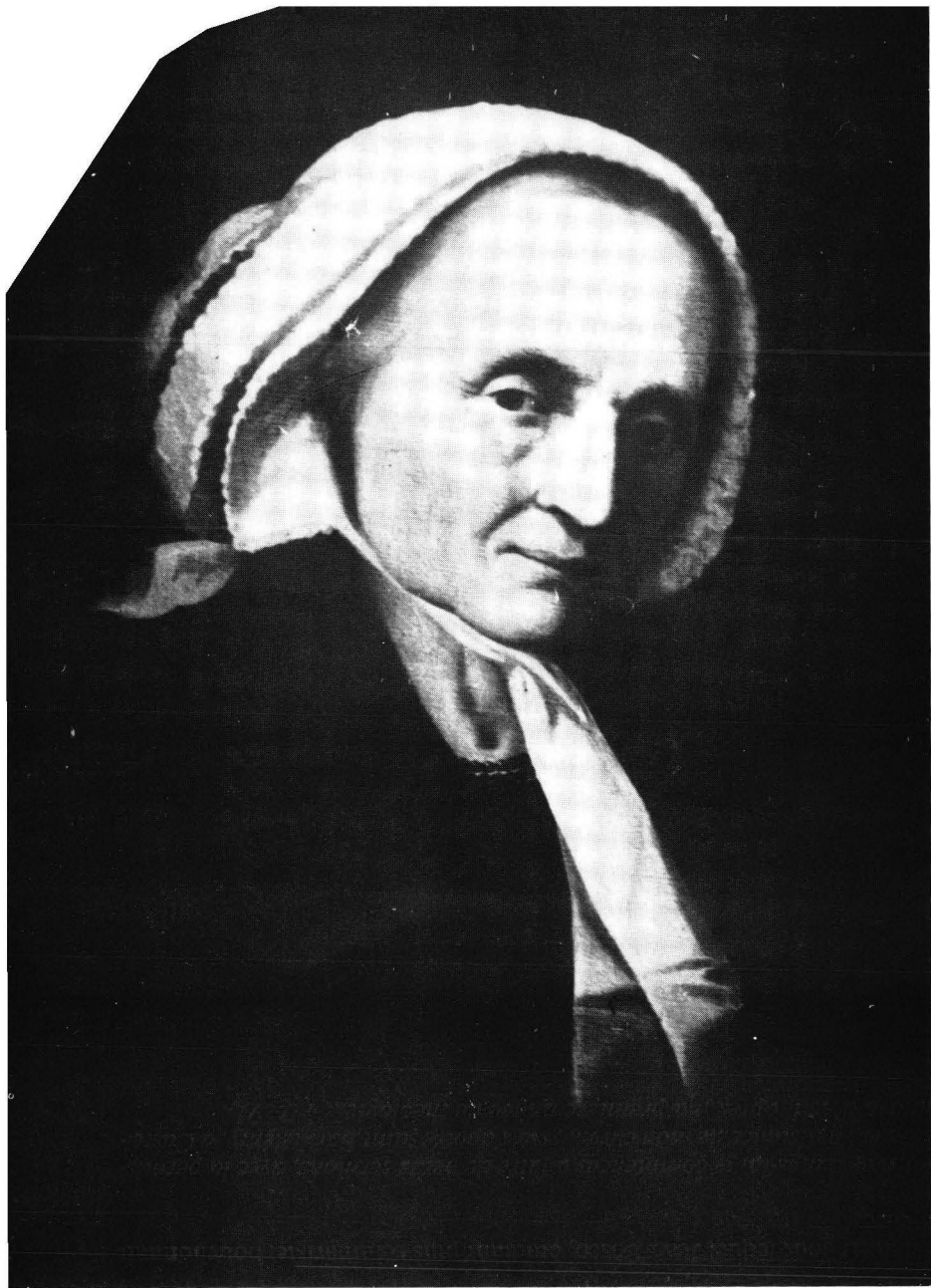
Murialdo : le presbytère où pendant six mois Giovanni Bosco habita pour étudier avec Don Calosso, d'avril 1830 au 21 novembre.

« Mon petit Jean, tu as mis ta confiance en moi, je ne veux pas qu'elle soit vaine. Plante donc là ce frère cruel et viens au presbytère. Tu trouveras en moi un père affectueux... » (p. 43).

Église Saint-Philippe-Neri à Chieri,
joutant le grand séminaire.

*« On ne pouvait communier que le dimanche...
On allait parfois communier
en cours de semaine... en cachette,
jusqu'à l'église contiguë,
Saint-Philippe... »*
(p. 88).





Maman Marguerite, mère de saint Jean Bosco,
ainsi appelée familièrement par les jeunes de l'Oratoire.

« Te voilà prêtre, mon petit Jean !... Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais un jour, avec le temps, tu verras que ta mère avait raison. Chaque matin, j'en suis sûre, tu prieras pour moi. Je ne te demande rien d'autre... » (p. 107, note 1).

Castelnuovo : le hangar sous lequel Jean Bosco, étudiant puis séminariste, bouchonnait le cheval de son curé.

« En ce temps-là, je commençai à faire de petits sermons, avec la permission et l'assistance de mon curé... ; sur l'apôtre saint Barthélémy, à Castelnuovo d'Asti, après ma première année de théologie... » (p. 91).





Saint Joseph Cafasso assistant un condamné à mort. Statue élevée au Rondo, non loin de l'oratoire. Il fut le directeur de conscience très écouté de Don Bosco.

« Avant de prendre une décision ferme, je tins à faire un voyage à Turin pour demander conseil à Don Cafasso qui, depuis plusieurs années, était devenu mon guide... » (p. 110).



Saint François de Sales, protecteur de la Société salésienne.

« Ce patronage, nous le mettons sous la protection de saint François de Sales, parce que les dévouements qui ont l'intention de se consacrer à ce genre d'apostolat doivent se proposer ce saint comme modèle... » (p. 127, note 2).



La source de toutes les grâces
repandra ses grâces et ses
benedictions sur toutes leurs
deuores et leurs familles —
Sur Dieu vous benoitte
o charitable Madamme que
la Ste Vierge vous proteye
et veuille bien auhi prier
pour moi qui serai à ja-
mais avec la plus grande
gratitude en Y. Ch.
Turin 13 juin 93
Humble Leviteur
abbé Y. Bosco —

L'écriture de Don Bosco. Passage d'une lettre du saint à Mlle Anne Dubouchet, écrite en 1883.

« Il le (le ministère de Don Bosco) comparait à celui des missions étrangères... A titre d'étrennes, il ne manquait pas de m'envoyer chaque année une somme de trois cents lires avec ces mots : "Pour les gamins de Don Bosco". » (p. 154).

◀ **Maison de santé,** corso Regina Margherita, à Turin, où Don Bosco faillit être enfermé en 1846...

« En attendant, le bruit se répandait de plus en plus que Don Bosco était devenu fou... » (p. 144).

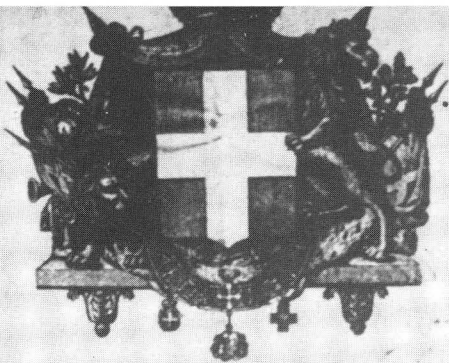


Basilique de la Consolata à Turin, célèbre sanctuaire très cher au cœur de Don Bosco.

« Chaque année, nous allions en pèlerinage célébrer la messe à la Consolata. Cette année-ci (1848)... les chants, en cours de route, la musique, à l'église, attirèrent une foule innombrable » (p. 178).

Passeport de Don Bosco établi pour se rendre de Turin à Milan, délivré en 1850.

« Ceux qui prenaient part aux manifestations publiques... portaient les cheveux séparés sur le front et rejetés, bouclés, en arrière, un pourpoint collant aux couleurs variées... Ainsi attifés, ils défilaient... en chantant des hymnes à l'unité nationale » (p. 182).



In nome di S. M. il Re di Sardegna,
 di Cipro e di Gerusalemme,
 DUCA DI SAVOIA DI GENOVA &c. &c.
 Principe di Piemonte, &c. &c. &c.

Durata del passaporto un anno
 N. 856 del. Passap.
 N. del. Registro
 Contrassegni
 Età di anni 35
 Natura civile 38
 Capelli Cast. scuri
 Fronte ind.
 Sopracciglia Cast.
 Occhi D.
 Naso ad.
 Bocca D.
 Barba scura
 Toccia ovale
 Carnagione bruna
 Segni particolari
 Condizione maestro di
 Scuola elementare
 Comunità Torino
 Firma del laboro
 D. Pietro Giovanni

La Regina Segreteria di Stato per gli Affari Esteri avendo visto il Passaporto
 a
 al Sig. D. Giovanni Bosco, nativo di C.
 = nativo d. C.
 che va a Milano e Lombardia

Richiede pertanto tutti coloro che dipendono dall'autorità di S. M.
 preghi Ministri, Governatori, Comandanti, ed altri Impiegati
 delle Potenze amiche di lasciar passare, e spassare il suddetto
 senza dargli molestia, o metter impedimento
 veruno, d'assistere anzi in tutto ciò che potrà occorrer pronta dal
 canto suo a far lo stesso in circostanza simile e maggiore se occorrer
 In fede si spedisce il presente munito del sigillo della stessa Segreteria
 Torino li 27. genn. 1856 mille otto cento. Cirquante
 spedito dietro C. P. delle g. etc.
 Costo della Pass. militare

Per il Ministro Segretario di Stato
 N. Segretario Capo di Divisione
 Il Cav. Caraffa

presso una casa nuova
 di Piemonte



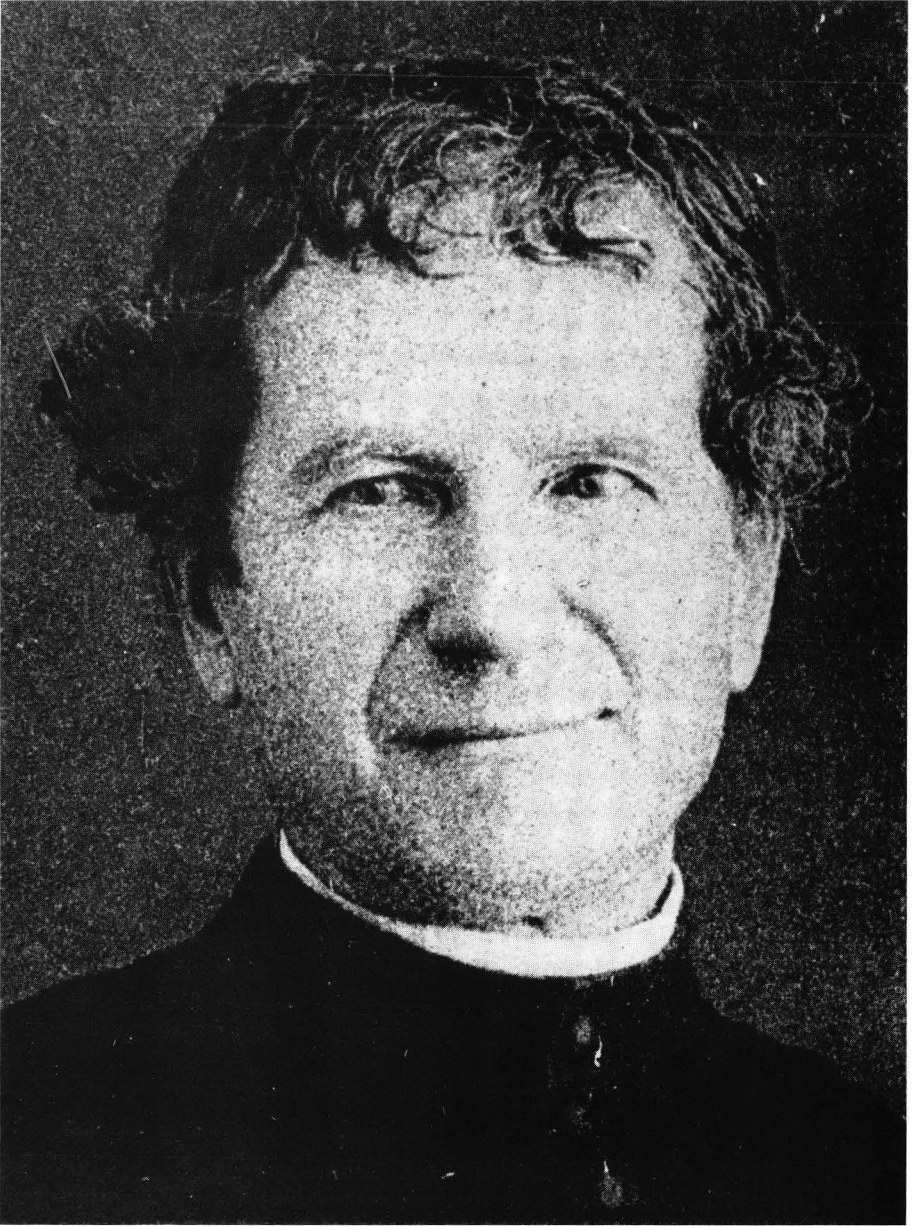


Photo de Don Bosco, prise à Marseille en 1883, et dont Albert Olive, frère d'un missionnaire salésien, affirma qu'elle était « excessivement ressemblante... Je l'ai vu ».

« L'excellent et pieux prêtre qu'est Don Bosco... s'efforce de recueillir... tous les enfants qu'à Turin il rencontre, abandonnés, errants sur les places et dans les rues... » (p. 193).



Le berceau de l'œuvre salésienne au Valdocco ; agrandissement de la « maison Pinardi », « église » Saint-François-de-Sales.

« Et les travaux de construction de l'église Saint-François-de-Sales avançaient à une allure incroyable. En onze mois elle était achevée. Le 20 juin 1852, elle fut consacrée... Cette année encore le clocher attenant... fut construit » (p. 197).



Saint Dominique Savio, élève de Don Bosco, « patron » des adolescents, est entré chez Don Bosco en octobre 1854. Il avait douze ans.

« Cette humble chapelle (Saint-François-de-Sales)... fut le témoin des prières et des extases de saint Dominique Savio. Si ses murs pouvaient parler, ils raconteraient des choses étonnantes, incroyables » (p. 199, note 1).



Le bureau de Don Bosco au Valdocco. Document photographique montrant Don Bosco à sa table de travail.

« Au mois d'octobre 1853, le bâtiment était achevé... Je me rendis le premier dans la chambre que Dieu m'accorde d'occuper encore aujourd'hui » (p. 201).



La table de réunion, dans la chambre de Don Bosco, autour de laquelle, le soir du 26 janvier 1854, quatre jeunes gens prirent le nom de « salésiens » pour la première fois.

« Il me semblait être dans une grande plaine, au milieu d'une immense foule de jeunes gens... Tandis que tout ceci se passait, moi, toujours en rêve, j'avais des prêtres pour m'aider » (p. 219).

Le théologien Borelli fit un sermon de circonstance d'abord au départ, puis à l'arrivée à la nouvelle église.

Sur un ton bonhomme, plus unique que rare, ce digne ministre du sanctuaire développa le thème suivant : « Les choux, chers jeunes gens, à moins d'être repiqués ne forment pas une belle et grosse tête. Il faut en dire autant de notre patronage. Jusqu'ici il a été transplanté d'un endroit à l'autre ; mais partout où il s'est quelque peu arrêté, il a connu un accroissement notable au profit, non négligeable, des jeunes qui y sont venus. Saint-François-d'Assise le vit commencer sous forme de catéchisme et un tantinet de chant. Là on ne pouvait faire plus. Le Refuge lui permit de faire, momentanément, un arrêt, comme disent les usagers des voyages en chemin de fer et ce, afin que nos jeunes ne manquent pas, en ces quelques mois, de l'aide spirituelle des confessions, des catéchismes, des sermons et d'agréables divertissements.

A côté du pensionnat, commença un vrai patronage. Nous croyions avoir vraiment trouvé la paix et un endroit fait pour nous. Mais la divine Providence a voulu que nous devions déloger et venir ici, à Saint-Martin. Y resterons-nous longtemps ? Nous l'ignorons, mais nous l'espérons. Quoi qu'il en soit, nous croyons que, tels les choux repiqués, notre patronage verra croître le nombre de ses jeunes gens amis de la vertu et que croîtra aussi l'amour du chant, de la musique, des cours du soir et même de ceux de la journée.

Donc, resterons-nous ici longtemps ? Ne nous préoccupons pas de telles pensées. Déchargeons-nous, entre les mains du Seigneur, de tous nos soucis, il aura soin de nous. Il nous bénit certainement, nous aide et veille sur nous. Il pensera donc à (nous trouver) l'endroit favorable pour procurer sa gloire et le bien de nos âmes. Comme les grâces du Seigneur forment une sorte de chaîne dont les anneaux sont liés l'un à l'autre, ainsi en profitant des premières grâces nous sommes assurés que Dieu nous en accordera de plus grandes encore. Et nous, répondant au but du patronage, nous marcherons de vertu en vertu jusqu'à ce que nous atteignons la patrie bienheureuse où l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur accordera à chacun la récompense de ce qu'il aura mérité par ses bonnes œuvres. »

Une foule innombrable de garçons assistait à cette cérémonie. Très émus, tous chantèrent un *Te Deum* d'action de grâces.

Les pratiques religieuses se faisaient ici comme au Refuge. Seulement on ne pouvait ni célébrer la messe, ni donner la bénédiction (du Saint-Sacrement) le soir. En conséquence, impossible de distribuer la sainte communion qui, pourtant, est le pilier de notre éducation (2). Les récréations elles-mêmes étaient fortement dérangées et mêmes rendues impossibles étant donné que les enfants devaient se tenir dans la rue et sur la petite place située devant l'église, où passaient sans cesse piétons, voitures, chevaux et chariots.

Faute de mieux, nous remercions le Ciel de ce qu'il nous avait donné, en attendant un meilleur emplacement. Mais de nouveaux ennuis fondirent sur nous.

Les meuniers, leurs manœuvres et leurs commis ne pouvant supporter les cabrioles, les chants et parfois le charivari de nos enfants, s'alarmèrent et portèrent plainte devant la municipalité. Ce fut alors que l'on commença à dire que ces attroupements de jeunes constituaient un danger ; que d'un moment à l'autre ils pouvaient donner lieu à des soulèvements et à des révolutions. On appuyait cette rumeur sur l'extrême obéissance dont ces garçons témoignaient envers leur supérieur. On ajoutait, mais sans preuve, qu'ils avaient causé des dégâts dans l'église et, hors de l'église, au pavage. A les entendre, il semblait que Turin dût s'effondrer si nous continuions à nous réunir là.

Ce qui mit le comble à nos malheurs, ce fut une lettre du secrétaire des minotiers au maire de Turin. Tous les potins, tous les dégâts imaginaires y étaient relatés et amplifiés (3).

(2) Déjà en 1845 le saint nous dit que sans l'Eucharistie il est impossible d'élever la jeunesse. Cela, bien de ses confrères dans le sacerdoce le voyaient d'un œil peu sympathique. En 1858, l'un de ceux-ci alla le trouver pour lui faire, sur l'article, un reproche sévère ! « Écoutez, lui répondit Don Bosco, voulez-vous que nous prenions pour arbitre Don Caffasso ? Allez le trouver. Je m'inclinerai devant sa façon de voir. » Il savait à qui il l'adressait. Aussi son excellent confrère se garda bien d'aller frapper à la porte de l'arbitre.

(3) Le maire envoya vérifier ces dires. On trouva tout en bon ordre. L'unique dégât était une petite rayure gravée dans un mur de l'église par le clou d'un gamin.

Elle disait que les familles adonnées aux divers emplois ne pouvaient absolument plus continuer leur travail ni vivre tranquilles. On alla jusqu'à dire que notre patronage était une pépinière d'immoralité. Le maire, quoique persuadé du mal-fondé de ces raisons, écrivit une lettre énergique aux termes de laquelle nous devons immédiatement porter ailleurs notre patronage. Regret général, soupirs inutiles : il fallut déguerpir (4).

Il est bon cependant de noter que le fameux secrétaire, auteur de cette lettre diffamatoire, le nommé... (à ne jamais publier) (5) écrivit alors pour la dernière fois. Frappé de violents tremblements de la main droite, il s'éteignit trois ans plus tard. Dieu permit que son fils fût abandonné sur la rue et contraint de venir demander du pain et un abri à notre internat, ouvert par la suite au Valdocco.

18°

Le patronage à Saint-Pierre-aux-Liens. – La servante du chapelain. – Une lettre. – Un triste accident.

Comme le maire, et, en général, la municipalité étaient persuadés de l'inconsistance de ce que l'on écrivait contre nous, sur une simple demande, et sur recommandation de l'archevêque, on obtint la permission de se réunir dans la cour et dans l'église du cimetière du Très-Saint-Crucifix, appelée communément Saint-Pierre-aux-Liens (1). Ainsi, après deux mois de séjour à Saint-Martin, nous dûmes, à notre grand regret, nous transporter en un autre endroit, d'ailleurs beaucoup plus adapté à nos besoins. L'ample portique, la cour spacieuse, l'église convenant bien aux cérémonies sacrées, tout

(4) Nous passâmes là deux mois, écrivit ailleurs Don Bosco.

(5) Don Bosco transcrivit le nom du personnage. Par respect pour la délicatesse du saint, Don Ceria ne le précisa pas dans son édition du manuscrit. Nous l'imitons.

(1) Historiquement parlant, ce troisième siège de ce patronage nomade fut le second, avant celui de Saint-Martin, comme l'ont attesté des recherches faites sur la base de documents sérieux. N'oublions pas que Don Bosco écrit à vingt ans de distance.

contribua à exciter l'enthousiasme des garçons qui paraissaient délirer de joie.

Mais nous avions là un terrible rival, insoupçonné de nous. Ce n'était pas un de ces défunts qui reposaient, nombreux, dans les tombes voisines, mais une personne vivante : la bonne du chapelain. A peine eut-elle entendu les chants, les cris et, disons-le, le chahut des garçons, qu'elle sortit, furibonde, le bonnet de travers, les mains sur les hanches et se mit à invectiver la foule des joyeux drilles. Avec elle criaillaient une fillette, un chien, un chat, et toutes les poules, de telle sorte qu'on eût pu croire à l'imminence d'une guerre européenne. Je tentai de m'approcher pour l'apaiser, faisant observer qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté chez ces garçons, qu'ils ne pensaient qu'à s'amuser et ne commettaient aucun péché. Alors elle s'en prit à moi et me dit mon fait.

Je crus donc bon de faire cesser la récréation, de faire un peu de catéchisme, et, ayant récité le chapelet dans l'église, nous partîmes dans l'espoir d'être plus tranquille le dimanche suivant. Ce fut tout le contraire. Quand, sur le soir, le chapelain revint, sa bonne domestique lui tourna autour. Traitant Don Bosco et ses enfants de révolutionnaires, de profanateurs de lieux saints, de fine fleur de canaille, elle poussa son patron à écrire une lettre à la municipalité. Il le fit sous la dictée de la domestique, mais avec une telle acrimonie, qu'ordre fut immédiatement expédié d'appréhender qui de nous fût retourné là.

C'est malheureux à dire, mais ce fut la dernière lettre du chapelain, Don Tesio. Il écrivit le lundi et, à peine quelques heures après, il était frappé d'une attaque d'apoplexie qui le réduisit à l'instant à l'état de cadavre. Deux jours plus tard, le même sort frappait la servante. La nouvelle s'en répandit et fit une profonde impression dans l'âme des jeunes gens et dans celle de tous ceux à qui elle parvint. Tous avaient une envie folle de venir et d'entendre raconter les tristes événements. Mais comme il nous était défendu de nous rassembler à Saint-Pierre-aux-Liens et qu'on n'avait pu donner aucun avis opportun aux garçons, personne, pas même moi, ne pouvait imaginer où nous pourrions trouver un lieu de réunion.

Le patronage à la maison Moretta.

Le dimanche qui suivit cette défense, une multitude d'enfants se rendit (encore) à Saint-Pierre-aux-Liens, car on n'avait pu les prévenir par aucun avis. Trouvant tout fermé, ils se dirigèrent en masse vers mon domicile, près du pensionnat. Que faire ? j'étais encombré de tout un attirail d'objets de culte ou de récréation ; une foule de garçons collaient à mes pas où que j'aille, et je n'avais pas la moindre parcelle de terrain pour les réunir.

Toutefois, cachant mes peines, je me montrai de bonne humeur avec tous et je les égayai en leur disant monts et merveilles du futur patronage qui n'existait que dans mon imagination et dans les décrets du Seigneur. Pour les occuper durant les jours de congé, je les conduisais tantôt à Sassi, tantôt à Notre-Dame-du-Pilon, à Notre-Dame-des-Champs, au Mont des Capucins et jusqu'à Superga. Dans ces églises, je faisais en sorte de leur assurer la messe le matin, avec explication de l'évangile ; le soir, un peu de catéchisme, quelques cantiques, un récit, et puis marches, promenades jusqu'à l'heure de rentrer en famille. Cette situation critique paraissait devoir réduire en fumée tout projet de patronage. Au contraire, le nombre des clients augmentait de façon extraordinaire.

Nous arrivâmes ainsi au mois de novembre (1845), saison la moins opportune pour organiser des promenades ou des randonnées hors de la ville. D'accord avec le théologien Borelli, nous louâmes trois chambres de la maison de Don Moretta (1) toute proche et faisant à peu près face à l'église actuelle de Marie Auxiliatrice. Maintenant, à force de réparations, elle a été totalement refaite. Nous y passâmes quatre mois, assez à l'étroit, mais contents de pouvoir au moins réunir nos élèves en ces chambrettes, les instruire et leur faciliter la pratique de la confession. Ce fut en cet hiver même que

(1) Cette maison Moretta se trouvait sur l'emplacement qu'occupe actuellement la grande maison d'édition de presse, la *Société d'Éditions internationales* (S.E.I.).

nous commençâmes les cours du soir. C'était la première fois que, dans nos pays, on parlait de ce genre d'école. Aussi en fit-on grand tapage : les uns pour, les autres contre (2).

A la même époque, des bruits bien étranges circulèrent sur mon compte. Les uns traitaient Don Bosco de révolutionnaire, d'autres de fou ou d'hérétique. Ils raisonnaient ainsi : ce patronage éloigne les jeunes gens des paroisses. Ainsi le curé verra son église se vider et il ne pourra plus connaître les enfants dont il devra rendre compte au tribunal du Seigneur. Que Don Bosco renvoie donc ces enfants à leurs paroisses et cesse de les réunir ailleurs. Ainsi pensaient deux respectables curés de cette ville qui me rendirent visite au nom de leurs collègues. Je leur répondis : « Les garçons que je recueille ne troublent en rien la fréquentation de vos églises. La plupart d'entre eux ne connaissent ni curé ni paroisse.

– Pourquoi ?

– Parce que, en majorité, ce sont des étrangers abandonnés dans cette ville par leurs parents ou venus y chercher du travail qu'ils ne trouvent d'ailleurs pas. Des Savoyards, Suisses, Valdotains, Biellais, Novarais, Lombards, tels sont en général ceux qui fréquentent nos réunions.

– Ne pourriez-vous pas les envoyer tous à leurs paroisses respectives ?

– Ils ne les connaissent pas.

– Pourquoi ne pas les leur faire connaître ?

– Ce n'est pas possible. L'éloignement de leur pays, la diversité des langages, l'insécurité du logement, l'ignorance des lieux, leur rendent difficile, pour ne pas dire impossible, la fréquentation des paroisses. De plus, beaucoup d'entre eux sont déjà des adultes ; il y en a de dix-huit, de vingt et même de vingt-cinq ans qui sont totalement ignares des choses religieuses. Qui pourra les convaincre d'aller se joindre à des gamins de huit ou dix ans, souvent plus instruits qu'eux ?

(2) Les Frères des Écoles Chrétiennes de Turin ont contesté cette primauté. Ils ont raison, s'ils entendent avoir ouvert officiellement les premiers ces cours du soir en janvier 1846 ; mais il y avait au moins deux mois – novembre 1845 – que Don Bosco les avait commencés à la bonne franquette, avec des moyens de fortune, dans son logis, avec des apprentis de Turin illettrés, ou désireux d'apprendre davantage.

– Ne pourriez-vous pas les conduire vous-même et venir leur faire le catéchisme dans nos propres églises paroissiales ?

– Je pourrais tout au plus me rendre en une paroisse, mais pas en toutes. Il serait possible d’obvier à cet inconvénient si chaque curé voulait se donner la peine de venir, ou d’envoyer quelqu’un, pour réunir ces enfants et les conduire dans leurs paroisses respectives. Mais cela encore s’avère difficile car beaucoup d’entre eux sont dissipés et même revêches. Attirés chez nous par les jeux, les promenades que nous organisons, ils se décident aussi à fréquenter les catéchismes et les autres pratiques de piété. Il serait donc nécessaire que chaque paroisse ait un local spécial pour réunir ces jeunes et les occuper en des récréations agréables.

– Tout cela est impossible. Il n’y a ni locaux ni prêtres qui soient libres pour de telles tâches.

– Alors ?

– Alors, faites comme vous croyez bon. En attendant, nous réfléchirons entre nous sur ce qu’il y a de mieux à faire.

Les curés turinois discutèrent donc entre eux sur cette question : fallait-il encourager les patronages ou les désapprouver ? On parla pour et contre (3). Le curé de Borgo Dora, Don Augustin Gattino, avec le théologien Ponzati, curé de Saint-Augustin, me transmirent la réponse en ces termes (4) : « Les curés de la ville de Turin, réunis pour leur conférence habituelle, examinèrent la question de l’opportunité des patronages. Ayant, de part et d’autre, pesé les (motifs) de crainte et d’espérance, étant donné que chacun ne peut pourvoir d’un patronage sa propre paroisse, ils encouragent le prêtre Bosco à continuer, jusqu’à ce que soit prise une autre décision. »

Pendant que se passaient tous ces (événements), le printemps de 1846 arriva. La maison Moretta comptait de nombreux locataires. Etourdis par les cris et le bruit incessant des

(3) Même parmi ceux qui étaient contre se trouvaient d’excellents catholiques, voire des prêtres, parce que, à Turin, de ce temps-là, les promoteurs de l’instruction populaire sentaient terriblement le fagot. Leurs intentions politiques, même maçonniques, étaient aussi sournoises que connues.

(4) Cet avis est du 2 mars 1846.

allées et venues des enfants, ils déposèrent une plainte auprès du propriétaire, le menaçant de casser leur bail si ces réunions ne cessaient pas sur-le-champ. Le bon abbé Moretta dut donc m'aviser d'avoir à chercher immédiatement un autre local où réunir les jeunes gens, si nous voulions que vive notre patronage.

20°

Le patronage dans un pré. – Promenade à Superga.

Avec bien du regret et non sans un dérangement important dans nos réunions de mars 1846, nous dûmes abandonner la maison Moretta et prendre en location un pré appartenant aux frères Filippi (1), là où se trouve actuellement une fonderie pour le moulage de la fonte. Je me trouvai là à ciel ouvert, au milieu d'un pré clos par une misérable haie qui laissait libre accès à qui voulait entrer. Les jeunes étaient de trois à quatre cents. Ils trouvaient leur paradis sur terre en ce patronage qui avait pour toit et pour murs la voûte céleste elle-même.

Mais comment accomplir nos devoirs religieux en cet endroit ? Tant bien que mal nous y faisons le catéchisme et chantions des cantiques ou les vêpres. Puis le théologien Borelli ou moi, montions sur un talus ou sur une chaise et adressions notre petit mot aux jeunes qui, attentifs, venaient nous écouter.

Pour les confessions on procédait ainsi : les jours fériés, je me rendais dans la prairie de bon matin. Plusieurs m'y attendaient déjà. Je m'asseyais sur un talus, écoutant les confessions des uns pendant que les autres se préparaient ou faisaient l'action de grâces. Ensuite, beaucoup reprenaient leur récréation.

A un certain moment de la matinée, on donnait un coup de trompette ; il rassemblait tous les jeunes. Un second coup

(1) Il s'étendait à 50 mètres de la maison Moretta.

de trompette demandait le silence qui me permettait de parler et d'indiquer où nous allions entendre la messe et communier.

Parfois, comme je l'ai déjà dit, nous allions à Notre-Dame-des-Champs, à la Consolata, à Stupinigi ou dans les sanctuaires déjà nommés. Comme souvent nous faisons de longues randonnées en des lieux assez éloignés, je vais vous en décrire une faite à Superga : elle donnera une idée de toutes les autres.

Une fois les enfants rassemblés dans le pré, ils jouaient quelque temps aux boules, aux palets, aux échasses, etc. Un roulement de tambour puis une sonnerie de trompette indiquaient le rassemblement et le départ. On s'arrangeait pour que chacun ait pu avoir la messe avant et, vers neuf heures, nous partions pour Superga. Les uns portaient les paniers de pain, d'autres fromage, saucissons, fruits ou autres denrées nécessaires pour la journée. On gardait le silence jusqu'au-delà des dernières maisons de la ville. Ensuite ou pouvait crier, rire, chanter, mais toujours en rangs et en ordre.

Arrivés au bas de la côte qui conduit à la basilique, je trouvai un magnifique petit cheval, dûment harnaché, que Don Anselmetti, curé de cette église, nous avait envoyé. Je recevais en même temps un billet ainsi conçu du théologien Borelli qui nous avait précédés : « Vous pouvez venir avec nos chers enfants. Tout est prêt : soupe, légumes, vin. » Je montai sur le cheval et lus cette lettre à haute voix. Tous les garçons se regroupèrent autour du cheval et, à cette lecture, se mirent à me faire ovation en applaudissant, criant et chantant. Les uns prenaient le cheval par les oreilles, (d'autres) par les naseaux ou la queue, bousculant tantôt la pauvre bête, tantôt son cavalier. Le doux animal supportait tout, manifestant une patience plus grande que celle qu'aurait eue celui qu'il avait sur le dos. Au sein de ce remue-ménage s'affirmait notre fanfare : un tambour, une trompette et une guitare. Tout était désaccordé, mais, ça faisait du bruit et avec les voix des jeunes, ça suffisait à faire une merveilleuse harmonie.

Fatigués de rire, de blaguer, de chanter, pour ne pas dire de hurler, nous arrivâmes au but fixé. Les jeunes gens, parce

que tout en sueur, se rassemblèrent dans la cour du sanctuaire. Ils furent vite munis de tout ce que nécessitait leur appétit vorace. Après un peu de repos, je les réunis tous et leur racontai minutieusement la merveilleuse histoire de cette basilique, des tombes royales qui se trouvent sous l'édifice, et de l'Académie Ecclésiastique qui, érigée ici-même, par Charles-Albert, avait été encouragée par les évêques des États Sardes (2).

Le théologien Guillaume Audisio, qui en était le président, fit les frais d'une soupe et d'une portion pour tous les hôtes. Le curé donna vin et dessert. Nous eûmes alors deux heures pour visiter les lieux. Nous nous sommes ensuite rassemblés dans l'église où il y avait beaucoup de monde. A trois heures de l'après-midi j'ai fait un bref sermon du haut de la chaire. Ensuite, les jeunes doués des plus belles voix chantèrent un *Tantum ergo* en musique. Tous furent en admiration devant la nouveauté (qu'offraient) ces voix argentines. A six heures, lancer de ballons. Puis, avec de vifs remerciements pour ceux qui nous avaient montré tant de bienveillance, nous partîmes pour Turin. De nouveaux chants, rires, courses et, parfois, prières meublèrent notre trajet.

Parvenus en ville, à mesure que chacun arrivait à l'endroit le plus proche de sa maison, il quittait les rangs et rentrait en famille. Quand j'arrivai au Refuge, j'avais encore avec moi sept ou huit jeunes des plus robustes, qui portaient tout le matériel qui nous avait servi durant cette journée.

(2) Cette académie ecclésiastique avait pour but de distribuer un large supplément d'études aux jeunes prêtres sélectionnés et déjà diplômés en théologie et en droit canon qui y étaient inscrits. Après quatre années de cours ils rentraient dans leurs diocèses où, la plupart du temps, ils remplissaient de hautes charges ecclésiastiques.

Le marquis Cavour et ses menaces. – Nouveaux tracas pour le patronage.

Inutile de dire quel enthousiasme ces promenades suscitaient chez les jeunes gens. Emballés par ce mélange de piété, de jeux, de promenades, chacun d'eux m'était affectionné au point non seulement d'obéir à mes ordres, mais encore d'être à l'affût de toute tâche dont je pourrais lui confier l'exécution. Un jour, un gendarme, me voyant imposer silence d'un signe de main à quatre cents enfants qui criaient au milieu du pré, s'exclama : « Si ce prêtre avait été général, il aurait pu combattre contre l'armée la plus puissante du monde. » C'est vrai : l'obéissance et l'affection de mes enfants tenaient de la folie.

Par ailleurs, cela donna occasion à une recrudescence des rumeurs selon quoi Don Bosco et ses fils pouvaient à tout moment susciter une révolution. Une telle affirmation, frisant le ridicule, trouva de nouveau créance auprès des autorités locales, et spécialement auprès du marquis de Cavour (1), père des célèbres Camille et Gustave, premier magistrat de la cité et pour ainsi dire chef des forces (de police) urbaines. Il me fit donc mander à l'Hôtel de Ville et m'entretint longuement à propos des ragots qui couraient sur mon compte. Il termina par ces mots : « Mon cher abbé, écoutez mon conseil ; laissez courir ces vauriens en liberté. Ils ne seront qu'une source d'ennuis pour vous et pour les autorités publiques. Je suis convaincu que ces réunions sont dangereuses. Aussi, je ne puis les tolérer. »

Je lui répondis aussitôt : « Monsieur le marquis, je n'ai d'autre but que d'améliorer la condition misérable de ces pauvres fils du peuple. Je ne demande pas de moyens financiers, mais seulement un endroit où pouvoir les réunir. Je pense, par ce moyen, arriver à diminuer le nombre des dépravés et de ceux qui vont peupler les prisons.

(1) C'était à cette époque le préfet de police de Turin, avec juridiction civile et criminelle sur tous les citoyens. Il s'agit de Michel Benso de Cavour. Don Bosco écrit souvent « Cavour » sans particule. Ce nom évoque surtout aux historiens Camille Benso comte de Cavour, le plus célèbre de sa famille comme homme d'État.

– Vous vous trompez, mon cher abbé, c'est peine perdue. Je ne puis d'ailleurs vous offrir aucun endroit puisque je considère de telles réunions comme dangereuses. Et vous, où prendrez-vous des ressources pour payer des locations et subvenir aux dépenses que vous occasionnent ces vagabonds ? Je vous le répète, je ne puis autoriser semblables réunions.

– Les résultats obtenus me prouvent, monsieur le marquis, que je ne me fatigue pas pour rien. Bien des jeunes gens, totalement abandonnés, ont été recueillis, mis à l'abri des dangers, acheminés vers un métier et la prison n'a plus été leur domicile. Jusqu'à présent les moyens matériels ne m'ont pas fait défaut : ils sont aux mains de Dieu qui, parfois, se sert de bien misérables instruments pour réaliser ses sublimes desseins.

– Patience, obéissez-moi tout simplement. Je ne puis vous permettre de telles réunions.

– Cette autorisation, je ne vous la demande pas pour moi, monsieur le marquis, mais pour ces malheureux jeunes, abandonnés, en voie de faire une bien triste fin.

– Taisez-vous ! Je ne suis pas ici pour discuter. Il y a un désordre, je veux et je dois l'empêcher. Ne savez-vous pas que tout rassemblement est interdit sans une autorisation légale ?

– Mes réunions n'ont absolument aucun but politique. J'enseigne le catéchisme à de jeunes enfants et je le fais du consentement de l'archevêque.

– L'archevêque est informé de tout ceci ?

– Il en est pleinement informé. Je n'ai pas fait un pas sans son consentement.

– Moi, en tout cas, je ne puis permettre semblables rassemblements.

– Je pense bien, monsieur le marquis, que vous n'avez pas l'intention de m'empêcher de faire le catéchisme avec la permission de mon archevêque !

– Et si l'archevêque vous disait de mettre fin à cette entreprise ridicule, vous n'opposeriez pas de résistance ?

– Aucune. J'ai commencé et je continue jusqu'à maintenant avec l'assentiment de mon supérieur ecclésiastique. Un simple mot et je suis à ses ordres.

– Allez, je vais parler avec l’archevêque. Mais ensuite ne vous obstinez pas contre ses ordres ; autrement vous m’obligeriez à prendre des mesures sévères dont je ne voudrais pas user.

Les choses en étant à ce point, je croyais être laissé en paix, au moins pour quelque temps. Mais quelle ne fut pas ma stupeur quand, rentré à la maison, je trouvai une lettre dans laquelle les frères Filippi me congédiaient du local loué. « Vos garçons, me disaient-ils, en piétinant continuellement notre pré, vont faire périr jusqu’à la racine de l’herbe. Nous sommes heureux de vous faire cadeau du terme échu pourvu que, dans les quinze jours, vous libériez notre prairie. Nous ne pouvons vous accorder un plus long délai. » A la nouvelle de tant de difficultés, plusieurs amis me conseillaient d’abandonner une entreprise inutile, du moins la jugeaient-ils telle. D’autres, me voyant pensif et toujours entouré de gamins, commencèrent à dire que j’étais devenu fou.

Un jour, le théologien Borelli lui-même en présence du prêtre Sébastien Pacchiotti et d’autres, me dit : « Plutôt que de vous exposer à tout perdre, mieux vaut sauver quelque chose. Laissons en liberté tous les jeunes gens que nous avons. Gardons-en une vingtaine, parmi les plus petits. Tandis que nous continuerons à leur enseigner le catéchisme. Dieu nous montrera dans quelle voie (nous engager et nous donnera) l’occasion de faire davantage. » Je lui répondis : « Il ne faut pas attendre d’autre occasion. Le terrain est prêt, il y a là une cour spacieuse, une maison grouillante d’enfants, des portiques, une église, des prêtres, des abbés, tout cela à nos ordres !

– Mais où est donc tout cela ? coupa le théologien Borelli.

– Je ne saurais vous le dire, mais ça existe certainement, et c’est pour nous. »

Alors le théologien Borelli éclata en sanglots. « Pauvre Don Bosco, gémit-il, son cerveau divague », et, me prenant les mains, il m’embrassa puis s’éloigna avec Don Pacchiotti, me laissant seul dans ma chambre.

Renvoi du « Refuge ». – Autre accusation de folie.

Tous les bruits qui se colportaient sur le compte de Don Bosco commencèrent à inquiéter la marquise Barolo, d'autant plus que l'autorité municipale se montrait contraire à mes projets. Un jour, elle vint me trouver dans ma chambre et se mit à me dire : « Je suis très satisfaite du soin que vous prenez de mes instituts. Je vous remercie d'avoir tant travaillé à y introduire le chant des cantiques, le plain-chant, la musique, l'arithmétique, et même le système métrique.

– Pas besoin de remerciements, lui répondis-je. Les prêtres doivent travailler selon leur devoir. Dieu les paiera de tout. Ne parlons plus de cela.

– Je voulais dire que je regrette vivement que l'abondance de vos occupations ait altéré votre santé. Il ne vous est plus possible d'assurer la direction (spirituelle) de mes œuvres et celle des garçons abandonnés, d'autant plus qu'à présent leur nombre va démesurément croissant. Je viens vous proposer de ne faire que ce à quoi vous êtes tenu, c'est-à-dire la direction (spirituelle) du pensionnat ; de ne plus mettre les pieds aux prisons ni à Cottolengo et surtout de ne plus vous préoccuper de (vos) enfants. Qu'en pensez-vous ?

– Madame la marquise, Dieu m'a aidé jusqu'à maintenant et il ne manquera pas de m'aider (encore). Ne vous inquiétez donc pas pour ce qu'il y a à faire. Entre moi, Don Pacchiotti et le théologien Borelli, nous viendrons à bout de tout.

– Mais je ne puis tolérer que vous vous épuisiez ! Des activités si nombreuses et si diverses, que vous le vouliez ou non, se font au détriment de votre santé et de mes institutions. Par ailleurs, les bruits qui courent sur votre état mental, l'opposition des autorités locales, m'obligent à vous conseiller...

– Oui ? madame la marquise.

– De laisser de côté ou vos garçons ou le Refuge. Pensez-y et donnez-moi une réponse.

– Ma réponse est déjà toute réfléchie, madame la marquise. Vous avez de l'argent, vous trouverez aisément des prê-

tres, tant que vous en voudrez, pour s'occuper de vos institutions. Pour les enfants pauvres, ce n'est pas pareil. Si je les quitte maintenant (pour eux) tout part en fumée. Je continuerai donc à faire ce que je peux pour le Refuge, comme avant, je cesserai (cependant) mon emploi régulier (1) et je m'occuperai sérieusement du soin des enfants abandonnés.

– Comment ferez-vous pour vivre ?

– Dieu m'a toujours aidé et il m'aidera encore à l'avenir.

– Mais votre santé est toute délabrée, votre tête ne vous sert plus. Vous vous enfoncez dans les dettes. Vous viendrez chez moi, mais, je vous en avertis dès à présent, je ne vous donnerai jamais un sou pour vos enfants. Ecoutez mon conseil de mère. Je vous maintiens votre salaire, je l'augmente même si vous le désirez. Allez en quelque endroit pendant un, trois, cinq ans. Reposez-vous. Quand vous serez bien rétabli, revenez au Refuge, vous y serez toujours le bienvenu. Autrement vous me mettez dans la triste obligation de vous congédier de mes institutions. Pensez-y sérieusement.

– J'y ai déjà pensé, madame la marquise. Ma vie est consacrée au bien de la jeunesse. Je vous remercie de vos offres, mais je ne puis abandonner la voie que la divine Providence m'a tracée.

– Donc, vous préférez ces vagabonds à mes institutions ? S'il en est ainsi, je vous congédie sur l'heure. Aujourd'hui même je vous trouverai un remplaçant. »

Je lui fis alors observer qu'une mise en congé si précipitée allait faire supposer des motivations peu honorables pour moi, et pour elle ; qu'il valait mieux agir avec calme et conserver entre nous cette charité dont nous aurions tous deux à rendre compte au tribunal du Seigneur.

« Eh bien ! conclut-elle, je vous accorde trois mois, après quoi vous laisserez à d'autres la direction (spirituelle) de mon pensionnat. »

J'acceptai ce congé, m'abandonnant à ce que Dieu disposerait pour moi.

(1) Cet emploi régulier, c'est la direction spirituelle du pensionnat annexé au Refuge.

En attendant, le bruit se répandait de plus en plus que Don Bosco était devenu fou. Mes amis s'en montraient peinés, d'autres riaient, tous s'éloignaient de moi. L'archevêque laissait faire. Don Caffasso conseillait de temporiser. Le théologien Borelli ne soufflait mot. Alors tous mes collaborateurs me laissèrent seul au milieu de quatre cents jeunes gens (2).

En cette occasion, quelques respectables personnes voulurent prendre soin de ma santé. « Ce Don Bosco, dit l'un d'eux, a des idées fixes qui le conduiront inexorablement à la folie. Peut-être qu'une cure lui fera du bien. Conduisons-le dans une maison de santé et là, avec les égards convenables, on fera ce que la prudence suggérera. »

Deux de ces messieurs furent donc chargés de venir me prendre en voiture pour me conduire dans cette maison de santé (3). Les deux messagers me saluèrent poliment. Ils me demandèrent des nouvelles de ma santé, de mon patronage, du futur édifice, de l'église. Poussant un profond soupir ils laissèrent échapper ces (seuls) mots : « C'est vrai ! »

Ils m'invitèrent alors à faire une petite promenade avec eux. « Un peu d'air vous fera du bien. Venez, nous avons justement une voiture. Nous ferons route ensemble et nous aurons tout le temps de causer. » Je m'aperçus alors du petit tour qu'ils voulaient me jouer et, sans avoir l'air de soupçonner (quoi que ce soit), je les accompagnai à la voiture et insistai pour qu'ils entrent y prendre place les premiers. Au lieu de monter moi-même, je claquai brusquement la portière et criai au cocher : « Allez au plus vite à l'asile où ces ecclésiastiques sont attendus ! »

(2) Don Bosco avoua un jour que cet abandon complet fut l'épreuve la plus cruelle de sa vie. Ses meilleurs amis semblèrent le fuir.

(3) L'histoire a retenu leurs noms. C'étaient Don Vincent Ponzati, curé de Saint-Augustin, paroisse assez proche et Don Louis Nasi.

*Transfert à l'Oratoire actuel de Saint-François-de-Sales
au Valdocco.*

Pendant que se succédaient les événements ci-dessus mentionnés, on était arrivé au dernier dimanche où il était encore permis de réunir notre patronage dans le pré (Filippi) (5 avril 1846). Je ne disais rien à personne, mais chacun s'apercevait de mes embarras et de mes épines. Au soir de ce jour je portais les yeux sur cette bande d'enfants qui gambadaient, considérant l'abondante moisson qui se préparait pour mon ministère sacré. Mais j'en étais le seul ouvrier, les forces épuisées, la santé ébranlée, ne sachant où dorénavant je pourrais réunir mes garçons. J'en ressentis une vive émotion.

Je m'éloignai un peu et fis quelques pas, solitaire. Pour la première fois peut-être je me sentais ému jusqu'aux larmes. Allant et venant je levai les yeux vers le ciel et m'écriai : « Mon Dieu, pourquoi ne me montrez-vous pas nettement l'endroit où vous voulez que je recueille ces enfants ? Oh, faites-le moi connaître et dites-moi ce que je dois faire. »

J'achevais ma prière quand arrive un certain Pancrace Soave. Il me dit en bégayant : « Est-ce vrai que vous cherchez un emplacement pour y installer un laboratoire ?

– Pas un laboratoire, mais un oratoire.

– Laboratoire, oratoire, je ne sais pas si c'est pareil, mais pour l'emplacement, il y en a un. Venez donc le voir. C'est la propriété de M. Joseph Pinardi, un brave homme. Venez, vous allez faire une bonne affaire. »

Juste à ce moment arrive un bon camarade de séminaire, toujours fidèle, Don Pierre Merla, fondateur de l'œuvre connue sous le nom de *Famille de Saint-Pierre*. Très zélé dans (l'accomplissement) de son saint ministère il avait fondé cette œuvre dans le but de porter remède au triste abandon où se trouvaient tant de jeunes filles et de malheureuses femmes qui, leur temps de prison terminé, se voient généralement honnies de tous, (repoussées) par la société des honnêtes gens et presque incapables de trouver quelqu'un qui leur donne du travail et du pain. Dès qu'il lui restait un peu de temps libre, ce digne

prêtre venait volontiers rendre service à son ami qui, le plus souvent, se trouvait seul au milieu d'une foule d'enfants.

« Qu'y a-t-il ? me dit-il dès qu'il m'aperçut. Je ne t'ai jamais vu mélancolique. T'arrive-t-il quelque malheur ?

– Un malheur, non ; mais je suis dans un grand embarras. C'est le dernier jour aujourd'hui où je puis rester dans ce pré. Nous voici au soir. Il nous reste deux heures de jour et je dois dire à mes fils où ils devront se réunir dimanche prochain. Et je n'en sais rien. Un ami vient de me dire qu'il y a là un local qui pourrait me convenir. Viens, surveille un moment la récréation. Moi, je vais voir et je reviens bientôt. »

Arrivé à l'endroit indiqué je vis une maisonnette d'un seul étage, avec escalier et balcon en bois vermoulu, entourée de jardins, prairies et champs. Je m'apprêtais à monter l'escalier lorsque Pinardi et Pancrace me dirent : « Non. Le local qui vous est destiné est ici, derrière. » C'était un appentis, appuyé d'un côté au mur et se terminant de l'autre à un mètre environ du sol. Cela pouvait servir au besoin de remise ou de bûcher, rien de plus. Pour y entrer je dus baisser la tête afin de ne pas heurter le plafond.

– Ça ne me va pas, dis-je. C'est trop bas.

– Je le ferai arranger à votre goût, me répondit aimablement Pinardi. Je creuserai, placerai des marches, je ferai mettre un autre plancher. Je tiens tant à ce que votre laboratoire s'installe ici.

– Pas un laboratoire, mais un oratoire, c'est-à-dire une petite église, pour réunir des enfants.

– Encore plus volontiers ! Je m'y prêterai de très bon gré. Passons un accord. Je suis chantre, moi aussi, je viendrai vous aider. J'apporterai deux chaises, une pour moi et une pour ma femme. Et puis, dans ma maison, j'ai une lampe. Je l'apporterai ici aussi. »

Le brave homme semblait transporté d'aise à la pensée d'avoir une église dans sa maison. « Je vous remercie de tout cœur, mon cher ami, pour votre charité et votre bonne volonté. J'accepte cette belle offre, si vous consentez à abaisser le plancher d'au moins un pied (50 cm). Mais, combien demandez-vous ?

– Trois cents francs. On veut m'en donner plus, mais je préfère que ce soit vous puisque vous avez l'intention de destiner (ce local) au service du public et de la religion.

– Je vous en donne trois cent vingt, mais cédez-moi aussi la bande de terrain qui l'entoure pour la récréation de mes enfants. Il faut aussi que vous me promettiez que, dimanche prochain, je pourrai venir ici avec mes garçons.

– Entendu. Marché conclu. Venez toujours, tout sera prêt. »

Je n'en demandai pas plus. Je courus auprès de mes gamins, les rassemblai autour de moi et leur criai d'une voix forte : « Courage, mes enfants ! Nous avons un patronage plus fixe qu'avant. Nous avons église, sacristie, locaux de classe, lieu de récréation. Dimanche, dimanche, nous irons dans le nouveau patronage, là-bas, à la maison Pinardi. » Et, du doigt, je leur montrai l'endroit.

Ces paroles déchaînèrent le plus fol enthousiasme. Certains couraient et sautaient de joie ; quelques-uns restaient comme figés ; d'autres criaient ou plutôt hurlaient à déchirer le tympan. Émus comme d'un bonheur immense mais inexplicable, transportés de la plus profonde gratitude et pour remercier la Sainte Vierge d'avoir écouté et exaucé les prières que, le matin même, nous avions faites à Notre-Dame-des-Champs, nous tombâmes à genoux. Après la récitation du chapelet, chacun se retira chez lui. Tel fut le dernier adieu à ce lieu que chacun avait aimé par nécessité, mais que, dans l'espoir d'en avoir un meilleur, nous abandonnions sans regret.

Le dimanche suivant, fête de Pâques, 12 avril, nous emportâmes tout notre attirail, objets du culte ou instruments de jeux, et nous allâmes prendre possession de notre nouveau local (1).

(1) Nous arrivons enfin au terme de cette course au logis, à la fin de cette existence aussi précaire que nomade : Don Bosco va trouver son lieu définitif. En rêve, comme toujours, il l'avait aperçue, cette maison, d'où allait s'envoler son œuvre gigantesque. Le matin, au réveil, il dit à l'abbé Borelli : « Ça y est, je l'ai vue, ma maison. » Et il partit à sa découverte. Il eut tôt fait de l'apercevoir à quelques centaines de mètres

de là et de la reconnaître telle qu'en rêve elle lui était apparue. Mais hélas, il n'en put croire ses yeux : c'était plus qu'un bouge. Nos lecteurs comprennent. Je me suis trompé, pensa-t-il. Mais voici que, de nouveau, un rêve la lui montre. Le lendemain l'abbé retourne et constate qu'il ne s'est pas trompé : la maison est infâme... Don Bosco conclut : Il faut prier pour que le Seigneur m'arrache à ce doute. Et le Seigneur l'en arrache, en lui montrant une troisième fois cette habitation. Mais à ce troisième rêve, une voix lui murmura : « Ne crains pas de t'installer là. Ne sais-tu pas que Dieu peut enrichir le peuple qu'il a choisi des dépouilles des Égyptiens ? » Ce triple rêve, Don Bosco le racontait, vingt ans plus tard, à ses fils réunis pour une conférence, le 8 mai 1864. (Lemoine, *Memorie...* VII, p. 663 sq.). Qui jugerait ceci difficilement admissible pour un esprit « moderne » pourra toujours se reporter à la note 1 des pages 29-30.

TROISIÈME DÉCENNIE

1846-1856

1°

La nouvelle église.

Bien qu'en vérité cette nouvelle église fût bien mesquine, toutefois, louée sur contrat en bonne forme (1), elle nous libérait (du souci) de devoir à chaque instant émigrer d'un lieu à un autre au prix de très graves ennuis. Pour moi, il me semblait que c'était bien l'endroit où, en rêve, j'avais vu écrit : *Haec est domus mea, inde gloria mea*, bien que le ciel en ait disposé assez différemment (2). La maison près de laquelle s'installait notre œuvre présentait de graves inconvénients : c'était une maison de débauche. Difficulté encore du côté de l'auberge de la Jardinière, aujourd'hui maison Bellezza, rendez-vous, aux jours de congé surtout, de tous les bambocheurs de la ville. Nous pûmes cependant surmonter tous (ces handicaps) et commencer à tenir régulièrement nos réunions.

(1) Don Bosco ne put, hélas !, s'en rendre acquéreur qu'en 1884 grâce à une générosité spéciale de son grand ami le comte Colle, de Toulon.

(2) Don Bosco avait bien de la peine à reconnaître dans cette bicoque la merveilleuse église vue en rêve. Il lui fallait attendre encore un peu avant de reconnaître que ses rêves ne l'avaient pas trompé (cf. plus haut p. 147 note 1).

Les travaux terminés, l'archevêque, à la date du [10] avril, nous concédait l'autorisation de bénir et de consacrer au culte le modeste local. Cela se fit le dimanche [12] avril 1846 (3). Pour nous témoigner sa satisfaction, le même archevêque renouvela la permission, déjà accordée lorsque nous étions au Refuge, d'y chanter la messe, d'y prêcher des triduumms, des neuvaines, des retraites, d'y préparer à la confirmation et à la sainte communion et même de pouvoir y satisfaire au *précepte pascal pour tous ceux qui fréquentaient notre institut*. La stabilité du local, les marques d'approbation de l'archevêque, la solennité des cérémonies, la musique, le bruit d'une cour de récréation, tout cela attirait les enfants de toute part. Plusieurs ecclésiastiques commencèrent à revenir. Parmi ceux qui prêtaient leur concours on peut noter les prêtres Trivero Joseph, le théologien Carpano Jacinthe, Jean Vola, Robert Murialdo et l'intrépide théologien Borelli.

Voici comment se déroulaient les cérémonies religieuses. Les jours fériés, de bon matin, on ouvrait l'église et on commençait à confesser jusqu'à l'heure de la messe. Elle était fixée à huit heures. Mais pour satisfaire la foule de ceux qui voulaient se confesser, il n'était pas rare qu'elle fût repoussée à neuf heures et même davantage. Lorsqu'il se trouvait des prêtres (dans l'assemblée), l'un d'eux surveillait et dirigeait les prières vocales réparties en deux chœurs. Au cours de la messe, ceux qui s'étaient préparés s'approchaient de la table de communion. La messe terminée, une fois déposés les ornements sacerdotaux, je montais sur une petite estrade pour l'explication de l'évangile, qui alors changea (de forme) et donna naissance à un exposé continu de l'histoire sainte. Les récits ramenés à une présentation simple et populaire, parés de (couleur locale) : coutumes, lieux, noms géographiques et leurs emplacements actuels, tout cela plaisait énormément aux petits, aux adultes et même aux ecclésiastiques qui se trouvaient là. A ce sermon succédait la classe qui durait jusqu'à midi.

(3) C'était le dimanche de Pâques. Le rapprochement s'impose entre deux Pâques, celle de la bénédiction de cette humble chapelle, en 1846, et celle de la canonisation solennelle du saint, Pâques 1934. Les dates données ici ont été laissées en blanc par Don Bosco. On a pu les préciser grâce à d'autres documents.

A une heure de l'après-midi, les jeux commençaient. On jouait aux boules, aux échasses, avec des fusils et sabres de bois, et avec les premiers agrès de gymnastique. A deux heures et demie, c'était la leçon de catéchisme. L'ignorance était généralement très grande. Plusieurs fois il m'arriva d'entonner le chant de l'*Ave Maria*. Sur environ quatre cents jeunes présents pas un n'était capable de répondre, encore moins de continuer si je me taisais.

Après le catéchisme, comme alors nous ne pouvions encore chanter les vêpres, nous récitons le chapelet. Plus tard nous apprîmes à chanter l'*Ave Maris Stella*, puis le *Magnificat*, le *Dixit (Dominus)*, ensuite les autres psaumes et finalement une antienne. En un an nous devînmes capables de chanter les vêpres de la Madone en entier. A ces pratiques de piété j'ajoutai brièvement un petit sermon, le plus souvent un apologue où se trouvaient personnifiés un vice ou quelque vertu. Le tout se terminait par les litanies (de la Sainte Vierge) et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Sortis de la chapelle, temps libre. Chacun pouvait s'occuper à son gré. Les uns se rendaient encore au catéchisme, d'autres à la classe de chant ou de lecture. La plupart employaient leur temps à courir, sauter et se divertir en toutes sortes de jeux et de cabrioles. Tous les exploits en fait de course, de saut, de tours de passe-passe, de corde, de bâton que j'avais appris jadis des saltimbanques, étaient exécutés sous ma direction. De cette façon j'arrivais à discipliner cette masse (d'enfants) de qui, pour la plupart, on pouvait dire : *Sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* (4).

Je dois dire d'autre part qu'en cette profonde ignorance, il y avait un grand respect pour les choses d'église, pour les ministres sacrés et une grande ardeur pour apprendre ce qui concernait la religion.

Je profitais souvent de ces récréations effrénées pour glisser à l'oreille de l'un ou de l'autre, au beau milieu des jeux,

(4) « Semblables à un cheval ou à un mulet sans intelligence. »

un mot qui leur parlât de religion et les incitât à fréquenter les sacrements. Dans le creux de l'oreille je conseillais à l'un d'être plus obéissant ou plus fidèle au devoir d'état ; je disais à celui-ci d'être assidu au catéchisme, à cet autre d'aller à confesse, et choses semblables. Les jeux m'offraient ainsi une occasion opportune de me gagner une foule de garçons qui, le samedi ou le dimanche matin, venaient se confesser avec toute leur bonne volonté.

Il m'est arrivé d'en arracher à leurs débats pour les amener au confessionnal quand je les sentais quelque peu réticents à l'égard de cet important devoir (religieux). Un fait entre bien d'autres. J'avais plusieurs fois invité un jeune à venir faire ses Pâques. Chaque dimanche il promettait de venir, mais ne tenait jamais parole. Un jour de fête, la cérémonie terminée, il se lance dans une partie des plus endiablées. Il tourbillonnait de côté et d'autre, courant et bondissant, trempé de sueur et le visage empourpré. Il ne savait trop s'il vivait en ce monde ou dans quelque autre. Je l'arrêtai en pleine course et le priai de m'accompagner à la sacristie pour m'aider dans une petite affaire. Il voulait venir comme il était, en bras de chemise. « Non, lui dis-je, prends ta veste et viens. » Je l'emmenai à la sacristie, puis derrière l'autel : « Agenouille-toi sur ce prie-Dieu. » Il le fit, mais voulut changer de place le prie-Dieu. « Non, lui dis-je, laisse les choses comme elles sont.

– Que voulez-vous donc de moi ?

– Te confesser.

– Je ne suis pas prêt.

– Je sais.

– Alors ?

– Alors prépare-toi, ensuite je te confesserai.

– Ah ! bon, bon !... J'en avais bien besoin, j'en avais un rude besoin. Vous avez bien fait de vous y prendre ainsi avec moi ; autrement, par peur de mes compagnons, je ne serais pas encore venu me confesser. »

Pendant que je récitais une partie de mon bréviaire, il se prépara quelque peu. Puis, de bon gré, il fit sa confession et une pieuse action de grâces. A dater de ce jour il fut constamment des plus assidus à accomplir ses devoirs religieux. Il

racontait souvent l'incident à ses compagnons et concluait : « Don Bosco avait employé la bonne astuce pour mettre le merle en cage. »

A la tombée de la nuit, sur un signal de clochette, tous se réunissaient à l'église. On y faisait une petite prière ou bien on récitait le chapelet et l'*Angelus* et tout s'achevait sur le chant du cantique *Lodato sempre sia* etc.

Au sortir de l'église, je me mêlais à eux et les accompagnais tandis qu'ils chantaient et chahutaient. Nous montions ainsi jusqu'au Rondò (5). Là, on chantait encore une ou deux strophes d'un cantique, on se donnait rendez-vous pour le dimanche suivant, et, après nous être mutuellement souhaité la bonne nuit à haute voix, chacun s'en allait de son côté.

Le départ de l'Oratoire était vraiment original. Sortis de l'église, ces garçons n'en finissaient plus de se dire mille bonsoirs. Ils n'arrivaient pas à se séparer. J'avais beau leur dire : « Mais filez donc chez vous, il fait nuit, vos parents vous attendent », rien n'y faisait. Il fallait que je les laisse se rassembler. Alors six des plus solides formaient, de leurs bras entrecroisés, une espèce de *sedia* sur laquelle, comme sur un trône, je devais à toute force m'asseoir. Un cortège s'organisait alors, en plusieurs files, avec Don Bosco assis sur ces bras comme sur un pavois, dominant de la tête les plus grands. Chantant et criant on atteignait ainsi le carrefour dit communément le Rondò. Là, encore quelques cantiques et tout se clôturait par le chant solennel du *Lodato sempre sia*. Dans le plus profond silence, je leur souhaitais le bonsoir et une bonne semaine. De toute leur voix tous répondaient « Bonsoir ! » On me déposait alors de mon trône et chacun rentrait en famille. Entouré de quelques-uns des plus grands, je regagnais mon logis, à moitié mort de fatigue (6).

(5) Le Rondò était un carrefour célèbre, à Turin, qui se trouvait à quelques minutes de l'Oratoire, au croisement de deux grandes avenues. Célèbre il l'était à cause de sa destination, car c'était là que l'on pendait les condamnés à mort, toujours assistés par Don Caffasso, aumônier des prisons, et accompagnés au lieu du supplice par la plus célèbre des Compagnies religieuses de Turin, celle des Confrères de la Miséricorde. Ceux-ci, l'exécution terminée, se rendaient dans leur propre église, où ils assistaient à une messe et récitait l'office des défunts.

(6) On notera que le dernier paragraphe reprend le précédent en l'amplifiant.

Encore Cavour. – Au Conseil Municipal. – Des agents de police.

Malgré l'ordre, la discipline et la tranquillité qui régnaient à notre Oratoire, le marquis Cavour, préfet de police de la ville, prétendait mettre fin à nos rassemblements qu'il estimait dangereux. Quand il sut que j'avais toujours agi avec l'assentiment de l'archevêque, il convoqua la *Ragioneria* à l'archevêché. L'archevêque était alors souffrant.

Cette *Ragioneria* était composée d'hommes choisis parmi les principaux conseillers municipaux. Ils détenaient entre leurs mains tous les pouvoirs d'administration civique. Le chef de cette *Ragioneria*, appelé *Mastro di Ragione*, premier décurion ou préfet de la ville, possédait des pouvoirs dépassant ceux du maire.

« Quand je vis ces grands personnages entrer dans cette salle, racontait plus tard l'archevêque, je me demandais si ce n'était pas le jugement universel. » On débattit beaucoup le pour et le contre. Finalement on conclut qu'il fallait à tout prix empêcher ces rassemblements et les disperser. Ils compromettaient la tranquillité publique.

De cette *Ragioneria* faisait partie le comte Provana de Collegno, alors ministre du budget et des finances auprès du roi Charles Albert. Plusieurs fois déjà il m'avait envoyé des secours soit en son nom personnel, soit au nom du souverain. Ce prince aimait beaucoup entendre parler de notre Oratoire. Quand nous célébrions quelque fête, il en lisait volontiers le compte rendu que je lui envoyais ou celui que le comte Provana lui en faisait oralement. Il me fit dire plusieurs fois qu'il estimait beaucoup ce genre de ministère ecclésiastique (auquel je m'adonnais). Il le comparait à celui des missions étrangères. Il exprimait son désir qu'en toute ville et contrée de ses États on puisse faire fonctionner de telles œuvres. A titre d'étrennes, il ne manquait pas de m'envoyer chaque année une somme de trois cents lires avec ces mots : « Pour les gamins de Don Bosco. »

Quand il vint à savoir que la *Ragioneria* voulait disperser nos réunions, il chargea le comte Provana de faire savoir sa volonté en ces termes. « Il est dans mes intentions de voir développer et protéger ces réunions des jours de congé. S'il y avait quelque danger de désordre, qu'on étudie le moyen de le prévenir ou de l'empêcher. »

Le comte Collegno avait gardé le silence pendant toute cette vive discussion. Quand il s'aperçut qu'on en venait à proposer un ordre de dispersion et de dissolution définitive, il se leva et demanda la parole. Il communiqua alors les intentions du souverain et la protection que le roi entendait apporter à cette microscopique institution.

A ces mots le préfet de police et la *Ragioneria* n'eurent plus qu'à se taire. En hâte le préfet me fit de nouveau appeler. Il reprit son ton menaçant et me traita d'obstiné. Il conclut par ces mots plutôt bienveillants : « Je ne veux de mal à personne. Vous travaillez avec de bonnes intentions, mais ce que vous faites est plein de dangers. Comme je suis obligé de veiller à la tranquillité publique, je vous ferai surveiller, vous et vos réunions. Au moindre incident qui puisse vous compromettre, je ferai immédiatement disperser vos gamins et vous, vous me rendrez compte de tout ce qui pourra s'en suivre. »

Fut-ce en raison des troubles qui l'affectèrent, fut-ce en raison de quelque malaise qui le minait déjà, le fait est que ce fut la dernière fois que le préfet Cavour se rendit à l'Hôtel de Ville. Assailli par la goutte, il eut beaucoup à souffrir et, en quelques mois, parvint à la tombe (1).

Mais, pendant les six mois qu'il vécut encore, chaque dimanche il envoyait des gardes et des agents de police qui restaient toute la journée avec nous. Ils surveillaient tout ce qui se disait et ce qui se faisait soit à l'église soit au dehors (2).

(1) Les souvenirs historiques de Don Bosco sont un peu brouillés : ce fut trois ans et demi après, qu'expira le marquis de Cavour.

(2) A bien des années de là, Don Bosco confiait à un de ses fils préférés, le Père Barberis : « Quel joli tableau que celui de plusieurs centaines de garçons, assis, attentifs, suspendus à mes lèvres, tandis que six agents de police, en grand uniforme, droits, au garde-à-vous, impassibles, à trois points différents de l'église, écoutent, eux aussi,

– Eh bien ! dit un jour le marquis à un de ces gardes. Qu’avez-vous vu et entendu au milieu de cette marmaille ?

– Monsieur le marquis, nous avons vu une immense multitude de garçons s’amusant de mille façons. A l’église nous avons entendu des sermons à faire peur. On y a raconté tant de choses sur l’enfer et sur les démons que ça m’a donné envie de me confesser.

– Et la politique ?

– On n’a pas du tout parlé de politique. Ces enfants n’y comprendraient rien. Je crois qu’on y traiterait plus efficacement de pagnottes. Et là, chacun serait en mesure de tenir le premier rôle.

Après la mort de Cavour, il ne se trouva plus personne au conseil municipal pour nous causer des ennuis. Au contraire, chaque fois que l’occasion s’en présenta, la municipalité de Turin nous fut favorable, jusqu’en 1877.

3°

Cours du dimanche. – Cours du soir.

A Saint-François-d’Assise déjà, j’avais pu constater la nécessité d’une école. Certains enfants, assez avancés en âge, sont cependant tout à fait ignorants des vérités de la foi. Pour eux, un enseignement purement verbal demanderait du temps et serait nécessairement ennuyeux. C’est pour cela qu’ils ne viennent plus. On essaya de faire un peu de classe, mais on n’y réussissait pas faute de local et de maîtres qualifiés qui veillent bien nous aider. Au Refuge, puis à la maison Moretta commença l’école du dimanche de façon stable, et une fois au Valdocco, l’école du soir, régulière.

mon instruction religieuse, tout en m’aidant, sans le vouloir, à surveiller ces gamins. De temps à autre l’un d’eux écrase d’une main furtive une larme au coin de l’œil, parce que la parole de Dieu l’a remué, et, parfois même, un autre quitte son attitude rigide pour venir se mêler à la file de mes pénitents, touché qu’il a été par la grâce. »

Pour obtenir quelque bon résultat, on ne prenait qu'une matière à la fois. Par exemple, un dimanche ou deux, on prenait l'alphabet et on le faisait répéter ; puis on commençait à épeler lettres et syllabes. Tout de suite après on prenait le petit catéchisme, occasion de le faire lire et épeler, jusqu'à ce que (les enfants) soient en mesure de lire une ou deux des premières questions. C'était le programme de la semaine. Le dimanche suivant on faisait répéter la même matière en y ajoutant d'autres questions et réponses. De cette façon, en huit jours de congé, j'ai pu obtenir que certains arrivent à lire et à étudier tout seuls des pages entières du catéchisme. Ce fut un gain de temps considérable. En effet, les plus grands auraient dû fréquenter le catéchisme durant presque des années, avant d'être assez instruits pour s'approcher du seul sacrement de pénitence.

Les essais de cours du dimanche étaient très avantageux pour beaucoup, mais ça ne suffisait pas. En effet, un grand nombre, parce que peu doués et lents, oublièrent totalement ce qu'ils avaient appris le dimanche précédent. On institua alors les cours du soir. Commencés au Refuge, ils se tinrent plus régulièrement à la Maison Moretta, et mieux encore dès que l'on put s'établir de façon stable au Valdocco. Les cours du soir avaient deux bons résultats : ils incitaient les jeunes gens à venir s'instruire de la bonne langue : ce dont ils ressentaient un grand besoin ; en même temps on avait toute facilité de les instruire de la religion et c'était là le but (essentiel) de notre sollicitude.

Mais où trouver tant de maîtres alors que chaque jour il fallait ajouter de nouvelles classes ? Pour y pourvoir je me mis à faire classe moi-même à un certain nombre de jeunes gens de la ville. Je leur donnais des leçons gratuites d'italien, de latin, de français, d'arithmétique, moyennant l'engagement à venir m'aider à enseigner le catéchisme et à assurer les cours du dimanche et du soir. Mes jeunes maîtres, huit ou dix, virent leur nombre augmenter et ainsi commença la section des étudiants.

Quand j'étais encore au *Convitto* Saint-François-d'Assise, j'eus parmi mes élèves Jean Coriasco, maintenant patron

menuisier ; Vergnano Félix, maintenant négociant en passementerie ; Delfino Paul. Ce dernier est maintenant professeur d'école technique. Au Refuge, j'eus Melanotte Antoine, maintenant droguiste ; Melanotte Jean, pâtissier ; Ferrero Félix, courtier ; Ferrero Pierre, typographe ; Piola Jean, menuisier, petit patron. Vinrent se joindre à eux : Genta Louis, Mogna Victor et d'autres qui ne continuèrent cependant pas de façon stable. Je devais dépenser beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et généralement au moment où j'en avais le plus besoin, la plupart m'abandonnaient.

A ceux-ci se joignirent d'autres messieurs de Turin, pieux et sérieux. MM. Gagliardi Joseph, quincaillier, Fino Joseph, de même profession, Ritner Victor, orfèvre et d'autres furent fidèles. Des prêtres m'aidaient spécialement pour la célébration de la sainte messe, la prédication, les classes de catéchisme aux adultes.

La question des livres était une difficulté énorme. Une fois terminée (l'étude du) petit catéchisme, je n'avais plus aucun livre de texte. J'eus beau passer en revue toutes les petites *Histoires Saintes* qu'on utilise habituellement chez nous dans les écoles, je n'en trouvai aucune qui puisse répondre à mes besoins : pas assez populaires, faits mal choisis, chapitres longs et mal à-propos, c'en étaient les défauts les plus communs. Bien des faits étaient exposés de telle façon qu'ils faisaient courir un danger à la moralité des jeunes (1). Et puis, tous se souciaient fort peu de mettre en relief les points qui doivent servir de fondement aux vérités de la foi. On peut en dire autant de tout ce qui se rapporte au culte extérieur, au purgatoire, à la confession, à l'eucharistie, etc.

Dans le but de pourvoir à ce domaine de l'éducation que les temps appelaient absolument, je m'attelai sérieusement à rédiger une *Histoire Sainte* qui, simple de langue et d'un style

(1) Qui ne sait que la lecture de certaines pages de la Bible, pour être intelligible et profitable, requiert quelque initiation et ne peut se faire qu'avec l'aide de commentaires. L'Église catholique, surtout depuis Vatican II, a exorcisé le tabou qui, au temps de Don Bosco et longtemps encore après lui, frappait la lecture de l'Ancien Testament. La multiplication des traductions en langue vulgaire, catholique, oecuménique, la vulgarisation de commentaires, les adaptations liturgiques et autres, a favorisé chez les chrétiens la fréquentation profitable de la parole de Dieu.

populaire, serait de plus exempte des défauts signalés. Voilà la raison qui me poussa à écrire et à publier l'*Histoire Sainte à l'usage des écoles* (2). Je ne pouvais garantir l'élégance de l'œuvre, mais j'ai travaillé avec une entière bonne volonté de venir en aide à la jeunesse.

Après quelques mois de classe, nous avons pu donner publiquement quelques spécimens (des résultats) de notre école du dimanche. Nos élèves furent interrogés sur toute l'histoire sainte, la géographie qui s'y rapporte et toutes questions jugées opportunes. Les examinateurs étaient le célèbre abbé Aporti (3), Boncompagni, le théologien Pierre Baricco, le professeur Joseph Rayneri. Tous applaudirent cet essai.

Encouragés par les succès obtenus dans les écoles du dimanche et du soir, on ajouta à la lecture et à l'écriture les classes d'arithmétique et de dessin. C'était la première fois que, dans nos pays, se tenait ce genre d'école. Partout on en parlait comme d'une grande nouveauté. Fréquemment, de nombreux professeurs et autres personnages distingués, venaient nous rendre visite. La municipalité elle-même, avec à sa tête le commandeur Dupré, envoya une commission spéciale pour vérifier si les résultats, tant vantés, des cours du soir correspondaient bien à la réalité. Ils posaient eux-mêmes des questions sur la prononciation, la comptabilité, la déclamation. Ils ne pouvaient s'expliquer [que les jeunes gens], tout à fait illettrés jusqu'à dix-huit et même vingt ans, puissent, en quelques [mois], progresser de telle façon en éducation et en instruction. A la vue du nombre imposant de jeunes adultes qui, le soir, venaient s'instruire au lieu de courir les rues, ces messieurs repartirent enthousiasmés. Ils en firent un rapport devant la municipalité au complet qui nous octroya, à titre de récompense, une annuité de trois cents francs. Elle

(2) L'Histoire Sainte composée par saint Jean Bosco à l'usage de la jeunesse est une de celles qui ont eu longtemps le plus de succès en Italie.

(3) Les abbés Aporti et Rayneri étaient deux professeurs de pédagogie remarquables ; ce dernier enseignait à l'Université de Turin. A ses élèves il disait fréquemment : « Si vous voulez apprendre pratiquement ce qu'est la pédagogie, allez chez Don Bosco. » Très lié avec le saint, il consentit, pendant un certain temps, à venir donner des cours de sa branche aux jeunes religieux salésiens.

nous fut versée jusqu'en 1878 quand, on ne sait trop pourquoi, ce subside nous fut enlevé et donné à une autre institution.

En ce temps, le chevalier Gonella, dont le zèle et la charité laissèrent à Turin une glorieuse et impérissable mémoire, était directeur de l'œuvre de l'*École des indigents* (4). Plusieurs fois il vint, lui aussi, nous rendre visite. L'année suivante (1847), il introduisit les mêmes cours et adopta les mêmes méthodes dans l'œuvre qui lui était confiée. De plus, après un rapport détaillé, qu'il fit aux administrateurs de cette œuvre, à l'unanimité ils allouèrent un prix de mille francs à nos écoles. Le conseil municipal emboîta le pas et en peu d'années les écoles du soir se propagèrent dans toutes les principales villes du Piémont.

Un autre besoin se fit jour, celui d'un livre de prières adapté à notre époque. Il y en a (certes) d'innombrables. Rédigés par des plumes expertes ils sont entre toutes les mains. Mais, en général, ces livres sont faits pour des personnes cultivées, des adultes, et ils peuvent aussi bien servir pour les catholiques, les juifs et les protestants (5). Voyant comment l'hérésie se glissait chaque jour plus insidieusement, je me suis mis en devoir de rédiger un livre adapté à la jeunesse, en rapport avec ses idées religieuses, appuyé sur la Bible, et exposant, avec autant de clarté que de brièveté, les fondements de la religion catholique. Ce fut *La Jeunesse instruite* (6).

Il me fallait quelque chose de semblable pour l'enseignement de l'arithmétique et du système métrique. Sans doute le système métrique n'était pas obligatoire jusqu'en 1850, mais

(4) Nous avons ainsi traduit le nom véritable de cette œuvre : *la Mendicità istruita*, « La Mendicité instruite. » Cette institution, fondée en 1743 par l'abbé de Gareasio et le Frère Fontana, oratorien, avait été confiée, en 1824, par le roi Charles-Félix, aux Frères des Écoles Chrétiennes, appelés par lui de Paris.

(5) Sans doute Don Bosco reproche-t-il à ces livres de n'être qu'un recueil de prières fort générales sans trop de préoccupation de formation doctrinale. *Le Jeunesse instruite de ses devoirs...* dont il va être question, tout en étant un livre de prières, va combler cette lacune.

(6) Ce livre de piété eut un succès fabuleux. La première édition fut de 1847 : et il y en eut deux dans l'année. Du vivant du saint les éditions successives atteignirent le chiffre de 122, et chacune était de 50 000 exemplaires.

on commença à l'introduire dans les écoles en 1846 (7). Même introduit légalement dans les écoles, il n'y avait pas de livre de texte. J'y ai pourvu par un opuscule : *Le système métrique réduit à sa plus simple expression*, etc.

4°

Maladie. – Guérison. – Projet d'établissement au Valdocco.

Les nombreux engagements que j'avais dans les prisons, à l'hôpital Cottolengo, au Refuge, à l'Oratoire et dans les classes, faisaient que, pour rédiger les opuscules dont j'avais absolument besoin, je devais travailler la nuit (1). En conséquence, ma santé, déjà précaire par elle-même, se détériora à un tel point que les médecins me conseillèrent de suspendre toute occupation. Le théologien Borelli, qui m'aimait beaucoup, m'envoya, pour mon bien, passer quelque temps chez le curé de Sassi. Je me reposais pendant la semaine et le dimanche j'allais travailler à l'Oratoire. Mais ce n'était pas suffisant. Les garçons venaient me voir en foule et ceux du village se joignirent à eux. Si bien que j'étais plus dérangé qu'à Turin et je compliquais terriblement la vie de mes petits amis.

Et ce n'était pas seulement ceux qui fréquentaient l'Oratoire qui accouraient, tous les jours peut-on dire, à Sassi, mais même les élèves des Frères des Écoles chrétiennes. Parmi bien

(7) Le système métrique décimal fut imposé au Piémont par décret royal du 11 septembre 1845 ; mais son application légale ne devait commencer qu'au 1^{er} janvier 1850. Il était temps que cette régularisation intervînt, car les unités de mesure dont se servaient les États sardes étaient d'une diversité telle que, d'un village à l'autre, les paysans n'arrivaient pas à s'entendre. C'est même sur ce cafouillage commercial – surtout les jours de foire – résultant de la multiplicité de ces unités de mesure, que Don Bosco bâtit une comédie désopilante, en trois actes, qui, de l'aveu des pédagogues, fit plus que tous les décrets royaux pour assurer le triomphe du système métrique décimal.

(1) Cette toute petite phrase nous donne une idée de la prodigieuse activité du saint.

d'autres, voici un épisode vécu. A l'école Sainte-Barbe on donnait alors une retraite aux élèves de cet établissement dirigé par ces mêmes religieux. Habités à se confesser à moi en grand nombre, ces enfants vinrent en groupe me chercher à l'Oratoire lorsque la retraite toucha à sa fin. Ne m'y ayant pas trouvé, ils partirent pour Sassi, distant de quatre kilomètres de Turin. Il pleuvait. Ne connaissant pas le chemin, ils erraient par les prés, les champs, les vignes, à la recherche de Don Bosco. Ils arrivèrent enfin, au nombre d'environ quatre cents, tous épuisés par la route et la faim, trempés de sueur, tout crottés, couverts de boue et demandèrent à se confesser. « Nous avons fait la retraite, disaient-ils, désirant devenir de bons garçons, nous voulons tous faire une confession générale et nous sommes venus ici avec la permission de nos supérieurs. »

Je leur dis de retourner au plus tôt au collège pour tirer de leurs transes maîtres et parents, mais ils répondirent obstinément qu'ils voulaient se confesser. Entre le (prêtre) instituteur, le curé, le vicaire et moi on en confessa le plus possible. Mais il aurait fallu une quinzaine de confesseurs.

Et puis comment restaurer cette foule, ou mieux, apaiser (quelque peu) son appétit ? Le bon curé (c'est l'actuel théologien Abbondioli) donna à ces voyageurs tout son garde-manger : pain, polenta, haricots, riz, pommes de terre, fromage, fruits, tout fut préparé et servi.

Imaginez la déception des prédicateurs, des maîtres, des quelques personnages invités à assister à la clôture de la retraite, lorsqu'à la messe et pour la communion générale il ne se trouva pas un seul élève dans le collège ! Ce fut une belle confusion. Et l'on pourvut de manière efficace à ce que cela ne se reproduise plus.

Lorsque je revins à la maison, j'étais à bout de forces et l'on me porta au lit. La maladie se précisa ; c'était une bronchite avec toux et violente inflammation. Au bout de huit jours on crut ma fin toute proche. J'avais reçu le saint Viatique et l'extrême-onction. Il me sembla qu'en ce moment j'étais prêt à mourir. Je regrettais d'abandonner mes jeunes gens,

mais j'étais content de finir mes jours après avoir donné une forme stable à l'Oratoire.

La nouvelle de la gravité de ma maladie s'étant répandue, ce fut une consternation générale. Elle était si vive qu'on n'eût pu en imaginer de plus grande. A chaque instant des bandes de garçons, en larmes, venaient frapper à la porte demandant des nouvelles de mon mal. Plus on leur en donnait, plus ils en demandaient. J'entendais leurs dialogues avec mon domestique et j'en étais ému. Je sus par après ce que l'affection avait fait faire à mes jeunes. Spontanément ils priaient, jeûnaient, assistaient à des messes, communiaient. Ils se relayaient pour passer la nuit et le jour en prière devant l'image de Marie Consolatrice. Le matin ils allumaient spécialement des cierges et, jusque tard dans la soirée, ils venaient en nombre important prier et conjurer l'auguste Mère de Dieu de bien vouloir leur conserver leur pauvre Don Bosco.

Plusieurs firent vœu de réciter le rosaire en entier pendant un mois, d'autres pendant un an, quelques-uns pendant toute la vie. Il y en eut qui promirent de jeûner au pain et à l'eau pendant des mois, des années et même toute leur vie. Je sais que plusieurs apprentis maçons jeûnèrent au pain et à l'eau des semaines entières sans pour autant rien relâcher de leur pénible travail, du matin au soir. Et même, s'ils avaient quelque peu de temps libre, ils allaient en toute hâte le passer devant le Très Saint Sacrement.

Dieu les écouta. Un samedi soir on croyait que cette nuit serait pour moi la dernière de ma vie. C'était l'avis des médecins venus en consultation. J'en étais persuadé moi aussi, car je me trouvais totalement privé de forces en raison d'hémorragies continuelles. Assez tard dans la nuit j'eus envie de dormir. Le sommeil s'empara de moi et je m'éveillai hors de danger. Le docteur Botta et le docteur Caffasso venus me voir le matin me dirent d'aller remercier la Madone de la Consolata pour la grâce reçue.

Mes enfants ne voulaient rien en croire tant qu'ils ne m'auraient pas vu. De fait, ils me virent peu après, appuyé sur ma canne, me rendant à l'Oratoire avec l'émotion que chacun peut imaginer mais non pas décrire. On y chanta un

Te Deum. Mille acclamations (fusèrent) dans un enthousiasme indescriptible.

Une des premières choses que je fis, ce fut de commuer en actes réalisables les vœux et les promesses que beaucoup avaient faits sans trop de réflexion au moment où ma vie était en péril.

Cette maladie me frappa au début de juillet 1846, justement quand je devais quitter le Refuge et m'installer ailleurs.

J'allai passer quelques mois de convalescence en famille, chez moi, à Murialdo (2). J'aurais prolongé davantage mon séjour au pays natal, mais les enfants commencèrent à venir me voir par bandes, à tel point qu'il n'était plus possible de jouir de quelque repos et d'être tranquille. Tous me conseillaient de passer au moins quelques années hors de Turin, en un lieu ignoré, pour essayer de reconquérir ma santé première. Don Caffasso et l'archevêque étaient de cet avis. Mais comme cela me causait trop de chagrin, on me permit de venir à l'Oratoire avec obligation de ne plus participer, pendant deux ans, ni aux confessions, ni aux prédications. J'ai désobéi. Revenu à l'Oratoire, j'ai continué à travailler comme avant et, pendant vingt-sept ans (3), je n'ai eu besoin ni de médecins ni de médicaments. Cela m'a convaincu que ce n'est pas le travail qui ruine la santé du corps.

5°

L'Oratoire élit définitivement domicile au Valdocco.

Après quelques mois de convalescence en famille, je me crus capable de retourner auprès de mes chers enfants. Plu-

(2) Cette convalescence dura du mois d'août au mois de novembre, pendant lesquels l'abbé Borelli et quelques amis de Don Bosco firent marcher l'Oratoire comme ils purent.

(3) C'est-à-dire jusqu'à la grave maladie qu'il fit en 1871-1872.

sieurs venaient chaque jour me voir ou m'écrivaient m'incitant à revenir vite parmi eux. Mais où loger, puisque j'étais congédié du Refuge ? Avec quels moyens entretenir une œuvre qui devenait chaque jour plus fatigante et plus coûteuse ? De quoi pourrais-je vivre, moi et avec moi les personnes qui m'étaient indispensables ?

A ce moment deux chambres devinrent libres dans la maison Pinardi. Je les louai pour y habiter avec ma mère. « Maman, lui dis-je un jour, je devrais aller habiter au Valdocco. Mais, vu la qualité des gens qui occupent cette maison, je ne puis prendre avec moi d'autre personne que vous. » Elle comprit l'importance de mes paroles et répondit aussitôt : « Si tu penses que c'est le bon plaisir du Seigneur, je suis prête à partir sur-le-champ. » Ma mère faisait un grand sacrifice. En famille, sans même être très aisée, elle était la maîtresse de tout, elle était aimée de tous. Petits et adultes la considéraient comme une reine.

Nous expédiâmes par avance quelques objets de première nécessité. Avec ce qu'il y avait au Refuge, on les dirigea sur notre nouvelle habitation. Ma mère remplit un panier de linge et autres objets indispensables. Je pris mon bréviaire, un missel, les quelques [livres] et cahiers les plus nécessaires. C'était toute notre fortune. Nous partîmes à pied des Becchi pour Turin. Nous fîmes une courte halte à Chieri et le soir du 3 novembre 1846 nous arrivâmes au Valdocco (1).

A nous voir dans ces chambres dépourvues de tout, ma mère dit en plaisantant : « Chez moi, j'avais tant de soucis pour administrer, pour commander. Ici je suis plus tranquille, je n'ai plus rien à manier, plus personne à commander. »

Mais comment vivre, comment manger, comment payer son terme et subvenir aux besoins d'un tas d'enfants qui, à tout moment, demandaient du pain, des chaussures, des habits

(1) On ne sait quoi le plus admirer dans cette page, de la simplicité du récit ou de l'émotion qu'il dégage, sans parler de ce sacrifice spontané et complet de la mère. Dans la sacristie de la basilique Notre-Dame-Auxiliatrice une grande fresque représente l'arrivée au Valdocco de ce couple qui demeurera célèbre dans l'histoire de la sainteté catholique.

ou des chemises, ce sans quoi ils ne pouvaient se rendre au travail ? Nous avons fait venir de chez nous un peu de vin, de maïs, de haricots, de grain et choses semblables. Pour faire face aux premières dépenses, j'avais vendu un lopin de terre et une vigne. Ma mère s'était même fait apporter son trousseau de noces, qu'elle avait jusqu'alors jalousement gardé entier. Quelques-uns de ses vêtements servirent à faire des chasubles ; avec le linge on fit des amicts, des purificatoires, des surplis, des aubes et des nappes d'autel. Tout passa par les mains de madame Marguerite Gastaldi (2), qui depuis cette époque prenait sa part des besoins de l'Oratoire.

Ma mère avait aussi un anneau (de mariage), une petite chaîne d'or. Elle les vendit bien vite pour acheter des galons et des garnitures pour les ornements sacrés. Un soir, ma mère, toujours de bonne humeur, me chantait en riant :

*Malheur au monde s'il se moque de nous,
étrangers qui n'avons pas un sou !*

Une fois réglées en quelque façon les affaires domestiques, je louai une autre chambre que je destinai à devenir une sacristie. Comme nous ne pouvions pas avoir de local pour les classes, je dus les faire pendant quelque temps à la cuisine ou dans ma chambre. Mais les élèves, fleur de polissons, ou bien abîmaient tout, ou mettaient tout sens dessus dessous. On commença à faire quelques classes à la sacristie, derrière l'autel ou en d'autres endroits de l'église. Mais les éclats de voix, les chants, les allées et venues des uns dérangent ce que les autres voulaient faire. Quelques mois plus tard on put louer deux autres chambres et, par suite, mieux organiser nos cours du soir (3). Durant l'hiver 1846-1847, nos classes obtinrent

(2) Mère du chanoine Gastaldi devenu plus tard archevêque de Turin.

(3) Le premier biographe du saint nous a dépeint ces cours du soir, dont le pittoresque dépassait tout : « Spectacle merveilleux qu'offre chaque soir la maison Pinardi, éclairée à toutes ses fenêtres, pleine à craquer de garçons de tout âge, moyens et grands. Dans un local, on en voyait debout autour d'une carte murale, déchiffrant quelque chose ; d'autres étaient penchés sur leurs cahiers et travaillaient ferme, tandis que plusieurs, accroupis sur les petits bancs de la sacristie, s'efforçaient de reproduire les grosses lettres de l'alphabet. De temps en temps, Don Bosco entrant, montait au pupitre, donnait un coup d'œil à l'ensemble, puis descendait se mêler à ces multiples divisions, que leurs maîtres faisaient travailler. » (J. B. Lemoyne, *Memorie biografiche...* II, 560-561).

d'excellents résultats, comme je l'ai dit plus haut. Elles comptaient en moyenne trois cents élèves chaque soir. En plus des matières scientifiques, nous avons, pour animer nos classes, le plain-chant et la musique vocale, qui, chez nous, furent toujours en honneur.

6°

Règlement pour les Oratoires. – Compagnie et fête de saint Louis. – Visite de Mgr Franski.

Une fois solidement implantés au Valdocco, je me préoccupai de toute mon âme de pourvoir à ce qui pouvait assurer l'unité d'esprit, de discipline et d'administration. En premier lieu j'élaborai un règlement où je codifiai tout simplement ce qui se pratiquait à l'Oratoire en vue d'instaurer une unité d'action (1). Comme il fut imprimé à part, chacun peut le lire à son gré. Le bienfait de ce petit règlement fut considérable. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Comme j'avais l'habitude de laisser à chacun la responsabilité de sa charge, chacun aussi s'ingéniait à bien connaître sa tâche pour la bien remplir. Évêques et curés me le demandèrent. Ils l'étudièrent et l'adoptèrent pour implanter l'œuvre des patronages dans les régions et les villes de leurs diocèses respectifs.

Ainsi les bases organiques de discipline et d'administration de l'Oratoire étaient assurées. Il fallait maintenant promouvoir la piété à l'aide de pratiques stables et uniformes. Ce

(1) Esquissé en 1847, ce règlement, modifié considérablement au cours des années suivantes, fut rédigé en 1852, et revu de nouveau dans les années 1854 et 1855. De ce règlement, Don Bosco a dit : « Il forme l'ensemble des observations, ordres et avis, que plusieurs années d'expérience nous ont dictés. Pour le composer, nous avons entrepris plus d'un voyage, visité de nombreux collègues, instituts, asiles de charité, de secours aux indigents, étudié leurs propres remarques, et pris l'avis des meilleurs éducateurs. Tout ce qui pouvait concourir à l'établissement de ce texte, nous avons conscience de l'avoir recueilli et d'en avoir tiré profit. »

fut fait par l'institution de la *compagnie de Saint-Louis* (2). J'en élaborai le règlement selon les normes qui me parurent les mieux adaptées pour la jeunesse. Je les présentai à l'archevêque qui les lut et les communiqua à d'autres avec mission de les étudier et de lui en rendre compte. Finalement il en fit l'éloge, les approuva et concéda certaines indulgences en date du [12 avril 1847] (3).

On peut lire ce règlement en tiré à part.

La compagnie de Saint-Louis suscita un grand enthousiasme parmi nos jeunes. Tous voulaient s'y inscrire. Pour cela deux conditions étaient nécessaires : donner le bon exemple à l'église et au dehors ; éviter les mauvais propos et fréquenter les sacrements. De là une sensible amélioration des bonnes mœurs.

Pour inciter tous les jeunes à célébrer les six dimanches (préparatoires à la fête) de saint Louis, on acheta une statue du saint, on fit faire une bannière, et l'on donna aux garçons la possibilité de venir se confesser à n'importe quelle heure du jour, du soir et de la nuit. Et comme presque aucun d'entre eux n'avait reçu la confirmation, on les y prépara pour la fête de saint Louis. Immense affluence ! On put cependant les y

(2) La sainte audace de Don Bosco alla, en cette occasion, jusqu'à inscrire comme membres d'honneur de la « Compagnie de Saint-Louis-de-Gonzague » de hautes personnalités civiles et religieuses, comme le philosophe Rosmini, fondateur des Rosminiens, le Chanoine de Gaudenzi, plus tard évêque de Vigevano, le Cardinal Antonucci, archevêque d'Ancône, le Cardinal Antonelli, sous-secrétaire d'État, le pape lui-même, Pie IX, et les deux frères Cavour. Le plus illustre des deux, Camille, le grand homme d'État, apparaît assez bien dépeint sous la plume de Don Bosco dans une note secrète conservée aux archives de la Congrégation Salésienne. Elle fut écrite au soir d'une des onze perquisitions dont le saint fut la victime. « L'honorable député, qui nous rendit plusieurs fois visite, aimait à s'entretenir, sur la cour, avec nos enfants. Il lui arrivait même de prendre part à nos cérémonies ; plus d'une fois il suivit, cierge en mains, la procession de Saint-Louis. Si je manifestais le désir de lui parler, il exigeait que je le fisse à sa table, partageant son repas. » Le jugement de l'homme de Dieu sur l'homme d'État n'en est pas moins sévère : « La vie de cet homme politique est connue de tous, écrit-il : belles promesses, sourires distribués à gauche et à droite, mais, à peine le dos tourné, de bien vilaines choses. » Son frère Gustave était, lui, un franc et zélé catholique. Cavour, en astucieux politique comptait, sans nul doute, se servir un jour de l'habileté de Don Bosco, pour l'aider à régler les rapports difficiles surgis entre le Vatican et le Quirinal.

(3) Don Bosco a laissé la date en blanc. Celle que nous donnons est celle que porte le document cité.

préparer grâce au concours de divers ecclésiastiques et laïcs. Tout était en place pour le jour de la fête. C'était la première [fois] qu'une telle cérémonie se déroulait à l'Oratoire et c'était aussi la première fois que l'archevêque venait nous rendre visite.

Devant la petite chapelle on installa une sorte de pavillon où l'on reçut l'archevêque. Je lus quelques mots de circonstance. Quelques jeunes gens présentèrent une courte comédie intitulée : *Un caporal de Napoléon*. Ce n'était autre chose qu'une caricature de caporal qui, pour exprimer son admiration devant cette solennité, se livrait à mille facéties. On rit beaucoup. Le prélat se divertit agréablement et confia n'avoir jamais tant ri de sa vie. Il voulut répondre à tous et exprimer la grande consolation que lui causait cette institution. Il en fit l'éloge en nous encourageant à persévérer, et il remercia pour l'accueil cordial que nous lui avions ménagé.

Il célébra la sainte messe durant laquelle il distribua la communion à plus de trois cents jeunes gens ; puis il donna la confirmation. Ce fut en cette occasion que l'archevêque, au moment où on lui imposait la mitre, ne réfléchissant pas qu'il n'était pas dans sa cathédrale, releva vivement la tête et heurta le plafond de l'église. L'incident le fit bien rire ainsi que tous les assistants (4). L'archevêque aimait à rappeler très souvent cet épisode, évoquant ces réunions que l'abbé Rosmini comparait à celles qui se tiennent dans les pays et les églises de mission.

Il est bon de noter que, à cette cérémonie, participèrent deux chanoines de l'église métropolitaine comme assistants de l'archevêque, ainsi que de nombreux autres ecclésiastiques. A la fin on en dressa une sorte de procès-verbal, où l'on notait le nom de celui qui avait conféré le sacrement, le nom et le prénom du parrain avec l'indication des jour et lieu. On recueillit ensuite les certificats qui, répartis selon les diverses paroisses (des confirmés), furent remis à l'archevêché pour être transmis aux curés concernés.

(4) Ce fut à propos de cet incident que l'archevêque y alla de ce mot d'esprit : « Il faut se garder de manquer de respect à ces garçons et leur parler la tête découverte. »

Débuts de l'internat. – Premières inscriptions de jeunes gens.

Pendant que se mettaient en place les moyens de faciliter l'instruction religieuse et littéraire (des jeunes), un autre besoin, immense, nous apparaissait. Il requérait des mesures urgentes. Beaucoup de jeunes, turinois ou étrangers, [étaient]pleinement désireux de mener une vie honnête et laborieuse. Mais, encouragés à s'y adonner, ils répondaient qu'ils n'avaient ni pain, ni vêtements, ni logement où trouver un abri, du moins pendant quelque temps. Pour en loger au moins quelques-uns qui ne savaient où se réfugier le soir, on avait préparé un fenil où l'on pouvait passer la nuit sur un peu de paille. Mais, à plusieurs reprises, les uns déguerpirent avec les draps, d'autres avec les couvertures. Finalement la paille elle-même fut enlevée et vendue.

Il advint (un jour) que, par une pluvieuse soirée de mai, très tard, un jeune homme d'une quinzaine d'années se présenta, trempé jusqu'aux os. Il demandait pain et asile. Ma mère l'accueillit dans la cuisine, l'installa près du feu, et, pendant qu'il se réchauffait et faisait sécher ses habits, elle lui donna potage et pain pour se restaurer. Pendant ce temps je lui demandai s'il était allé à l'école, s'il avait ses parents, quel métier il exerçait. Il me répondit : « Je suis un pauvre orphelin venu de Val di Sesia pour chercher du travail. J'avais trois francs, ils ont été dépensés avant que je puisse en gagner d'autres. Maintenant je n'ai plus rien et ne suis rien pour personne.

– As-tu déjà fait ta première communion ?

– Non, pas encore.

– Et la confirmation ?

– Je ne l'ai pas encore reçue.

– Es-tu déjà allé te confesser ?

– J'y suis allé quelquefois.

– Et maintenant, où comptes-tu aller ?

– Je ne sais pas. Je demande, par charité, de pouvoir passer la nuit en quelque coin de cette maison. »

A ces mots, il se mit à pleurer. Ma mère aussi pleurait. J'étais ému : « Si je savais que tu n'es pas un voleur, j'essaierais de t'arranger. Mais d'autres m'ont emporté une partie de mes couvertures et toi tu pourrais bien m'emporter le reste.

– Oh non, monsieur ! Soyez tranquille. Je suis pauvre mais je n'ai jamais rien volé.

– Si tu veux, reprit ma mère, je l'installerai pour cette nuit, et demain Dieu pourvoira !

– Où ?

– Ici, dans la cuisine.

– Il va vous emporter même les casseroles.

– Je veillerai à ce que ça n'arrive pas.

– Allez-y.

La bonne dame, aidée par l'orphelin, sortit donc, ramassa quelques briques et, dans la cuisine, en fit quatre supports, y posa quelques planches sur lesquelles elle mit une paille. Ainsi elle prépara le premier lit de l'Oratoire. Et puis ma bonne maman lui fit un petit sermon sur la nécessité du travail, de la probité, de la religion. Enfin elle l'invita à réciter ses prières. « Je ne les sais pas, répondit-il.

– Tu les réciteras avec nous, » lui dit-elle. Ainsi fut fait.

Puis, pour que tout soit en sûreté, on ferma la cuisine à clef pour ne l'ouvrir qu'au matin.

Ce fut le premier garçon de notre internat (1). Un autre vint bientôt se joindre à lui, puis d'autres. Mais cette année, par manque de place, nous dûmes nous limiter à deux (2). C'était au cours de l'année 1847.

(1) Le fait arriva en mai 1847, et le garçon ne demeura avec Don Bosco que jusqu'en novembre. On lui chercha du travail, on l'hébergea à fond, et, avec l'hiver, le travail ayant cessé, il retourna à son village et on ne le revit plus.

(2) Ce second pensionnaire, Don Bosco le trouva sur le cours Reine-Marguerite. Il pleurait, la tête appuyée à un arbre. Il était orphelin de père ; sa mère était morte la veille, et le propriétaire l'avait mis à la porte, après s'être emparé de tout ce que contenait le logis, pour payer le loyer en retard. Don Bosco le confia à sa mère et, comme il était de nature plutôt fine, il lui chercha et lui trouva un poste d'employé dans un magasin. Ce protégé du saint finit par se créer une jolie situation, et se montra toujours digne de son grand bienfaiteur. Que de tels gestes se rencontrent encore dans l'action d'éducateurs salésiens, on en trouvera la preuve encourageante dans « *Don Bosco aujourd'hui* » (Bulletin salésien français), numéro de mars-avril 1977 : « Dossier : *Adolescents de banlieue*, par Bruno du Pouget.

Comme je m'apercevais que, pour beaucoup d'enfants, toute fatigue demeurerait inutile si on ne leur trouvait pas un gîte, je m'empressai de louer d'autres chambres, puis d'autres encore, même à des prix exorbitants. Ainsi, en plus de l'internat, on put commencer des cours de plain-chant et de musique vocale.

C'était la première fois (1845) qu'existaient des cours publics de musique, la première fois que la musique était enseignée en classe à de nombreux élèves à la fois. Aussi l'affluence fut extraordinaire. Des maîtres fameux comme Rossi Louis, Blanchi Joseph, Cerutti, le chanoine Louis Nasi, venaient à l'envi assister à toutes mes leçons. C'était en contradiction avec l'évangile qui dit que l'élève n'est pas au-dessus du maître, alors que moi, qui ne savais pas la millionième partie de ce que savaient ces célébrités, je jouais au savant au milieu d'eux. Ils venaient d'ailleurs pour voir comment fonctionnait la nouvelle méthode, la même qu'aujourd'hui nous employons dans nos maisons. Jadis tout élève qui désirait apprendre la musique devait trouver un maître qui lui donne des leçons particulières.

8°

L'Oratoire Saint-Louis. – La maison Moretta. – Le terrain du séminaire.

Plus on se préoccupait de promouvoir la formation scolaire, plus le nombre des élèves grandissait. Aux jours fériés on n'en pouvait accueillir qu'une partie soit à l'église pour les cérémonies, soit dans la cour pour les récréations. Alors, toujours en accord avec le théologien Borelli, afin de pourvoir à ce besoin croissant, on ouvrit un nouvel Oratoire dans un autre quartier de la ville. Dans ce but, on loua une petite

maison à Porta-Nuova, Avenue Royale, dite communément Avenue des Platanes, en raison des arbres qui la bordaient (1).

Pour avoir cette maison il fallut mener une lutte très acharnée contre les occupants. C'étaient plusieurs lavandières, qui crurent venue la fin du monde dès lors qu'il s'agissait pour elles de devoir quitter leur vieille demeure. Prises par les sentiments et moyennant quelque indemnité, on put entrer en composition sans que les belligérants en viennent aux hostilités.

Le local et le jardin destiné à la récréation appartenaient à M. Vaglianti, qui, dans la suite, laissa comme héritier le chevalier Joseph Truvano. Le loyer était de quatre cent cinquante francs. Cet Oratoire prit le nom de Saint-Louis-de-Gonzague, nom qui est resté jusqu'à présent.

Nous en fîmes l'inauguration, le théologien Borelli et moi, le jour de l'Immaculée-Conception 1847. Ce fut une extraordinaire affluence d'enfants qui éclaircirent ainsi les files trop compactes de ceux du Valdocco (2). La direction de cette œuvre fut confiée au théologien Jacinthe Carpano, qui y travailla bénévolement durant quelques années. Le règlement rédigé pour l'institut du Valdocco fut appliqué à celui de Saint-Louis, sans aucune modification.

La même année, pour abriter une foule de garçons en quête d'un gîte, on acheta toute la maison Moretta. Mais quand nous nous mîmes à l'œuvre pour l'adapter à nos besoins, on s'aperçut que les murs ne tenaient pas. On préféra alors la revendre, d'autant plus qu'on nous en offrait un prix très avantageux.

Nous fîmes alors l'acquisition d'une journée de terrain (trente-huit ares) appartenant au séminaire de Turin. C'est là que par la suite fut construite l'église de Marie-Auxiliatrice et le bâtiment où se trouvent actuellement les ateliers de nos apprentis.

(1) A cette époque, l'immense quartier qui entoure la gare principale de Turin n'existait pas. C'était des terrains vagues, où s'ébattaient des nuées d'enfants. On se trouvait à la périphérie d'une ville qui, selon toutes les apparences, allait se développer dans cette direction-là.

(2) La seconde église que construisit Don Bosco, Saint-Jean-l'Évangéliste, vaste et des plus fréquentées, couvre totalement l'espace qu'occupait alors ce patronage avec sa petite chapelle.

1848. – Accroissement du nombre des apprentis. – Programme de leurs journées. – Le petit mot du soir. – Privilèges accordés par l'archevêque. – Retraite.

Cette année-là, sur la scène politique et dans la conscience publique se jouait un drame dont l'issue ne peut encore se prévoir. Charles-Albert avait concédé la Constitution (1). Beaucoup s'imaginèrent qu'avec cette constitution, on avait aussi concédé la liberté d'agir bien ou mal, à sa guise. Cette façon de penser s'appuyait sur le fait de l'émancipation des juifs et des protestants. Cela étant, prétendait-on, il n'y avait plus à distinguer entre catholiques et (gens) d'autres confessions. C'était vrai politiquement parlant, ça ne l'était pas sur le terrain de la religion (2).

En même temps, une sorte de frénésie s'empara des esprits des jeunes gens eux-mêmes. Rassemblés aux quatre coins de la ville, dans les rues, sur les places, ils jugeaient de bon goût tout affront fait aux prêtres ou à la religion. Je fus assailli plusieurs fois, soit chez moi soit dans la rue. Un jour, pendant que je faisais le catéchisme, une balle d'arquebuse pénétra par une fenêtre, traversa ma soutane entre le bras et la poitrine, et endommagea sérieusement le mur (opposé). Une autre fois, un individu bien connu, s'élança sur moi, un couteau à la main, alors qu'en plein jour je me trouvais au milieu d'un groupe d'enfants. C'est un miracle que j'aie pu m'en tirer en courant de toutes mes jambes me réfugier dans ma chambre. Le théologien Borelli put, lui aussi, échapper on ne sait comment à un quidam qui, le prenant pour un autre, déchargea sur lui son pistolet et brandit son poignard. C'était très difficile de mater cette jeunesse déchaînée. Au milieu d'une telle perversion d'opinions et d'idées, alors qu'on eut bien de la peine à trouver d'autres chambres, le nombre des apprentis aug-

(1) Elle fut promulguée le 4 mars 1848.

(2) Des décrets qui accordaient pleine liberté de culte aux Vaudois et aux Israélites, datent des 17 et 29 mars 1848. La pétition qui les réclamait était d'ailleurs signée d'une centaine de membres du clergé séculier et régulier.

menta. On en eut jusqu'à quinze, tous plus abandonnés et plus exposés les uns que les autres. 1847.

Une grande difficulté surgissait alors. Nous n'avions encore aucun atelier dans la maison. Nos élèves allaient au travail ou aux cours à Turin, et cela au grand préjudice des bonnes mœurs. Les compagnons qu'ils rencontraient, les conversations qu'ils entendaient, ce qu'ils voyaient, tout cela rendait vain ce que nous pouvions faire ou dire à l'Oratoire. C'est alors que je commençai à leur adresser une brève exhortation, le soir, après les prières (3). Son but était d'exposer ou de confirmer quelque vérité (de la foi) qui, d'aventure, aurait pu être contredite durant la journée.

Ce qui se passait chez les apprentis était aussi à déplorer chez les étudiants. Selon les diverses classes auxquelles ils appartenaient, il fallait les envoyer (ceux des classes de grammaire) chez le professeur Joseph Bonzanino ; les rhétoriciens chez le professeur Don Matteo Picco. Ces cours étaient excellents, mais l'aller et le retour étaient semés d'embûches. En 1856 les classes et les ateliers furent fort avantageusement et définitivement établis chez nous, à l'Oratoire.

A cette époque-là se fit jour une telle perversion d'idées et de mœurs, que je ne pouvais plus me fier aux personnes de service (4). Ma mère et moi faisons tous les travaux domestiques. La cuisine, la préparation de la table, le balayage, aussi bien que couper du bois, tailler et confectionner des culottes,

(3) Voilà la véritable origine du « petit mot du soir » chez Don Bosco. Elle n'est pas ailleurs, de l'aveu même de son créateur, qui en faisait ainsi l'éloge : « Tous les soirs, finies les prières, et avant que les élèves ne gagnent leurs lits, le Directeur ou son remplaçant adresse quelques bonnes paroles, quelque bon conseil sur le bien à faire ou le mal à éviter. Autant que possible on s'inspirera pour ce bref avis des faits arrivés au cours du jour, à la maison ou dehors. Cela ne dépassera pas trois minutes. Cette pratique est la clef de la moralité, de la bonne marche de la maison, et du succès en éducation. »

(4) En 1874, Don Bosco revenait sur ce déboussolement des esprits en 1848, narrant les souvenirs suivants : « En ce temps-là un vent de folie souffla sur les Ordres religieux, les Congrégations, le clergé, toutes les autorités de l'Église ; cette campagne de rage eut comme conséquence immédiate un abaissement sensible de la moralité, de la piété, du goût pour la vocation ecclésiastique. Tandis que, d'un côté, les Ordres religieux allaient s'amenuisant de plus en plus, les prêtres étaient vilipendés, emprisonnés, condamnés souvent à résidence forcée. Comment dès lors pourrait-on voir surgir de nouvelles vocations ? C'est vers cette époque-là que le Seigneur fit connaître,

des chemises, des pantalons, des vestes, des essuie-mains, des draps et faire toutes les réparations nécessaires, relevait de ma compétence. Tout cela comportait, de plus, un énorme avantage moral. Tandis que je leur distribuais du pain, du potage ou autres choses, je pouvais fort aisément adresser un conseil ou un mot d'amitié aux jeunes gens.

Et puis, j'éprouvai la nécessité d'avoir à l'Oratoire quelqu'un qui puisse m'aider dans les travaux de la maison ou de l'école. Je commençai alors à emmener avec moi quelques (élèves) soit à la campagne, soit en villégiature à Castelnuovo, mon pays natal. J'en invitai certains à dîner avec moi, d'autres venaient le soir pour lire ou écrire quelque temps, ceci toujours dans le but de les immuniser contre les idées empoisonnées du jour. Je fis ainsi, avec plus ou moins de fréquence, de 1841 à 1848. J'utilisais aussi tous les moyens pour atteindre un but bien particulier que je m'étais fixé : étudier, connaître, sélectionner certains jeunes qui aient quelque aptitude et quelque disposition à mener une vie commune, puis les prendre avec moi, à la maison.

Dans le même but, cette année-là (1848), je fis l'expérience d'une petite session d'exercices spirituels. J'accueillis une cinquantaine (de jeunes) à l'Oratoire : ils mangeaient tous avec moi ; mais comme il n'y avait pas de lits pour tous, une partie d'entre eux allait dormir en famille et revenait le lendemain matin. Ces allées et venues, matin et soir, faisaient planer un risque sur ce qu'on était en droit d'attendre des sermons et instructions que l'on donne à cette occasion. (Les entretiens) commençaient le dimanche soir et prenaient fin le samedi soir. Ce fut une bonne réussite (5). Beaucoup, pour qui on avait

de façon claire, qu'il pensait recruter un nouveau genre de milice, levée non plus, comme jadis, au sein des familles aisées qui, envoyant leurs fils aux collèges d'État ou aux écoles publiques, exposaient, de ce fait, des vocations possibles au péril de l'étouffement, mais ailleurs, dans le monde des petits, des ouvriers, des artisans, des paysans, où l'appel de Dieu les prendrait pour les mener jusqu'aux autels. » C'est bien ce que fit Don Bosco, dès ses premières années d'apostolat, au milieu de ce petit peuple.

(5) Même sur ce terrain-là Don Bosco fut un homme d'avant-garde, un précurseur. Ce fut une véritable nouveauté que cette retraite fermée, ou presque, pour jeunes ouvriers, en 1847.

longuement travaillé en pure perte, s'engagèrent pour de vrai dans une vie vertueuse. Plusieurs se firent religieux. D'autres demeurèrent dans le monde mais devinrent des modèles d'assiduité dans les patronages. Je compte parler de tout cela spécialement dans l'histoire de la Société Salésienne.

Ce fut encore cette année que plusieurs curés, notamment ceux de Borgodora, du Carmel et de Saint-Augustin, allèrent de nouveau se plaindre auprès de l'archevêque de ce qu'on administrait les sacrements dans nos Oratoires. L'archevêque en prit occasion pour mander un décret aux termes duquel il nous concédait ample faculté de préparer et de présenter les enfants à recevoir la confirmation, la sainte communion ; faculté aussi de satisfaire (chez nous) au devoir pascal pour tous ceux qui fréquentaient nos œuvres. Il renouvelait aussi la permission d'accomplir toute cérémonie religieuse que l'on accomplit d'habitude dans les paroisses. « Ces églises, disait l'archevêque, serviront d'église paroissiale pour ces enfants, étrangers et abandonnés pour toute la durée de leur séjour à Turin (6). »

10°

Progrès des cours de musique. – Procession à la Consolata. – Subsidés accordés par la ville et « L'Œuvre-des-Indigents ». – Le Jeudi Saint. – Le lavement des pieds.

Les dangers que rencontraient les jeunes gens dans le domaine de la religion ou des bonnes mœurs, exigeaient de gros efforts de protection. Aux cours du soir et à ceux de la journée, aux leçons de musique vocale, on jugea bon d'adjoindre des cours de piano, d'orgue et même de musique instrumentale. Je me trouvais donc maître de musique vocale et instrumentale, de piano et d'orgue, sans même en avoir été

(6) Don Bosco appelait lui-même sa chapelle : la paroisse des enfants laissés pour compte.

vraiment élève. La bonne volonté tenait lieu de tout. Quand quelques (garçons aux) voix jeunes et belles furent bien préparés, ils commencèrent à participer aux cérémonies à l'Oratoire, puis à Turin, à Rivoli, à Moncalieri, Chieri, et autres lieux. Le chanoine Louis Nasi, Don Michelange Chiatellino, se prêtaient de très bon gré à exercer et à accompagner nos musiciens et à les diriger dans les cérémonies publiques en diverses localités. Comme jamais encore on n'avait entendu, aux tribunes (de nos églises), des voix argentines en solos, duos et chœurs, il y avait là une telle nouveauté que partout on parlait de notre groupe musical, et c'était à qui inviterait nos (petits) chanteurs pour les diverses solennités. Le chanoine Louis Nasi et Don Chiatellino Michelange étaient généralement les accompagnateurs de notre société philharmonique embryonnaire.

Chaque année nous allions, en pèlerinage, célébrer la messe à la Consolata. Cette année-ci, nous nous y rendîmes en procession depuis l'Oratoire. Les chants, en cours de route, la musique, à l'église, attirèrent une foule innombrable. On célébra la messe, et, après la communion, je fis un petit sermon de circonstance dans la crypte. Pour terminer, les Oblats de Marie nous servirent à l'improviste un merveilleux petit déjeuner dans les cloîtres du sanctuaire. Ce faisant, on brisait le respect humain et on rassemblait des jeunes gens à qui, au moment opportun et avec grande prudence, on inculquait un esprit de (saine) moralité, de respect des autorités, et que l'on amenait à fréquenter les sacrements. En tout cas, de telles innovations faisaient grand tapage.

Cette année encore, la municipalité de Turin envoya une autre délégation composée du chevalier Pierre Ropolo del Capello, dit Moncalvo, et du commandeur Dupré, pour vérifier (le bien-fondé) de ce que la rumeur publique colportait vaguement. (Ces messieurs) furent très satisfaits, et, sur un rapport dûment rédigé, on nous décerna une prime de mille francs accompagnés d'une lettre très flatteuse. A partir de cette année, la municipalité nous alloua un subside annuel qui fut payé jusqu'en 1878, année où on nous retira les trois cents francs que les sages administrateurs (municipaux) de Turin virèrent au profit de l'éclairage d'une école du soir (créée) en faveur des enfants du peuple.

L'Œuvre-des-Indigents, qui, adoptant notre méthode, avait ouvert elle aussi des cours du soir et des classes de musique, envoya à son tour une délégation dirigée par le chevalier Gonella, en visite chez nous. En signe de satisfaction ils nous firent parvenir une autre prime de mille francs.

Le Jeudi Saint, chaque année, nous avions l'habitude d'aller en groupe visiter les repositoires. Mais en raison de certains quolibets qu'on peut dire méprisants, beaucoup n'osaient plus se joindre à leurs compagnons. Pour encourager toujours plus nos jeunes à fouler aux pieds le respect humain, cette année, pour la première fois, on alla faire ces visites en procession au chant du *Stabat Mater* et du *Miserere* en musique. On vit alors, tout au long de la procession, des jeunes gens de tout âge et de toute condition, rivaliser à qui mieux mieux pour se joindre à nos rangs. Tout se passa dans l'ordre et la tranquillité (1).

Le soir on fit, pour la première fois, la cérémonie du *Lavement des pieds*. On choisit à cet effet douze garçons que l'on appelle habituellement les douze apôtres. Après la cérémonie rituellement accomplie, j'adressai une petite exhortation morale aux assistants. Puis les douze apôtres furent invités tous ensemble à un souper frugal. Chacun reçut ensuite un petit cadeau, que, tout heureux, il porta à la maison.

Cette année également, on érigea régulièrement un chemin de croix et on en bénit les stations en grande solennité. A chaque station on prononçait un petit mot (d'explication) suivi d'un motet en musique sur le même thème (2).

Ainsi s'affermissait de plus en plus notre humble Oratoire. Pendant ce temps se déroulaient de graves événements qui devaient changer l'aspect politique de l'Italie et peut-être du monde.

(1) Cette procession du Jeudi Saint, la maison de Don Bosco la maintint jusqu'en 1866.

(2) C'est à l'érection de ce chemin de croix, qui est du 1^{er} avril 1847, que remonte le pieux usage longtemps en vigueur dans les maisons salésiennes de le faire publiquement chaque vendredi de Carême.

L'année 1849. – Fermeture des séminaires. – La maison Pinardi. – Le denier de Saint-Pierre. – Les chapellets de Pie IX. – L'Oratoire de l'Ange Gardien. – Visite de députés.

Cette année est vraiment mémorable. La guerre du Piémont contre l'Autriche, déclenchée l'année précédente, avait bouleversé toute l'Italie. Les écoles publiques suspendirent leurs cours ; les séminaires, spécialement ceux de Chieri et de Turin, furent fermés et occupés par l'armée. Ainsi, les séminaristes de notre diocèse ne trouvèrent plus ni maîtres ni locaux pour les accueillir. Ce fut alors que, pour nous donner au moins la consolation d'avoir fait tout le possible pour atténuer les misères publiques, on loua toute la maison Pinardi. Les locataires jetèrent les hauts cris. Ils menacèrent et moi, et ma mère et le propriétaire. Il fallut consentir un grand sacrifice pécuniaire, mais nous obtînmes que tout le bâtiment soit mis à notre disposition (1). Ainsi ce foyer d'immoralité, qui, depuis vingt ans, était au service de Satan, resta en notre pouvoir. Il occupait tout l'emplacement qui forme aujourd'hui la cour située entre l'église de Marie-Auxiliatrice et la maison qui est au chevet.

De cette façon nous pûmes accroître le nombre de nos classes, agrandir l'église et doubler l'espace destiné aux récréations. Le nombre des garçons fut alors porté à trente. Mais le but principal (de cette opération) était de pouvoir accueillir, comme il fut fait, les séminaristes du diocèse (2). On peut dire que la maison de l'Oratoire fut le séminaire diocésain pendant presque vingt ans.

(1) Elle fut louée au prix de mille cent cinquante lires, bail de trois ans, du 1^{er} avril 1849 au 31 mars 1852. Le locataire était l'abbé Borelli ; Don Bosco signa, comme témoin, l'acte notarié.

(2) C'est la première, mais ce ne sera pas la dernière fois que nous verrons Don Bosco faire passer les intérêts de son diocèse avant les siens propres. Pour lui, l'œuvre des vocations sacerdotales demeurera toujours la première.

A la fin de 1848, les événements politiques contraignirent le Saint-Père, Pie IX, à quitter Rome et à se réfugier à Gaète. Ce grand pontife nous avait déjà, à maintes reprises, marqué sa bienveillance. Comme on parlait beaucoup de la détresse financière dans laquelle il se trouvait, on ouvrit alors à Turin une souscription que l'on désigna sous le nom de *Denier de Saint Pierre*. Une commission composée du chanoine François Valinotti et du marquis Gustave Cavour vint à l'Oratoire. Notre quête rapporta trente-cinq francs (3). C'était peu de choses. Nous nous efforçâmes de la rendre agréable au Saint-Père en y joignant un petit mot qui lui plut beaucoup. Il exprima sa gratitude par une lettre adressée au cardinal Antonucci, alors nonce à Turin et maintenant archevêque d'Ancone, en le chargeant de nous faire savoir quelle consolation lui avait procurée notre offrande et plus encore les sentiments qui l'accompagnaient. Enfin, avec sa bénédiction apostolique, il nous faisait parvenir un paquet de soixante chapelets qui furent distribués solennellement le 20 juillet de cette année : voir l'opuscule imprimé à cette occasion et différents journaux ; la lettre du cardinal Antonucci, alors nonce à Turin (4).

En raison de l'accroissement du nombre des externes qui fréquentaient les Oratoires, on dut songer à (trouver) un autre gîte. Ce fut l'Oratoire du Saint-Ange-Gardien à Vanchiglia, à peu de distance de l'endroit où, par les soins de la marquise Barolo, s'éleva depuis l'église Sainte-Julie.

Un prêtre, (Don) Jean Cocchis avait, depuis plusieurs années, fondé cette œuvre dans un but assez semblable au nôtre. Mais, enflammé d'amour patriotique, il crut bon de former ses élèves au maniement du fusil et de l'épée pour se mettre à leur tête et marcher contre les Autrichiens. Ce qu'il fit d'ailleurs.

(3) Exactement trente-trois, si nous nous reportons aux listes de souscriptions.

(4) Il y eut en outre un article de Gustave Cavour, frère du grand homme d'État sur l'*Armonia*, de Turin ; Rohrbacher, lui-même, dans sa volumineuse *Histoire de l'Église* fait allusion à ce don touchant. « Fait plus remarquable encore : certains jeunes gens, très pauvres, des ouvriers, parvinrent, en économisant sou à sou, à réunir la somme de trente-trois francs et à l'envoyer au secrétaire de l'Association, accompagnée d'une lettre à tirer les larmes des yeux. »

Cet Oratoire demeura fermé une année durant. Ensuite nous l'avons pris en charge et la direction en fut confiée au théologien Jean Vola, de vénérée mémoire. Il demeura ouvert jusqu'à la fin de l'année 1871 où il fut transféré près de l'église paroissiale. La marquise Barolo fit un legs en sa faveur à la condition que le local et la chapelle soient destinés aux enfants dépendant de la paroisse, ce qui se fait encore.

A cette époque eut lieu à l'Oratoire la visite officielle d'une commission de députés et autres personnalités du ministère de l'Intérieur venus nous honorer de leur présence. Ils voulurent voir tout et tous. De cette visite, plutôt amicale, ils firent une ample relation à la chambre des Députés. Ce fut l'occasion d'une longue et vive discussion dont on peut voir le compte-rendu dans la *Gazette Piémontaise* du 29 mars 1850. La Chambre des Députés octroya trois cents francs à nos jeunes gens. Urbain Ratazzi, alors ministre de l'Intérieur, nous alloua une somme de deux mille francs. On pourra consulter les documents.

Je pus enfin voir un de mes élèves revêtir l'habit ecclésiastique, Savio Ascanio, l'actuel directeur du Refuge. Ce fut le premier séminariste de l'Oratoire. Il prit la soutane à la fin de cette année (5).

12°

Fêtes nationales.

Un fait étrange vint, ces jours-là, troubler passablement nos réunions. On voulait que notre humble Oratoire participe aux manifestations publiques que l'on multipliait dans les villes et les villages sous le nom de fêtes nationales. Ceux qui y prenaient part, et voulaient par là se dire de vrais patriotes,

(5) Cet abbé obtint de ses supérieurs la permission de rester à l'Oratoire, avec Don Bosco, durant ses études théologiques. Il faisait partie du groupe de jeunes qu'avait particulièrement suivis le saint, décelant en eux des signes de vocation sacerdotale.

portaient les cheveux séparés sur le front et rejetés, bouclés, en arrière, un pourpoint collant de couleurs variées, et arboraient le drapeau national, avec médaille et cocarde bleue sur la poitrine. Ainsi attifés ils défilaient, comme en procession, en chantant des hymnes à l'unité nationale (1).

Le marquis Robert d'Azeglio, principal promoteur de ces manifestations, nous y invita formellement. Malgré mon refus, il nous fournit tout ce qu'il fallait pour que nous puissions y figurer honorablement. Un emplacement nous était préparé place Vittorio, à côté d'autres institutions de quelque nom, but et condition qu'elles soient. Que faire ? M'y soustraire, c'était me déclarer ennemi de l'Italie ; y consentir, cela signifiait l'approbation de principes dont je prévoyais les funestes conséquences (2). « Monsieur le marquis, répondis-je au surnommé d'Azeglio, ces jeunes gens, ma famille (en quelque sorte), qui se réunissent ici de toute la ville, ne sont pas une entité morale. Je ferais rire de moi si je prétendais faire mienne une institution qui n'existe que par la charité de mes concitoyens.

– Précisément. Il faut que la charité de vos concitoyens sache que cette œuvre naissante n'est pas contraire aux institutions modernes. Tout cela vous sera bénéfique : les offrandes augmenteront, la municipalité, moi-même, nous serons prodiges de nos largesses en votre faveur.

– Monsieur le marquis, j'ai pour règle constante de me tenir à l'écart de quoi que ce soit qui se rapporte à la politique. Jamais pour, jamais contre.

(1) « Pour frapper les imaginations, écrit le premier biographe du saint, des bataillons d'enfants défilaient en tunique et pantalon de velours noir, feutre armé d'une plume en tête, d'où sortaient d'épaisses chevelures frisées. Poignard à la ceinture et, sur la poitrine, pendant au gousset par une chaînette, une médaille représentant l'Italie. » On a revu cela depuis : Rien de nouveau sous le soleil !

(2) Don Bosco aimait profondément sa patrie ; mais par ses relations, surtout grâce aux entretiens fréquents qu'il avait avec son archevêque, il voyait ce que d'autres ne voyaient pas, quelles batailles se préparaient contre l'Église, sous le couvert de ces mouvements patriotiques. D'où sa réserve et son extrême prudence. La politique de parti, jamais Don Bosco ne voulut en faire. « Aucun parti ne pourra me compter dans ses rangs, » disait-il souvent.

– Que voulez-vous donc faire ?

– Faire le peu de bien que je peux à des jeunes gens abandonnés, m'employant de toutes mes forces à ce qu'ils deviennent de bons chrétiens pour ce qui est de la religion, d'honnêtes citoyens pour ce qui est de la société civile.

– Je comprends bien. Mais vous vous trompez. D'ailleurs si vous persistez dans cette manière de voir, vous serez abandonné de tous et votre œuvre deviendra inviable. Il faut ouvrir les yeux sur le monde, le connaître et élever les institutions, anciennes ou modernes, à la hauteur des temps.

– Je vous remercie de vos bonnes intentions et des conseils que vous me donnez. Invitez-moi à quelque (engagement) que ce soit où un prêtre ait à exercer la charité. Vous me verrez alors prêt à sacrifier ma vie et mes biens. Mais j'entends être, maintenant et toujours, étranger à la politique (3). »

Cet illustre patricien me quitta avec satisfaction. A partir de ce jour, nous n'eûmes plus entre nous de relations d'aucune sorte. Après lui, d'autres personnalités laïques et ecclésiastiques m'abandonnèrent. Et même je demeurai à peu près seul après le fait que je vais raconter.

(3) Un grand évêque italien, Mgr Bonomelli, de Crémone, rapporte dans un de ses livres un bout de conversation qu'il eut avec Don Bosco : « Avec sa façon toute simple, mais empreinte d'un sens pratique rare, il me dit ces paroles précises que je n'oublierai jamais : Je me suis aperçu en 1848, que, si je voulais faire un peu de bien, je devais m'abstenir de toute politique. En agissant de la sorte, non seulement je suis arrivé à certains résultats, je n'ai pas trouvé d'obstacles sérieux sur ma route, mais j'ai même trouvé aide et secours là d'où je les attendais le moins. » On pourra se faire une juste idée de la politique du moment, nettement anticléricale, utilisée pour ses fins de déchristianisation par la maçonnerie en lisant les pages consacrées au « climat politique et religieux du Piémont de 1848 à 1860 » et « Don Bosco et le nouvel État italien » par F. Desramaut dans *Don Bosco et la vie spirituelle*, p. 30-31 et 50-52. Quand le service de l'Église et le bien des âmes l'exigèrent il ne se refusa pas à des démarches politiques entre l'État italien en crise de croissance et le Saint-Siège outré de ses ingérences dans la vie de l'Église. Sa conciliation permit de pourvoir de pasteurs de nombreux évêchés restés vacants après la mort de leurs titulaires par suite des tensions politiques entre Église et État.

Un fait singulier.

Le dimanche qui suivit la fête mentionnée plus haut, à deux heures de l'après-midi, j'étais à la récréation, avec mes jeunes. Tout près, un individu lisait l'*Armonia* (1). A ce moment, des prêtres qui venaient habituellement m'aider dans le saint ministère, se présentent, en groupe, avec médaille, cocarde et drapeau tricolore et qui plus est avec un journal vraiment immoral : *Opinione* (2). L'un d'eux, très respectable en raison de son zèle et de sa doctrine, s'avance vers moi et, s'apercevant qu'il y avait près de moi quelqu'un qui avait en main l'*Armonia*, se met à dire : « Quelle honte ! Il est temps d'en finir avec ces mièvreries. » Ce disant, il lui arrache la feuille des mains, en fait mille morceaux, les jette par terre, crache dessus, les écrase et les piétine avec acharnement. Après ce premier éclat de ferveur patriotique, il s'avance vers moi : « Ça, c'est un bon journal, me dit-il en me mettant devant le nez l'*Opinione*. Tous les vrais et honnêtes citoyens devraient lire celui-là et nul autre. »

Je restai éberlué de cette façon de parler et d'agir. Désireux de ne pas voir se multiplier les scandales en un lieu où l'on devait donner le bon exemple, je me contentai de le prier, lui et ses collègues, de venir parler de ces questions en privé, entre nous. « Non monsieur, reprit-il, il ne doit plus y avoir rien de privé ni de secret. Tout doit être mis en pleine lumière. »

A ce moment la clochette appela tout le monde à l'église. C'était justement un de ces ecclésiastiques qui devait faire une petite causerie morale à ces pauvres garçons. Cette fois-là, elle fut vraiment immorale. Liberté, émancipation, indépendance

(1) L'*Armonia* était un journal de combat catholique à la tête duquel était un écrivain de talent, l'abbé Margotti. Il cessa sa publication en 1859 pour faire place à l'*Unità Cattolica* qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1877.

(2) Plutôt qu'immoral, au sens courant du terme, le journal était anticlérical.

(furent les mots) qui résonnèrent pendant toute la durée du sermon (3).

J'étais à la sacristie, impatient de pouvoir prendre la parole et mettre un frein au désordre. Mais le prédicateur sortit de l'église aussitôt (fini le sermon) et, à peine la bénédiction avait-elle été donnée qu'il invita prêtres et jeunes gens à le suivre. Chantant à gorge déployée des hymnes nationaux, agitant frénétiquement le drapeau, ils se dirigèrent en cortège vers le Mont des Capucins. Là on promit solennellement de ne plus aller à l'Oratoire à moins d'y être invités et reçus selon les formes *nationales*.

Tout ceci se passait sans que je puisse, de quelque façon que ce soit, avancer ni raisons ni réflexions. Mais rien qui s'opposât à mon devoir ne m'effrayait. Je fis dire à ces prêtres qu'il leur était sévèrement interdit de revenir avec moi. Quant aux jeunes gens, ils durent se présenter un par un avant de réintégrer l'Oratoire. L'affaire eut pour moi un heureux résultat. Aucun des prêtres ne s'avisa de revenir. Les jeunes gens vinrent s'excuser, affirmant qu'on les avait trompés et promettant obéissance et discipline.

14°

Nouvelles difficultés. – Une consolation. – L'abbé Rosmini et l'archiprêtre Pierre De Gaudenzi.

En tout cas j'étais seul. Les jours fériés, je devais commencer à confesser de bonne heure, célébrer la messe à neuf heures,

(3) Le jeune clergé, impatient de tout joug ou faussé dans son esprit par la lecture des livres de Gioberti ou par une générosité d'âme parfois trop candide, se laissait souvent emporter par l'ivresse générale. Quand Don Bosco traite « d'immoral » le sermon du trop fougueux abbé, c'est dans ce sens qu'il faut l'entendre. Il se laisse d'ailleurs prendre par l'antinomie moral-immoral.

puis prêcher, faire classe de chant et de langue (italienne) (1) jusqu'à midi. A une heure de l'après-midi : récréation, puis catéchisme, vêpres, instruction, bénédiction (du Saint-Sacrement), et ensuite récréation, chant et classe jusqu'à la nuit.

En semaine, je devais travailler tout au long du jour pour mes apprentis (2), donner des cours d'enseignement secondaire à une dizaine de jeunes ; le soir, classe de français, d'arithmétique, de plain-chant, de musique vocale, de piano et d'orgue : voilà ce dont je devais m'occuper. Je ne sais pas comment j'ai pu tenir. Dieu m'a aidé ! En ces moments-là, je trouvais un grand réconfort et un sérieux appui en la personne du théologien Borelli. Quel merveilleux prêtre ! Bien que surchargé par les multiples occupations de son ministère, il utilisait la moindre parcelle de son temps à me venir en aide. Il n'était pas rare de le voir dérober des heures au sommeil pour se mettre au confessionnal. Pour venir prêcher il refusait tout repos à son corps fatigué. Cette situation critique dura jusqu'à ce que je puisse être un peu soulagé par les abbés Savio, Bellia, Vacchetta. Et encore, j'en fus très vite privé. En effet, cédant aux suggestions d'autres personnes, sans même m'en parler, ils m'abandonnèrent pour entrer chez les Oblats de Marie.

L'un de ces jours fériés, je reçus la visite de deux prêtres dont je crois devoir dire les noms. Au moment de commencer le catéchisme, je me démenais pour organiser mes classes, et voici que se présentent deux ecclésiastiques qui, humbles et respectueux, venaient me féliciter et chercher des informations sur l'origine de cette institution et ses méthodes. Pour unique réponse je leur dis : « Veuillez avoir la bonté de m'aider. Vous, venez derrière l'autel, dans l'abside, vous aurez les plus grands. A vous, dis-je à l'autre, de plus haute taille, je vous confie

(1) Don Bosco écrit « de littérature » ; il ne s'agit évidemment pas de la discipline que nous mettons sous ce mot. Il apprend simplement à s'exprimer correctement en langue italienne à ses jeunes piémontais plus à l'aise dans leur dialecte ou l'argot des rues.

(2) Entre la recherche du travail pour ses apprentis, les visites qu'il leur faisait dans leurs ateliers ou leurs boutiques, celles qu'il rendait aux garçons malades, la coupe et la confection de leurs habits, l'aide qu'il apportait à la cuisine, et la récitation de son bréviaire, le pauvre abbé n'avait guère le temps, en semaine, de souffler.

cette classe ; ce sont les plus dissipés. » M'apercevant qu'ils faisaient le catéchisme à la perfection, je demandai à l'un d'adresser un petit mot à nos garçons, et à l'autre de nous donner la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le plus petit des deux prêtres était l'abbé Antoine Rosmini (3), fondateur de l'Institut de la Charité ; l'autre était le chanoine archiprêtre De Gaudenzi, actuellement évêque de Vigevano. Depuis lors, l'un et l'autre ont toujours témoigné leur bienveillance à la maison et en sont même des bienfaiteurs.

15°

Acquisition de la maison Pinardi et de la maison Bellezza. – L'année 1850.

L'année 1849 fut épineuse, stérile, bien qu'elle nous ait coûté de grandes fatigues et d'énormes sacrifices. Mais c'était une préparation à l'année 1850, moins orageuse et beaucoup plus féconde en bons résultats. Commençons par la maison Pinardi. Ceux qui en avaient été délogés ne se tenaient pas pour battus. « N'est-il pas révoltant, disait-on à l'envi, qu'une maison destinée à l'amusement et au plaisir tombe aux mains d'un prêtre, et d'un prêtre intolérant ? »

Entre temps on avait [proposé] à Pinardi un loyer deux fois plus fort que le nôtre. Mais il avait quelque sérieux remords à accroître son profit par des moyens malhonnêtes. Aussi m'avait-il plusieurs fois fait des propositions de vente, au cas où j'aurais voulu acheter. Mais ses prétentions étaient exorbitantes. Il demandait quatre-vingt mille francs pour un bâtiment qui devait en valoir le tiers. Dieu voulut montrer qu'il est le maître des cœurs, et voici comment.

(3) C'était le grand philosophe italien, fondateur de la Congrégation des Rosminiens. Don Bosco l'avait en particulière estime, quoiqu'il ne partageât pas certaines de ses opinions métaphysiques.

Un jour de congé, pendant le sermon du théologien Borelli, je me tenais à la porte de la cour pour empêcher rassemblements et désordres. Voici que se présente M. Pinardi. « Finissons-en ! dit-il. Il faut que Don Bosco achète ma maison.

– Finissons-en ! Mais il faut que M. Pinardi me la cède pour son prix. Alors je l’achète immédiatement.

– Bien sûr que je vous la donne pour son prix.

– Combien ?

– Au prix que (vous) demanderez (1).

– Je ne puis faire d’offre.

– Offrez toujours.

– Je ne puis.

– Pourquoi ?

– Parce que (votre) prix est exagéré. Je ne veux pas offenser le demandeur.

– Offrez ce que vous en voulez.

– Mais, vous me la cédez pour sa valeur ?

– Parole d’honneur que je la cède !

– Serrez-moi la main et je fais l’offre.

– De combien ?

– Je l’ai fait estimer par un ami commun. Il m’a assuré que, dans l’état actuel, elle devait se négocier entre vingt-six et vingt-huit mille francs. Et moi, pour conclure le marché, je vous en donne trente mille.

– Vous ferez bien cadeau d’une broche de cinq cents francs à ma femme ?

– Je ferai ce cadeau.

– Vous me paierez comptant ?

– Je paierai comptant.

– Quand établissons-nous le contrat ?

– Quand il vous plaira.

– Dans quinze jours à partir de demain, mais en un seul versement.

(1) Le laconisme du dialogue rend ambigus les mots de M. Pinardi : *al prezzo richiesto*, « au prix demandé » : par qui ? Il en avait demandé, lui, quatre-vingt mille francs, prix jugé exorbitant par Don Bosco qui le redira plus loin. Il semble donc qu’ici Pinardi invite son interlocuteur à faire lui-même une offre, ce à quoi, Don Bosco, diplomate, fait semblant de se refuser.

- Entendu selon vos désirs.
- Cent mille francs d’amende à qui se dédit.
- D’accord !

L’affaire fut traitée en cinq minutes ; mais où trouver une telle somme en si peu de temps ? Alors, magnifiquement, la divine Providence s’en mêla. Le soir même Don Caffasso, contrairement à ce qu’il faisait habituellement aux jours fériés, vint me rendre visite. Il me dit qu’une personne pieuse, la comtesse Casazza-Ricardi, l’avait chargé de me remettre mille francs à dépenser de la façon que je jugerais la plus apte à procurer la gloire de Dieu. Le jour suivant, un religieux Rosminien qui se trouvait à Turin pour placer la somme de vingt mille francs, vint me demander conseil. Je lui proposai de contracter moi-même cet emprunt pour (l’achat de) la maison Pinardi. Ils vinrent grossir la somme que je recherchais. Les trois mille francs de frais supplémentaires furent ajoutés par le chevalier Cotta. Ce fut d’ailleurs dans sa banque que fut établi le contrat tant désiré.

Maintenant que cet immeuble était acquis, notre attention se porta sur (la maison) dite la Jardinière. C’était une guinguette, où, les jours de congé, se rassemblaient les bambocheurs. Tout au long de la journée ce n’était que vacarme d’orgues de barbarie, fifres, clarinettes, guitares, violons, basses, contrebasses et chansons. Et même, assez souvent, ils s’y mettaient tous pour (offrir) leur concert. Comme ce bâtiment, la maison Bellezza, n’était séparée de notre cour que par un mauvais mur, il arrivait fréquemment que les cantiques chantés dans notre chapelle soient couverts et même étouffés par le tapage que faisaient instruments et bouteilles à la Jardinière. Sans compter le va-et-vient continu de la maison Pinardi à la Jardinière. On peut aisément s’imaginer tout ce que cela provoquait de trouble et de danger pour nos jeunes.

Pour nous libérer de tels inconvénients, j’ai essayé de l’acheter. Sans réussir (2). Je tentai de la louer ; la propriétaire

(2) Comme nous l’avons déjà dit, elle ne put être achetée définitivement qu’en 1884, à la mort du propriétaire, au prix non de cent quatre-vingt mille francs que demandaient les héritiers, mais de cent mille. Le comte Colle solda l’achat. Pendant quarante ans, elle servit à divers usages, puis fut abattue.

y consentait, mais la tenancière de la guinguette réclamait des dédommagements fabuleux. Alors je proposai de remonter l'auberge, d'en assumer la location et d'acheter tout le mobilier : matériel de chambres, de tables, de cave, de cuisine, etc. En payant chaque chose à son gros prix, je réussis à devenir maître du local dont je changeai bien vite la destination. Et, de la sorte, disparaissait ce second foyer d'immoralité qui subsistait encore au Valdocco, à côté de la maison Pinardi.

16°

L'église Saint-François-de-Sales.

Délivrés des inconvénients moraux que représentaient la maison Pinardi et la Jardinière, il fallait maintenant penser à (se procurer) une église plus décente pour le culte et plus adaptée aux besoins toujours croissants. L'ancienne, il est vrai, avait été quelque peu agrandie. Elle correspondait à l'emplacement actuel du réfectoire des supérieurs (1875). Mais elle était très incommode : trop petite et trop basse (1). Pour y accéder il fallait descendre deux marches. En hiver et en période pluvieuse, nous étions inondés. En été, par contre on y étouffait en raison de la chaleur excessive et des mauvaises odeurs. On passait rarement un jour de fête sans qu'un enfant ne s'évanouisse et ne doive être évacué quasi asphyxié. Il était donc urgent de s'employer à bâtir un édifice proportionné au nombre des jeunes gens, plus aéré et salubre.

Le chevalier Blachier dressa un plan dont l'exécution devait donner l'église actuelle de Saint-François et le bâtiment

(1) La chapelle de la maison Pinardi céda la place à une salle d'études, puis au réfectoire des supérieurs de la maison. C'est à cet endroit que Pie X, alors chanoine Joseph Sarto, s'assit, et un jour aussi Pie XI, abbé Achille Ratti. Elle est maintenant redevenue chapelle, à l'usage de la communauté de l'Oratoire Saint-François-de-Sales.

qui entoure la cour contiguë. L'entrepreneur en était M. Frédéric Bocca (2).

On creusa les fondations et le 20 juillet 1851 on procédait à la bénédiction de la première pierre. Le chevalier Joseph Cotta la scella et le chanoine Moreno, économiste général (3), la bénit. Le célèbre Père Barrera, ému à la vue de la foule accourue à la cérémonie, se hissa sur un monticule et improvisa un admirable discours de circonstance. Il commença, textuellement, par cet exorde : « Messieurs, cette pierre qui vient d'être bénite et placée comme fondement de cette église, a deux grandes significations. Elle fait penser au petit grain de sénévé destiné à devenir un arbre mystique auprès duquel viendront se réfugier beaucoup d'enfants. Elle signifie aussi que cette œuvre s'appuie sur la pierre angulaire qu'est le Christ Jésus et contre laquelle seront vains tous les efforts faits par les ennemis de la foi pour l'abattre. » Ensuite il développa ces deux thèmes à la grande satisfaction des auditeurs prêts à considérer comme inspiré l'éloquent prédicateur.

– Voici le compte rendu. On transcrit le compte-rendu de cette solennité (4) –.

Ces solennités firent du bruit et attirèrent de toutes parts des jeunes externes. Mais tandis qu'à chaque heure du jour beaucoup venaient ici, d'autres demandaient instamment un abri. Le nombre (des pensionnaires) dépassa cinquante cette année-là. On commença aussi à ouvrir quelques ateliers à la maison car les dangers que comportait la sortie en ville des apprentis s'avéraient toujours plus funestes.

Déjà sortait de terre cet édifice sacré tant désiré, quand je m'aperçus que les finances étaient totalement épuisées.

(2) Avant de se lancer dans cette importante construction, il prit l'avis de la Très Sainte Vierge en se rendant en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame-d'Oropa, le plus célèbre des sanctuaires piémontais.

(3) Chargé auprès du gouvernement royal de l'administration des bénéfices ecclésiastiques vacants.

(4) Les premiers mots de cette annotation ont été ajoutés en marge du manuscrit, la suite est insérée dans le récit. Une note de l'édition de Don Ceria précise que le document cité ne comporte pas le texte de ce procès-verbal et qu'on n'a pu en retrouver aucune trace.

J'avais mis de côté trente-cinq mille francs produit de la vente de quelques immeubles. Ils fondaient comme glace au soleil. L'Administration alloua neuf mille francs, à ne verser qu'à l'achèvement de l'ouvrage. L'évêque de Biella, Mgr Pierre Losana, comprenant que ce nouvel édifice et notre institution toute entière, contribuaient spécialement au bien des apprentis maçons originaires de son diocèse, envoya une circulaire à ses curés pour les inviter à concourir (à son érection) par leur obole. En voici le texte.

Très Révérend Monsieur (le Curé),

L'excellent et pieux prêtre qu'est Don Bosco, animé d'une charité vraiment angélique, s'efforce de recueillir, les jours fériés, tous les enfants qu'à Turin il rencontre, abandonnés, errants sur les places et dans les rues, dans l'immense et peuplé quartier qui va de Borgo Dora au Martinetto. Il s'emploie à les recueillir dans un local approprié soit pour les récréer honnêtement, soit pour les instruire et leur procurer une éducation chrétienne. Son saint zèle fut tel que la chapelle de l'endroit devint vraiment trop étroite. Actuellement elle ne suffirait pas à contenir plus d'un tiers des six cents enfants, et plus, qui s'y rendent. Mû par un amour qui le pousse à réaliser toujours plus de bien, il s'attela à la tâche ardue de la construction d'une église qui corresponde aux exigences de son pieux dessein. Il se tourne donc vers la charité des catholiques fidèles pour l'aider à faire face aux lourdes dépenses nécessaires à son accomplissement.

Dans un sentiment de confiance toute particulière, il recourt à la charité de cette province et de ce diocèse par mon intermédiaire. Sur les six cents enfants qui se groupent autour de lui et fréquentent son patronage, plus du tiers (plus de deux cents) sont des jeunes de Biella. Parmi ceux-ci plusieurs restent même à demeure chez lui. Ils y reçoivent, tout à fait gratuitement, nourriture et vêtement et toutes facilités pour apprendre un métier. Cet appel, il nous l'adresse non seulement au nom de la charité, mais au titre de la justice. Je prie donc Votre Révérence d'informer vos bons paroissiens de ce cas si intéressant. Frappez à la porte des plus fortunés, consacrez-lui la quête d'un dimanche qui sera faite dans ce but dans votre

église. Veuillez la faire parvenir soigneusement à l'évêché avec indication de la somme contenue dans l'envoi et du lieu d'où elle provient.

Tandis que les enfants des ténèbres s'efforcent de bâtir un temple (5) où ils enseigneront l'erreur pour la perte de leurs frères, les heureux fils de lumière ne seraient-ils pas capables de bâtir une église où sera enseignée la vérité pour leur salut, celui de leurs frères, particulièrement celui de leurs compatriotes ? Dans l'espoir très vif que, grâce à ces offrandes, je pourrai apporter une aide reconfortante à l'entreprise de cet homme de Dieu si digne d'éloges et, en même temps, lui donner un témoignage public de la piété éclairée et reconnaissante de mes diocésains à l'égard d'une œuvre aussi sainte qu'utile, et même nécessaire par les temps qui courent, je profite de cette occasion pour vous assurer à nouveau de mon estime et de mon affection.

Biella le 13 septembre 1851

Votre très dévoué serviteur
† Jean-Pierre, évêque.

La quête me rapporta mille francs. Ce n'étaient que quelques gouttes d'eau sur un terrain desséché. J'eus l'idée d'organiser une loterie avec des objets provenant de petits cadeaux (6). C'était la première fois que je recourais à la

(5) L'évêque fait ici allusion au temple vaudois que les protestants de Turin construisaient aux abords de la gare. C'est pour arrêter cette propagande qu'un jour Don Bosco bâtit l'église Saint-Jean-l'Évangéliste.

(6) La loterie était alors le grand moyen de recueillir le nerf de la guerre pour les grandes œuvres. Don Bosco pour son compte en lança onze. Ce moyen fit ensuite place aux kermesses. C'est à propos du lancement de cette première loterie qu'on peut saisir sur le vif le sens éminemment pratique de l'homme de Dieu. Il n'abandonna rien au hasard. Son premier soin fut de constituer des groupes de zélés et zélatrices dans tous les rangs de la société : aristocratie, bourgeoisie, artisanat, peuple, composés surtout de tempéraments dynamiques. A la tête de l'entreprise une commission de vingt membres aux noms imposants qui se chargea d'abord d'obtenir l'autorisation du Ministère, ensuite de diffuser un appel à toutes les couches de la société. Puis une immense salle, assez centrale, fut choisie pour l'exposition des lots, sollicités de la charité publique et obtenus assez facilement. Enfin, un fascicule de 300 pages fut mis en vente chez les deux plus grands libraires de Turin, au prix dérisoire de cinquante centimes. Il contenait l'appel ci-dessus mentionné, le programme de tirage et surtout la description de chacun des lots numérotés : il y en avait 3 251. Un des visiteurs de la salle d'exposition fut Camille Cavour, reçu par Don Bosco lui-même.

charité publique de cette façon. On lui fit un accueil très favorable. On recueillit trois mille trois cents lots. Le Souverain Pontife, la Reine Mère, la Reine Consorte, et en général toute la Cour se distinguèrent par leurs offrandes. La vente des billets, à cinquante centimes l'un, une fois achevée, au moment même où se faisait le tirage public à l'Hôtel de ville, il y avait encore des gens pour en rechercher. Ils en offraient cinq francs l'un et n'en trouvaient plus.

On peut donner ici le programme et le règlement de cette loterie :

1° On recevra avec reconnaissance tout objet d'art ou manufacturé : travaux de broderie, de tricot, tableaux, livres, draps, tissus et autres.

2° Lors de la consignation de ces objets, il sera remis un reçu où seront inscrits la qualité du don et le nom du donateur, à moins que celui-ci ne veuille garder l'anonymat.

3° Le nombre des billets émis sera proportionnel à la valeur des objets, et dans les limites fixées par la loi, c'est-à-dire ne laissant une marge bénéficiaire que d'un quart.

4° Les billets seront détachés d'une souche et porteront la signature de deux membres de la commission. Leur prix est de cinquante centimes.

5° Une exposition publique des lots aura lieu en mars prochain et restera ouverte pendant au moins un mois. Un avis sera inséré dans la *Gazette Officielle* du royaume, indiquant la date et le lieu où se fera cette exposition. On y indiquera aussi le jour où l'on procédera au tirage officiel des numéros gagnants.

6° Les numéros seront tirés l'un après l'autre. Si par hasard on en tirait deux à la fois, on n'en donnera pas connaissance mais tous deux seront remis dans l'urne.

7° On tirera autant de numéros qu'il y a de lots à gagner. Le premier numéro sortant gagnera le lot correspondant au numéro 1 ; de même pour le second et ainsi de suite jusqu'à ce que soient tirés autant de numéros qu'il y a de lots à gagner.

8° La liste des numéros gagnants sera publiée dans le *Journal Officiel* du Royaume et la distribution des lots commencera trois jours après.

9° Les lots non retirés après trois mois seront considérés comme cédés au bénéfice de l'Oratoire.

Beaucoup de ceux qui gagnèrent un lot se firent un plaisir de le laisser au profit de l'église. Ce fut une autre source de rapport. A vrai dire, les dépenses (d'organisation) ne furent pas minces. On en retira cependant le bénéfice net de vingt-six mille francs.

17°

Explosion de la poudrière. – Gabriel Fascio. – Bénédiction de la nouvelle église.

Au cours de l'exposition publique des lots, survint l'explosion de la poudrière située près du cimetière de Saint-Pierre-aux-Liens (26 avril 1852). La secousse qu'elle provoqua fut horriblement violente. Beaucoup de maisons proches, et même éloignées, furent ébranlées et subirent de graves dommages. Vingt-huit travailleurs en furent victimes. Le désastre eût été bien plus considérable si un sergent, un nommé Sacco, n'avait empêché le feu de se communiquer à un stock de poudre important, au péril de sa vie. La ville de Turin aurait pu être entièrement détruite. La maison de l'Oratoire, de mauvaise construction, eut beaucoup à souffrir. Les députés nous firent parvenir un don de trois cents francs pour aider aux réparations.

A ce propos je veux vous raconter un fait qui se rapporte à un de nos jeunes apprentis nommé Gabriel Fascio. Il était tombé malade l'année précédente et fut réduit à toute extrémité. Dans la violence de son mal il répétait sans cesse : « Malheur à Turin ! Malheur à Turin ! » Ses compagnons lui demandèrent : « Pourquoi ?

- Parce qu'elle est menacée d'un grand désastre.
- Lequel ?
- Un tremblement de terre épouvantable.
- Quand se produira-t-il ?
- L'année prochaine. Oh ! malheur à Turin le 26 avril.
- Que devons-nous faire ?
- Prier saint Louis de protéger l'Oratoire et ses habitants. »

C'est alors, qu'à la demande de tous les garçons de la maison on ajouta aux prières du matin et du soir un *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur de ce saint. De fait, notre maison subit peu de dégâts, relativement à l'importance du danger couru. Les pensionnaires ne furent pas personnellement touchés.

Et les travaux de construction de l'église Saint-François-de-Sales avançaient à une allure incroyable. En onze mois elle était achevée. Le 20 juin 1852 elle fut consacrée au culte divin avec une solennité plus unique que rare chez nous. On dressa un arc de triomphe d'une hauteur colossale à l'entrée de la cour. On y inscrivit en gros caractères : *En lettres d'or – nous écrirons partout – que vive éternellement ce jour.*

De partout résonnaient ces vers, mis en musique par le maestro Joseph Blanchi, d'heureuse mémoire :

*L'astre du jour, saignant à l'Occident,
Peut retourner aux brumes du Levant
Le fleuve bleu, près de la mer mouvante,
Peut remonter à la source qui chante,
Mais ne pourra s'effacer de nos cœurs
Le souvenir de ce jour de bonheur (1).*

On déclama et on chanta cette poésie :

*Comme l'oiseau, de rameau en rameau
Cherche pour ses petits un abri salutaire etc. (2).*

(1) Nous utilisons la traduction donnée par le P. Auffray dans *Quarante années d'épreuves*, p. 244. Le commentateur italien note ici : « Espérons que la musique était meilleure que les vers ! »

(2) Ce cantique fut composé par Don Bosco et il n'est pas besoin d'en souligner la signification !

Beaucoup de journaux parlèrent de cette fête.

Le 1^{er} juin de la même année, on fonda une société de *secours mutuel*, pour empêcher nos jeunes gens de se faire inscrire dans la société dite « des ouvriers », qui, dès le début afficha des principes tout autres que religieux. On peut se référer au livret imprimé (3). Cela servit merveilleusement notre dessein. Plus tard la même société se changea en une « conférence annexe de Saint-Vincent-de-Paul » qui subsiste encore (4).

Une fois l'église terminée, il fallait du mobilier de toute sorte. La charité turinoise ne fit pas défaut. Le commandeur Dupré se chargea de l'ornementation d'une chapelle dédiée à saint Louis et acheta un autel de marbre qui, actuellement, pare cette église. Un autre bienfaiteur fit faire la tribune où l'on plaça le petit orgue utilisé pour (les cérémonies) des externes. M. Michel Scannagatti acheta un jeu complet de chandeliers. Le marquis Fassati fit faire l'autel de la Madone, le pourvut d'une série de candélabres de bronze et plus tard d'une statue de la Madone. Don Caffasso paya toute la construction de la chaire. Le maître-autel est un don du docteur François Vallauri et son fils prêtre, Don Pierre (Vallauri) en compléta (l'aménagement). Ainsi, en peu de temps, la nouvelle église fut pourvue de tout ce qui était nécessaire pour les cérémonies ordinaires et solennelles.

18°

L'année 1852.

Avec la nouvelle église Saint-François-de-Sales, la sacristie, le clocher, on pouvait donner satisfaction aux jeunes qui désiraient participer aux offices les jours fériés, et aux classes,

(3) Voici une initiative qui démontre la créativité de Don Bosco en matière d'organisation sociale. Le livret auquel il est fait allusion parut à Turin en 1850.

(4) Don Bosco et Silvio Pellico contribuèrent à implanter les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul en Piémont. La « conférence annexe » fut constituée en 1857.

du soir comme de la journée (1). Mais comment venir en aide à la multitude de pauvres enfants qui, à tout instant, demandaient à être logés ? Et puis, l'année précédente, l'explosion de la poudrière avait presque disloqué l'ancien édifice. En cette heure d'extrême nécessité, on décida d'élever une nouvelle aile de bâtiment. Pour permettre d'utiliser les anciens locaux pendant les travaux, on commença à construire sur un emplacement séparé qui s'étendait depuis le fond du réfectoire actuel jusqu'à la fonderie des caractères d'imprimerie.

Les travaux progressèrent très vite et bien que l'automne fût déjà bien avancé, on parvint cependant à la hauteur de la toiture. La charpente avait été mise en place, les voliges clouées, les tuiles déposées en tas sur les travées supérieures, prêtes à être fixées, quand une pluie diluvienne fit interrompre les travaux. L'eau tomba à verse pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Ruisselant et suintant à travers les poutres, dégouttant des voliges, elle s'attaqua au mortier tout frais, rongé et enlevant tout. Des murs il ne restait plus que les briques et les cailloux délavés.

Il était environ minuit, tous reposaient, lorsqu'on entendit un bruit formidable, qui s'amplifiait de minute en minute, devenant de plus en plus épouvantable. Tout le monde se réveille ne sachant de quoi il s'agissait. Rempli de frayeur, chacun s'enveloppe dans ses couvertures et ses draps, s'enfuit du dortoir et, dans la confusion, court à l'aveuglette, uniquement préoccupé de s'éloigner d'un danger, qu'on imaginait aisément. Le désordre et le vacarme vont croissant. L'armature du toit, les tuiles se mêlent aux matériaux constituant les murs et tout s'écroule dans un fracas assourdissant.

Comme cette construction s'appuyait sur le mur de l'ancien bâtiment, bas et vétuste, on pouvait craindre que tous

(1) A cette construction, achevée en 1852, tout le petit peuple des enfants du saint concourut. Déjà avancé en âge le Cardinal Cagliéro dit un jour à Rome, d'un air triomphant, au P. Auffray : « Et moi aussi j'ai porté des tuiles pour couvrir le toit de la chapelle Saint-François-de-Sales ! » Cette humble chapelle, capable tout de même de contenir quatre cents enfants, fut le témoin des prières et des extases de saint Dominique Savio. Si les murs pouvaient parler, ils raconteraient des choses étonnantes, incroyables.

(ses habitants) ne soient écrasés sous les ruines croulantes. Mais on en fut quitte pour un horrible vacarme, sans nul dommage personnel.

Dès le matin, il y eut une visite d'ingénieurs envoyés par la municipalité. Le chevalier Gabbetti, remarquant un énorme pilastre qui, ébranlé à sa base, pendait (en déséquilibre) au-dessus d'un dortoir, s'écria : « Allez bien vite remercier la Madone de la Consolata. Ce pilastre tient debout par miracle. S'il était tombé il aurait enseveli sous les ruines Don Bosco et les trente jeunes gens du dortoir d'en-dessous. » La construction étant à forfait, la perte la plus grande fut celle que subit l'entrepreneur (2). Nos dommages furent évalués à dix mille francs. Cet accident survint la nuit du 2 décembre 1852.

Au milieu des misères continuelles qui accablent la pauvre humanité, la main du Seigneur qui adoucit nos malheurs se fait toujours sentir. Si ce désastre était survenu deux heures plus tôt, nos élèves des cours du soir eussent été ensevelis. Leurs classes se terminaient à dix heures. A la sortie, il y en avait eu encore près de trois cents à lambiner pendant plus d'une demi-heure à travers le dédale des constructions. Peu après, c'était l'effondrement.

La saison avancée ne nous permettait plus, je ne dis pas de terminer, mais même de commencer les travaux dans le bâtiment en ruine. En attendant, nous voilà à l'étroit, qui y pourvoira ? Que faire au milieu de tant de jeunes avec si peu de place et un local à moitié démoli ? On fit de nécessité vertu. On consolida les murs de l'ancienne église et on en fit un dortoir. Les classes furent transférées dans la nouvelle. Elle servait donc d'église aux jours fériés et de collège en semaine.

Cette année encore le clocher attenant à l'église Saint-François-de-Sales fut construit (3). Un bienfaiteur, M. Michel

(2) L'avait-il volé ? – En effet, en 1928, au cours de certains travaux de réfection, on s'aperçut que les murs-maîtres de cet édifice avaient été malhonnêtement construits avec les gros cailloux du Pô et un minimum de chaux.

(3) Don Bosco a déjà mentionné l'existence de ce clocher au début du chapitre.

Scannagatti, nous procura une série d'élégants chandeliers pour le maître-autel qui constituent encore un des plus beaux ornements de cette église.

1853.

Dès que la saison le permit, on mit la main à la reconstruction de la maison effondrée. Les travaux marchèrent bon train et, au mois d'octobre, le bâtiment était achevé. Dans l'extrême besoin de locaux où nous étions, nous nous hâtâmes de l'occuper. Je me rendis le premier dans la chambre que Dieu m'accorde d'occuper encore aujourd'hui (4). Classes, réfectoire, dortoir purent se mettre en place et s'organiser. Le nombre des élèves fut porté à soixante-cinq.

Les dons de nos bienfaiteurs continuèrent à affluer. Le chevalier Joseph Dupré fit installer, à ses frais, la table de communion de l'autel de saint Louis, toute en marbre. Le marquis Dominique Fassati fit don de la petite table de communion de l'autel de la Vierge, avec, pour le même autel, un jeu de chandeliers en bronze doré. Notre insigne bienfaiteur, le comte Charles Cays, président de la compagnie de saint Louis pour la seconde fois, paya pour nous une dette de mille deux cents francs à notre boulanger qui commençait à nous faire des difficultés pour nous livrer le pain. Il acheta aussi une cloche, occasion d'une fête charmante. Le théologien Gattino, notre curé, d'heureuse mémoire, vint la bénir. Il fit ensuite un sermon de circonstance à la nombreuse assistance venue de la ville. Après la cérémonie, (nos enfants) représentèrent une comédie qui déclencha le fou rire chez tous. Le même comte Cays nous procura un bel *antependium* (pour l'autel), l'actuel baldaquin et d'autres objets de culte.

La nouvelle église était ainsi pourvue des choses les plus nécessaires au culte. On put donc, pour la première fois, répon-

(4) Cette chambre, Don Bosco l'occupa jusqu'en 1861. A cette date, devant l'affluence des visiteurs qui demandaient chaque matin audience, elle devint antichambre, et le Père se reporta sur la chambre contiguë, à l'arrière de celle-ci.

dre au désir de chacun en instaurant l'exposition (du Saint Sacrement) pour les Quarante-Heures. Il n'y avait guère de riches tentures, mais il y eut un extraordinaire concours de fidèles. Pour favoriser cette ardeur religieuse et donner à chacun toute facilité de satisfaire sa propre dévotion, je fis suivre ces Quarante-Heures d'une octave de prédications. De tout ce temps les confessionnaux ne désemplirent pas. En raison de ce concours de peuple peu commun, on continua, les années suivantes, à faire l'exposition des Quarante-Heures, avec prédications régulières, fréquentation des sacrements et autres exercices de piété.

Les « Lectures catholiques ».

Au mois de mars de cette année les *Lectures Catholiques* commencèrent à paraître périodiquement. Quand, en 1847, les juifs et les protestants eurent obtenu leur émancipation, il devint nécessaire de mettre entre les mains de chrétiens fidèles, des jeunes particulièrement, un antidote. Il semblait bien, que, ce faisant, le gouvernement entendait seulement octroyer la liberté de croyances, mais pas au détriment du catholicisme. Les protestants eux ne l'interprétèrent pas ainsi. Ils se mirent à faire de la propagande par tous les moyens en leur pouvoir. Trois journaux (*La Bonne Nouvelle, La Lumière évangélique, Le Piémontais impertinent*), de nombreux livres, bibliques ou non, de larges subventions, l'offre d'emplois, de travail, la distribution d'argent, d'habits, d'aliments à ceux qui fréquentaient leurs écoles, leurs conférences ou simplement leur temple étaient autant de moyens dont ils se servaient pour faire des prosélytes.

Le gouvernement était au courant, mais laissait faire et, par son silence, les protégeait efficacement. Ajoutez à cela que les protestants étaient organisés et dotés de tous les moyens (d'action), matériels et moraux, tandis que les catholiques, se reposant sur les lois civiles qui les avaient protégés jusque-là, possédaient à peine quelques journaux, quelques livres classiques ou érudits, mais aucun journal, aucun livre à mettre entre les mains du petit peuple.

Ne prenant conseil que de la nécessité, je commençai alors à présenter quelques tableaux synoptiques (résumant) ce qui intéressait l'Église catholique. Puis je composai d'autres tracts intitulés *Rappels pour les Catholiques* et je m'ingéniai à les répandre parmi les jeunes gens et les adultes, spécialement à l'occasion des retraites et des missions. Ces feuillets ou opuscules étaient accueillis avec grande avidité. En peu de temps on en diffusa des milliers et des milliers. Je fus ainsi convaincu de la nécessité (de créer) un moyen, populaire, pour rendre aisée la connaissance des principes fondamentaux du catholicisme. Un petit livret intitulé *Avertissements aux catholiques* fut alors imprimé. Il mettait la puce à l'oreille des catholiques et leur évitait de se laisser prendre dans les filets des hérétiques. L'écoulement en fut considérable. En deux ans on en diffusa plus de deux cent mille exemplaires. Les bons jubilaient. Mais les protestants devinrent furieux contre moi, eux qui se considéraient les seuls maîtres en matière d'évangile.

Je m'aperçus alors qu'il était urgent de préparer et de faire imprimer des livres adaptés pour les gens du peuple et je projetai ce que l'on appela les *Lectures Catholiques*. Quelques fascicules étaient déjà prêts et je voulais les publier au plus tôt quand surgit une difficulté inattendue et insoupçonnée. Aucun évêque ne voulut les couvrir de son nom. Ceux de VerCELLI, Biella, Casale s'y refusèrent prétextant qu'il était dangereux d'entrer en guerre contre les protestants. Monseigneur FransonI, alors en résidence à Lyon, approuvait, recommandait, mais personne n'en voulait assumer la révision ecclésiastique. Le chanoine Joseph Zappata, vicaire général, fut le seul, qui, à la requête de l'archevêque, prit connaissance de la moitié d'un fascicule ; puis il me renvoya le manuscrit en me disant : « Reprenez votre travail. Moi, je ne me sens pas de donner ma signature. Les affaires de Ximenès et de Palma sont trop récentes (5). Vous, vous défiez l'ennemi de front ; moi, je préfère battre en retraite en temps utile. »

(5) L'abbé Ximenès, directeur d'un journal catholique, *Le Contemporain*, publié à Rome, fut assassiné. Mgr Palma, nonce pontifical et rédacteur à ce journal, mourut d'un coup de fusil dans les salles mêmes du Quirinal.

D'accord avec le vicaire général, j'exposai la situation à l'archevêque qui me répondit en me remettant une lettre à faire parvenir à Mgr Moreno, évêque d'Ivrea. Il y priait ce prélat de prendre sous sa protection la publication envisagée, et de la garantir du visa de censure et de son autorité. Mgr Moreno s'exécuta volontiers. Il délégua l'avocat Pinoli, son vicaire général pour la révision, entendu qu'on tairait le nom du réviseur. Le plan de l'œuvre fut bientôt mis sur pied et, le 1^{er} mars 1853, sortit le premier numéro du *Catholique instruit*, etc. (6).

Année 1854.

Les *Lectures Catholiques* furent accueillies aux applaudissements de tous et le nombre des lecteurs fut extraordinaire. Mais alors la colère des protestants se déchaîna. Ils essayèrent de les combattre par leurs propres journaux, leurs *Lectures évangéliques*. Mais ils ne trouvèrent pas de lecteurs. D'où toutes sortes d'attaques contre le pauvre Don Bosco. Tantôt les uns, tantôt les autres venaient discuter, persuadés, disaient-ils, que personne ne pouvait résister à leurs arguments. Les prêtres catholiques étaient tellement niais, qu'en deux mots on pouvait les confondre.

Alors ils vinrent m'assaillir : tantôt un, tantôt deux, tantôt plusieurs ensemble. Je les ai toujours écoutés, leur recommandant de faire part à leurs ministres des difficultés auxquelles ils ne pouvaient trouver de solution, et d'avoir l'obligeance de me communiquer ensuite leurs réponses. Vinrent ainsi Amédée Bert, puis Meille, l'évangéliste Pugno et d'autres, et d'au-

(6) *Le Catholique instruit de sa religion... Entretiens d'un père de famille avec ses enfants sur les besoins des temps, condensés par le prêtre Jean Bosco.* Cette publication parut de mars au mois d'août en six fascicules. C'était un traité populaire de la vraie religion qui réfutait, en passant, toutes les erreurs et les impiétés colportées par les protestants vaudois et démontrait la mauvaise foi des propagandistes. De ce livre la *Civiltà cattolica* disait : « Petit de format, riche de substance. »

tres. Ils ne purent obtenir de moi que je cesse ni de raconter, ni de publier nos entretiens, ce qui les remplit de rage. Je crois utile de rapporter quelques faits relatifs à ces colloques.

Un dimanche soir du mois de janvier on m'annonça deux messieurs qui voulaient me parler. Ils entrèrent et après moult compliments et flatteries, l'un se prend à me dire : « Vous, monsieur le théologien, vous avez reçu de la nature un don admirable, celui de vous faire comprendre et de vous faire lire du peuple. En conséquence nous voudrions vous prier de bien vouloir employer ce don précieux en choses utiles à l'humanité, à l'avantage de la science, des arts, du commerce.

– Mes préoccupations sont précisément orientées vers les *Lectures Catholiques* et j'entends bien m'en occuper de toute mon âme.

– Vous feriez bien mieux de vous occuper de quelque bon livre pour la jeunesse, par exemple une histoire ancienne, un traité de géographie, de physique, de géométrie, et non pas des *Lectures Catholiques*.

– Pourquoi pas de ces *Lectures* ?

– Parce que c'est un travail tellement rebattu.

– De semblables travaux ont déjà été faits par bien des gens, c'est vrai, mais dans les ouvrages érudits, pas pour le peuple, but que je me propose dans les *Lectures Catholiques*.

– Mais ce travail ne vous est d'aucun avantage. Si, au contraire, vous vous consacriez à ceux que nous vous recommandons, vous pourriez faire matériellement du bien au merveilleux institut que la Providence vous a confié. Prenez, voici déjà quelque chose (c'était quatre billets de mille francs), ce ne sera pas notre dernière offrande. Bien plus, vous en aurez de plus importantes.

– Pourquoi tant d'argent ?

– Pour vous encourager à entreprendre les travaux auxquels nous avons fait allusion et pour vous venir en aide dans (votre) institut qu'on ne saurait trop louer.

– Excusez-moi, messieurs, si je vous rends votre argent. Pour le moment je ne puis entreprendre d'autre travail scientifique que celui qui intéresse les *Lectures Catholiques*.

– Mais si c'est un travail inutile...

– Si c'est un travail inutile, pourquoi vous en préoccuper ? Pourquoi dépenser cet argent pour me le faire abandonner ?

– Vous ne réfléchissez pas à ce que vous faites. En refusant vous faites du tort à votre œuvre, vous vous exposez à certaines conséquences, à certains dangers...

– Messieurs, je comprends très bien ce que vous voulez me signifier. Mais je vous dis tout clair que, au service de la vérité, je ne crains personne. Quand je me suis fait prêtre, je me suis consacré au bien de l'Église et à celui de la pauvre humanité et j'entends bien continuer, au prix de mes modestes fatigues, à répandre les *Lectures Catholiques*.

– C'est mal ce que vous faites, ajoutèrent-ils en se levant, la voix sourde et le visage décomposé, c'est bien mal. Pour nous, c'est une insulte. Et puis, qui sait ce qui peut vous arriver, ici et (prenant un ton menaçant), si vous sortez, serez-vous bien sûr de rentrer ?

– Vous messieurs, vous ne connaissez pas les prêtres catholiques. Tant qu'ils vivent, ils travaillent pour accomplir leur devoir. S'ils devaient mourir au milieu de leurs travaux et à cause d'eux, ce serait pour eux le plus grand bonheur, la plus grande gloire. »

A ce moment ils me parurent tous deux si furieux que je craignis qu'ils ne me tombent dessus. Je me levai, mis ma chaise entre eux et moi et leur dis : « Si vous vouliez employer la force, je ne craindrais pas vos menaces. Mais, la force du prêtre, c'est la patience et le pardon. Sortez d'ici. »

Contournant alors la chaise, j'ouvris la porte de la chambre : « Buzzetti, dis-je, reconduis ces messieurs jusqu'au portail, ils ne connaissent pas bien l'escalier. » A cet ordre, ils demeurèrent tout confus. « Nous nous retrouverons à un moment plus opportun, » dirent-ils. Et ils partirent le regard et le visage enflammés de colère.

Certains journaux, spécialement l'*Armonia*, rapportèrent l'incident.

Attentats personnels.

Il semblait bien que, secrètement, un complot se tramait contre moi, ourdi par les protestants et la franc-maçonnerie. Brièvement, je vais raconter quelques faits.

Un soir, pendant que je me trouvais à faire classe au milieu des jeunes gens, deux messieurs arrivent, me demandant d'aller au plus vite auprès d'un moribond, au *Cœur d'Or* (7). Je m'y rendis aussitôt, mais je voulus être accompagné par quelques-uns de mes grands. « Pas besoin de déranger vos élèves, me dirent-ils. Nous allons vous conduire près du malade et nous vous ramènerons chez vous. La présence de ces jeunes pourrait gêner le malade.

– Ne vous préoccupez pas de cela, leur dis-je. Mes élèves feront ainsi une petite promenade et s'arrêteront au bas de l'escalier pendant que je serai près du malade. »

Mais arrivés à l'auberge du *Cœur d'Or*, ils me dirent : « Venez par ici. Reposez-vous un moment pendant que je vais prévenir le malade de votre arrivée. » Ils me conduisirent dans une salle du rez-de-chaussée où se trouvaient quelques bons vivants qui, après leur dîner, mangeaient des châtaignes. Ils m'accueillirent avec force compliments et félicitations, voulurent que je me serve et mange de leurs châtaignes. Je n'en goûtai pas, prétextant que je venais à peine d'achever de dîner. « Vous boirez au moins un verre de notre vin. Il ne vous déplaira pas. Il vient de la région d'Asti.

– Ça ne me dit rien ; je n'ai pas l'habitude de boire en dehors des repas, cela me ferait du mal.

– Un petit verre ne vous fera certainement aucun mal. »

Et, ce disant, ils versent du vin à tout le monde. Lorsque vint mon tour, l'un des convives alla prendre une bouteille et un verre rangés à part. Je me rendis compte alors de leurs intentions criminelles. Néanmoins je pris le verre, portai un toast avec eux, mais au lieu de boire je fis le geste de remettre

(7) Le local de cette auberge existait toujours en 1951, exhaussé d'un étage. Il était à deux pas de la maison de Don Bosco. De telles maisons louches pullulaient alors dans ce quartier isolé.

le verre sur la table. « Ne faites pas cela, c'est un affront, dit l'un d'entre eux.

– C'est une insulte, reprit un autre. Ne nous faites pas ce refus.

– Ça ne me dit rien, je ne puis, je ne veux pas boire.

– Il faut que vous buviez à tout prix ! » Ceci dit, l'un me saisit l'épaule gauche, l'autre l'épaule droite, en ajoutant : « Nous ne pouvons supporter une telle injure. Buvez, de gré ou de force.

– Si vous voulez que je boive, je vais le faire. Mais laissez-moi libre. Comme je ne puis boire, je vais offrir le verre à un de mes garçons. Ils boiront à ma place. » Sur cette feinte, je marchai droit sur la porte, l'ouvris et invitai mes jeunes gens à entrer. « Non, non, il ne faut pas que d'autres boivent. Soyez bien tranquille. Nous allons tout de suite prévenir le malade. Que ceux-ci restent au bas de l'escalier. » Je n'aurais évidemment pas tendu ce verre à d'autres. J'agissais ainsi pour mieux démasquer leur complot. Ils voulaient me faire boire du poison.

On me conduisit dans une chambre du second étage. Et là, au lieu d'un malade, je trouvai, alité, l'homme qui était venu me chercher. Il répondit à quelques-unes de mes questions puis, éclatant de rire, il me dit : « Je me confesserai demain matin ! » Je retournai rapidement à mes affaires.

Un ami mena une enquête (pour savoir) qui m'avait appelé et dans quel but. Je pus apprendre qu'un individu leur avait payé un copieux dîner à la condition qu'ils s'arrangent pour me faire boire un peu du vin de sa préparation.

Encore une agression. – Coups de bâton.

Les attentats dont je vous parle peuvent vous paraître de pures affabulations. Ce sont pourtant de douloureuses réalités et qui eurent de nombreux témoins. Voici encore un fait, et plus étrange.

Un soir du mois d'août, vers six heures du soir, je me trouvais à côté de la grille qui donne sur la cour de l'Oratoire,

quand soudain un cri retentit : « Un assassin ! un assassin ! » Un individu que je connaissais très bien pour lui avoir rendu service, en bras de chemise, un couteau à la main, courait vers moi comme un fou furieux en criant : « Je veux Don Bosco ! je veux Don Bosco ! » Tous s'enfuirent en débandade. L'autre poursuivait sa course après un abbé qu'il prenait pour moi. Quand il s'aperçut de sa méprise, furieux, il se reprit à courir vers moi. Je n'eus que le temps de me réfugier dans les escaliers de la vieille maison et la serrure de mon bureau n'était pas encore fermée à clef qu'arriva le malheureux. Il tapait, il criait, il mordait les poignées de fer pour ouvrir, mais inutilement. J'étais en sûreté. Mes jeunes gens voulaient se jeter sur ce misérable et le lyncher, mais je m'y opposai constamment (8) et ils m'obéirent. On avertit la Sûreté, le commissaire, les gendarmes, mais on ne put avoir personne jusqu'à neuf heures et demie du soir. Alors seulement deux agents capturèrent le malandrin et le conduisirent à la gendarmerie.

Le lendemain, le préfet de police m'envoya un agent pour me demander si je pardonnais à mon agresseur. Je répondis que je pardonnais cette violence et bien d'autres, mais que, toutefois, au nom de la loi, je priais les autorités de mieux protéger les personnes et les demeures des citoyens. Qui le croirait ? Le lendemain, à l'heure même où avait eu lieu cette agression, mon adversaire attendait, à peu de distance, que je sorte de chez moi.

Un de mes amis, voyant qu'on ne pouvait aucunement compter sur la protection des autorités, entreprit de parler à ce misérable. « Je suis payé, répondit-il. Qu'on me donne autant que les autres et je m'en vais tranquillement ! » On lui versa quatre-vingts francs pour payer son loyer échu et quatre-vingts autres pour une caution en vue d'un autre logement loin du Valdocco. Ainsi prit fin cette première comédie !

Il n'en alla pas de même de la seconde que je vais raconter.

(8) Sans doute les jeunes de Don Bosco menacèrent-ils plusieurs fois le vaurien pendant les trois heures que la police mit à intervenir.

Un dimanche soir, environ un mois après le fait dont je viens de parler, on vint m'appeler d'urgence à la maison Sardi, près du refuge, pour confesser une malade soi-disant à toute extrémité. En raison des faits précédemment advenus, j'invitai plusieurs de mes plus grands garçons à m'accompagner. « Pas besoin, me disait-on. Nous vous accompagnerons nous-mêmes. Laissez ces jeunes gens à leurs ébats. » C'était suffisant pour que je n'aie pas seul. Je laissai quelques-uns (des garçons) dans la rue, en bas de l'escalier. Joseph Buzzetti et Jacinthe Arnaud restèrent sur le palier, au premier étage, à peu de distance de la porte de la chambre de la malade.

J'entrai et vis une femme haletant à souhait comme quelqu'un qui va rendre le dernier soupir. J'invitai les quatre assistants à quitter la chambre pour que je puisse parler (des choses de) la religion.

« Avant de me confesser, se mit à dire la malade d'une voix puissante, je veux que ce brigand qui se trouve en face de moi rétracte les calomnies qu'il a fait courir sur mon compte.

– Non, répondit un autre.

– Silence ! répliqua un autre en se dressant. » – Tous se levèrent alors de leur siège. « Oui ! non ! prends garde ! je t'étrangle ! je t'égorge ! »

Les cris, mêlés à d'horribles imprécations, faisaient un tintamarre infernal dans cette chambre. Au milieu de ce charivari les lumières s'éteignent. Le vacarme augmente et c'est une pluie de coups de bâtons qui s'abat dans la direction où j'étais assis. Je compris tout de suite le jeu. Il s'agissait de me faire fête. A cette minute, n'ayant le temps ni de penser ni de réfléchir, la nécessité me porta conseil. Je m'emparai d'une chaise, je m'en coiffai la tête et sous ce pare-trique, je m'avançai vers la porte. Toutefois, les coups de bâton pleuvaient avec fracas sur la chaise.

Sorti de cette forge satanique, je me jetai dans les bras de mes garçons qui, alertés par les cris et les hurlements, voulaient à tout prix pénétrer dans la maison. Je m'en tirai sans blessure sérieuse, si ce n'est qu'un coup de bâton m'atteignit

au pouce de la main gauche qui tenait le dossier de la chaise. Il m'emporta l'ongle ainsi que la moitié d'une phalange du doigt. J'en porte encore la cicatrice. Il y eut plus de peur que de mal.

Je n'ai jamais pu savoir le vrai motif de telles vexations. Il semble que tous ces coups aient été montés pour attenter à ma vie et m'amener à renoncer à calomnier, disait-on, les protestants.

Le chien gris.

Le chien gris (*grigio*) fut l'objet de bien des racontars et de bien des suppositions. Parmi vous, il y en a pas mal qui l'ont vu et même caressé (9). Laissons de côté toutes les sornettes que l'on raconte sur ce chien. Je vais relater la pure vérité.

Les attaques fréquentes auxquelles j'étais en butte me conseillaient de ne jamais sortir seul lors de mes allées et venues dans la ville de Turin. A cette époque l'hôpital psychiatrique était le dernier bâtiment en direction de l'Oratoire. A partir de là il n'y avait plus qu'un terrain vague encombré de buissons et d'acacias.

Par une soirée obscure, assez tard, je rentrais chez moi, seul, non sans quelque appréhension. Tout à coup, je vois près de moi un gros chien. A première vue il me fit peur. Mais comme il ne manifestait aucune attitude hostile, que bien au contraire il me faisait des cajoleries comme si j'étais son maître, nous sommes entrés en bonnes relations et il m'accompagna jusqu'à l'Oratoire. Ce qui se produisit ce soir-là arriva encore de nombreuses autres fois. Ainsi je puis dire que le *grigio* m'a rendu d'éminents services. En voici quelques exemples.

(9) C'était la couleur de son poil qui l'avait fait dénommer ainsi. Ce devait être un chien-loup. D'aspect vraiment formidable, tel que, la première fois que maman Marguerite le vit, elle s'exclama : « Oh ! la sale bête ! » ; le museau allongé, oreilles droites, hauteur presque un mètre.

Sur la fin de novembre 1854, par une nuit brumeuse et pluvieuse, je revenais de la ville. Pour ne pas cheminer seul, je descendis la rue qui mène de la Consolata au Cottolengo. A un certain point du trajet je m'aperçois que deux hommes marchent à peu de distance devant moi, ralentissant ou accélérant le pas selon que je ralentissais ou accélérerais le mien. Quand je changeai de côté pour éviter de les rencontrer, adroitement ils venaient se placer devant moi. Je tentai de rebrousser chemin, mais trop tard. Faisant subitement deux bonds en arrière, gardant un profond silence, ils me jetèrent un manteau sur le visage. Je fis tous mes efforts pour ne pas me laisser entortiller, mais inutilement. L'un même essayait de m'obturer la bouche à l'aide d'un mouchoir. Je voulais crier, mais je ne le pouvais plus. A ce moment apparut le *grigio*. Hurlant comme un ours, il s'élança, les pattes contre l'un, la gueule ouverte près de la figure de l'autre, de sorte qu'ils se trouvaient dans l'obligation d'entortiller le chien avant moi. « Rappelez ce chien, se mirent-ils à crier tout tremblants.

– Bien sûr que je vais le rappeler. Mais laissez les passants en liberté.

– Rappelez-le tout de suite, » criaient-ils.

Le *grigio* continuait à hurler comme un loup ou un ours enragés. Les autres reprirent leur chemin et le *grigio*, toujours à mes côtés, m'accompagna jusqu'à ce que j'entre à l'Œuvre Cottolengo. Remis de mon épouvante, et restauré d'une boisson que ce charitable hôpital sait trouver au moment opportun, je retournai à la maison sous bonne escorte.

Tous les soirs où je n'étais pas accompagné, une fois passé les maisons, je voyais surgir le *grigio* d'un côté ou de l'autre de la rue. Les jeunes de l'Oratoire le virent souvent. Une fois ce fut une vraie comédie. Les jeunes gens de la maison le virent entrer dans la cour. Les uns voulaient le frapper, les autres lui jeter des pierres. « Ne le maltraitez pas, dit Joseph Buzzetti, c'est le chien de Don Bosco. » Alors chacun se mit à le caresser de mille façons et ils l'accompagnèrent chez moi. J'étais au réfectoire, soupant avec quelques abbés, quelques prêtres et ma mère. A cette apparition inattendue, tous furent effrayés. « N'ayez pas peur, leur dis-je, c'est mon *grigio*, laissez-le

venir. » Et le chien, contournant largement la table, s'approcha de moi et me fit fête. Je le caressai, lui présentai de la soupe, du pain, quelques aliments, il refusa tout. Il ne voulut même pas flairer ce que je lui donnais. « Mais qu'est-ce que tu veux ? » lui dis-je. Il se contenta de remuer les oreilles et d'agiter la queue. « Ou tu manges, ou tu bois ; ou alors amuse-toi avec moi. » Il continua à donner des signes de satisfaction, appuya la tête sur la nappe, près de moi, comme s'il voulait me parler et me souhaiter le bonsoir. Puis les enfants l'accompagnèrent à la porte, dehors, à la fois étonnés et joyeux. Je me souviens que, ce soir-là, je rentrai tard à la maison et qu'un ami m'avait ramené dans sa voiture (10).

La dernière fois que je vis le *grigio*, ce fut en 1866 quand je me rendis de Murialdo à Moncucco, chez mon ami Louis Moglia (11). Le curé de Buttigliera voulut m'accompagner un bout de chemin, ce qui fit que la nuit me surprit à mi-route. « Ah ! si j'avais mon *grigio*, me disais-je, cela me serait bien utile ! » Ceci dit, je gravis la pente d'un pré pour jouir des derniers éclats du jour. A ce moment le *grigio* gambada autour de moi tout en fête et m'accompagna pendant les trois kilomètres de route qui restaient à parcourir. Arrivé à la maison de mon ami, où j'étais attendu, on me fit signe de passer à l'écart pour que mon *grigio* n'aille pas se battre avec les molosses de la maison. « S'ils venaient à s'affronter, ils se déchireraient mutuellement » me dit Moglia. On bavarda beaucoup avec toute la famille, puis on se mit à table pour le souper. Mon compagnon fut laissé dans un coin de la salle pour s'y reposer. Après le repas, mon ami me dit : « Il faudrait bien faire manger votre chien aussi. » On prit un peu de nourriture pour la lui porter. On le chercha dans tous les coins de la salle et de la maison, mais plus de *grigio* ! Tous furent très étonnés car on n'avait ouvert ni porte ni fenêtre et les chiens de la famille

(10) N'ayant pas trouvé son protégé en chemin, le chien était venu s'assurer qu'il était bien rentré.

(11) La dernière fois pour l'époque où Don Bosco écrivait ce récit. Mais il retrouva une autre fois le mystérieux animal en 1883, dans l'obscurité d'un soir d'hiver en se rendant de Vintimille à Vallecrosia. En diverses circonstances il en parla, spécialement une fois, entre amis, à Nice ; était présent le Dr d'Espiney, son premier biographe français, qui le racontait à qui voulait l'entendre.

n'avaient en rien signalé sa sortie. On fouilla de nouveau les étages supérieurs, mais personne ne put le retrouver. Ce fut la dernière fois que j'eus des nouvelles de ce chien gris objet de tant de recherches et de discussions. Je n'ai jamais pu en connaître le maître. Je sais seulement que cet animal fut pour moi une véritable providence au milieu des dangers que j'ai rencontrés (12).

(12) Don Bosco ne chercha jamais à savoir à qui il appartenait : « Qu'est-ce que ça peut bien faire ? disait-il. L'important est qu'il soit mon bon ami ! » Comme en 1883, Don Bosco conta à Marseille, chez les Olive, vieille famille du cru, sa récente apparition, quelqu'un hasarda : « Mais, Don Bosco, votre « gris » avait passé deux ou trois fois l'âge normal des chiens. – Possible ! Possible ! Alors ç'aura été son fils, ou plutôt son petit-fils. » D'un sourire, le bon saint éludait la question.

...PENDENT OPERA INTERRUPTA

L'œuvre s'arrête ici, inachevée. Le manuscrit du saint, ces trois gros cahiers racontant quarante années de misère, finissent avec cette histoire du chien providentiel. Quel dommage, penseront beaucoup de lecteurs ! Eh oui ! Mais l'essentiel sur les débuts de cette œuvre qui a rempli le monde avait été dit, et par l'unique survivant de ces temps héroïques. Pour le reste, les historiens n'ont pas manqué.



ANNEXE I

Voici le récit de l'apparition de Comollo tel que Don Bosco l'a écrit dans la biographie de son ami (cf. p. 98, note 1).

« La nuit du 4 avril, celle qui suivit la cérémonie d'inhumation (de Comollo), je me trouvais parmi les élèves du cours de théologie, dans le dortoir qui donne sur la cour, au sud. J'étais au lit mais je ne dormais pas. Je pensais à la promesse échangée et, dans la prévision de ce qui pouvait arriver, j'éprouvais un vague sentiment de crainte. Sur le coup de minuit, un bruit sourd se fit entendre au fond du corridor. Il devenait toujours plus sensible, plus profond, plus intense au fur et à mesure qu'il approchait. Ce semblait être un bruit de tombereau, de train de chemin de fer, d'une décharge d'artillerie. Je ne sais trop comment m'exprimer sinon en disant que c'était un ensemble de fracas et de secousses violentes au point de plonger les auditeurs dans une extrême épouvante et de leur enlever la parole.

A mesure qu'il s'approchait, ce vacarme laissait tout en vibrations derrière lui : les murs, le plafond, le plancher, le pavement du corridor, comme si tout cela était fait de lattes de fer qu'un bras puissant secouait. On ne pouvait se rendre compte de sa progression de telle sorte qu'il était impossible d'en évaluer la distance, elle échappait aux sens. Impossible aussi d'en apprécier l'approche et de dire si son éloignement diminuait. Sa position était (pour nous) aussi incertaine que celle d'une locomotive à vapeur qu'on ne pourrait localiser que grâce à la fumée qu'elle projette dans l'air.

Les séminaristes de ce dortoir s'éveillent, mais personne ne parle. J'étais pétrifié de terreur. Le bruit s'avance, toujours plus épouvantable. Il est proche du dortoir. La porte s'ouvre violemment d'elle-même. Le fracas continue, toujours plus

fort, sans que l'on voit quoi que ce soit sinon une lueur vacillante aux teintes multiples qui semblait être la cause de ce bruit. A un certain moment, silence soudain. La lumière brille, plus vive et on entend distinctement résonner la voix de Comollo qui, par trois fois, appelle son condisciple [*Bosco*] par son nom et dit : « Je suis sauvé ! »

A ce moment le dortoir devient encore plus lumineux. Le bruit, qui avait cessé, se fait entendre de nouveau bien plus violent, comme celui d'un coup de tonnerre qui aurait fait crouler la maison. Mais il cessa aussitôt et toute lumière disparut. Mes compagnons sautèrent du lit et fuirent de tous côtés sans trop savoir où. Quelques-uns se regroupèrent dans un coin du dortoir et se serrèrent autour du responsable Don Joseph Fiorito, de Rivoli. Tous passèrent la nuit dans l'impatience de voir se lever la lumière du jour. J'ai beaucoup souffert et mon épouvante fut telle qu'en cet instant, j'aurais préféré mourir. »

A ce récit, le biographe ajoutait que plusieurs de ses témoins vivaient encore. De fait, cet abbé Fiorito, nommé dans la description, a raconté bien des fois aux premiers Salésiens cette nuit d'effroi et cette apparition nocturne.

On peut se demander dans quel dessein le Ciel avait permis un tel événement. Il semble que certaines consciences de séminaristes aient eu quelque besoin d'un avertissement sérieux. Deux jours avant sa mort, Comollo disait de certains de ses compagnons : « Plusieurs d'entre eux sont vraiment mauvais ». Dans les premières éditions de sa biographie, Don Bosco écrivait lui-même : « Le supérieur du séminaire m'assurait, et il n'y a pas si longtemps, que le retournement moral commencé à la mort de Comollo se maintenait toujours. »

On ne voulut pas confier au cimetière les restes de ce jeune prédestiné. Avec l'autorisation des autorités civiles et religieuses, on les ensevelit sous le chœur de l'église Saint-Antoine, voisine du grand séminaire, où ils reposent encore.

ANNEXE II

Extrait du carnet intime de Don Bosco. Notes prises à l'issue de sa retraite de préparation à l'ordination (cf. p. 105, note 6).

« Conclusion de la retraite préparatoire à la célébration de ma première messe :

Le prêtre ne va pas seul au ciel et il ne va pas seul en enfer. S'il agit bien, il ira au ciel avec les âmes qu'il aura sauvées par son bon exemple ; s'il agit mal, s'il cause du scandale, il ira à la perdition avec les âmes damnées par son scandale. C'est pourquoi je m'appliquerai à observer totalement les résolutions suivantes :

1° Ne jamais faire de promenades, sinon par nécessité grave, visite des malades, etc.

2° Occuper rigoureusement bien son temps.

3° Souffrir, agir, s'humilier en tout et toujours quand il s'agit de sauver des âmes.

4° Que la charité et la douceur de saint François de Sales me guident en toute chose.

5° Je me montrerai toujours satisfait de la nourriture que l'on m'apprêtera, pourvu qu'elle ne soit pas nuisible à ma santé.

6° Je boirai toujours du vin mêlé d'eau, et comme remède, c'est-à-dire quand et dans la mesure où ma santé l'exigera.

7° Le travail est une arme puissante contre les ennemis de l'âme. En conséquence je n'accorderai à mon corps que cinq heures de sommeil par nuit. Au cours de la journée,

surtout après le dîner, je ne prendrai aucun repos. Je ferai quelque exception en cas de maladie.

[8°] Je consacrerai chaque jour quelque temps à la méditation et à la lecture spirituelle. Durant la journée je ferai une brève visite, ou au moins une prière, au Très Saint Sacrement. Je ferai une préparation d'un quart d'heure à (la célébration) de la messe, et un autre quart d'heure d'action de grâces.

[9°] Je n'entrerai jamais en conversation avec les femmes, sauf dans le cas de l'audition des confessions ou quelque autre nécessité spirituelle. »

ANNEXE III

Rêve de Don Bosco concernant la fondation de sa Congrégation tel que le rapporte Don J. B. Lemoyne dans *Memorie biografiche...* vol. II p. 298.

« Il me semblait être dans une grande plaine, au milieu d'une immense foule de jeunes gens. Les uns se battaient, d'autres blasphémaient. Ici on volait, là on offensait les bonnes mœurs. On voyait (voler) en l'air une nuée de pierres que se lançaient des combattants. C'étaient des jeunes abandonnés et corrompus. J'allais m'éloigner de là quand je vis près (de moi) une Dame qui me dit : « Avance-toi parmi ces jeunes gens et mets-toi au travail. » Je m'avançai, mais que faire ? Il n'y avait aucun local où recevoir quelqu'un. Je voulais leur faire du bien. Je me tournai vers des personnes qui regardaient de loin et auraient pu m'être d'un secours valable. Je me retournai alors vers cette Dame, qui me dit : « Voici un emplacement ! » Et elle me fit voir un pré. « Mais là il n'y a qu'un pré ! », lui dis-je. Elle répondit : « Mon Fils et les Apôtres n'avaient même pas un pouce de terrain où reposer la tête. »

Je commençai à travailler dans ce pré, avertissant (les enfants), prêchant, confessant. Mais je voyais que la plus grande partie de mes efforts demeureraient inutiles si je ne trouvais pas un enclos pourvu d'un bâtiment où je pourrais en recueillir et en retenir quelques-uns tout à fait abandonnés de leurs parents, refoulés et méprisés par les autres citoyens.

Alors cette Dame me conduisit un peu plus loin, au nord et me dit : « Regarde. » Je regardai et vis une église, petite et basse, une petite cour et des jeunes en grand nombre. Je repris mon travail. Mais comme l'église était devenue trop étroite je recourus de nouveau à cette Dame. Elle me fit voir une autre église, beaucoup plus grande avec, à côté, une maison. Puis elle me conduisit un peu plus près, dans une pièce de terrain cultivé, presque devant la façade de la seconde église, et me dit : « En cet endroit où les glorieux martyrs de Turin Adventor et Octave souffrirent le martyre, sur cette terre qui fut arrosée et sanctifiée par leur sang, je veux que Dieu soit honoré de façon très spéciale. »

Ce disant, elle avançait un pied et le posait sur l'endroit où eut lieu le martyre, me l'indiquant ainsi avec précision. Je voulais laisser quelque signe afin de le retrouver pour le cas où je serais revenu dans ce champ, mais je ne trouvais ni pieu ni pierre. Toutefois j'en gardai la mémoire avec beaucoup de précision. Il correspond exactement à l'angle intérieur de la chapelle des saints martyrs, dite depuis chapelle de sainte Anne, du côté de l'évangile dans la basilique de Marie-Auxiliatrice.

En attendant, je me vis entouré d'un nombre immense, toujours croissant, de jeunes gens. Mais, tandis que je regardais la Dame, mes moyens (d'action) et les locaux augmentaient aussi. Puis j'aperçus une très grande église, précisément à l'emplacement où elle m'avait indiqué qu'avait eu lieu le martyre des saints de la légion thébaine, avec, autour, de nombreux bâtiments et un beau monument au milieu.

Tandis que tout ceci se passait, moi, toujours en rêve, j'avais des prêtres pour m'aider. Ils me secondaient quelque peu puis s'en allaient. Au prix de grandes fatigues je cherchais à me les attacher, mais ils partaient peu après, me laissant

seul. Alors je me retournai de nouveau vers la Dame qui me dit : « Veux-tu savoir comment faire pour qu'ils ne t'échappent plus ? Prends ce ruban, et attache-le-leur au front. » Je prends avec révérence le ruban de sa main et je vois que dessus il y a ce mot : *obéissance*. Je me mets tout de suite à faire ce que m'a dit la Dame, c'est-à-dire à ceindre la tête de quelques-uns de mes aides bénévoles avec le ruban et j'en constatai immédiatement le grand et admirable effet. Le résultat allait toujours s'amplifiant à mesure que je continuai à exercer la mission qui m'avait été confiée car (ces aides) ne pensaient plus du tout à s'en aller ailleurs et ils restaient pour me secourir.

Ainsi fut constituée la Pieuse Société Salésienne. »

De ce songe ressortent clairement deux ou trois détails que l'histoire de l'œuvre salésienne permet d'interpréter : Don Bosco aura à construire trois églises, c'est-à-dire deux chapelles et une grande basilique ; cette dernière s'élèvera sur le lieu du martyr des protecteurs de la ville de Turin ; Don Bosco en viendra à retenir à lui par des vœux religieux ses seconds collaborateurs. En racontant cela en 1875 il entendait bien référer à une volonté du ciel sa détermination de fonder une congrégation proprement religieuse, ce dont ses premiers fils n'ont jamais douté.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
NOTE DU TRADUCTEUR	19
MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES : Liminaire – Dix années d'enfance – La mort de mon père – Famille en détresse – Ma mère reste veuve – Un rêve	23
PREMIÈRE DÉCENNIE (1825-1835)	
1° Premiers contacts avec les enfants – Premiers sermons – Le sal-timbanque – Les nids	33
2° Première communion – Prédication de mission – Don Calosso – A l'école de Murialdo	37
3° Étude et piochage – Une mauvaise et une bonne nouvelle – Mort de Don Calosso	42
4° Don Caffasso – Incertitudes – Les frères se séparent – L'école de Castelnuovo d'Asti – Chantre et tailleur	45
5° L'école de Chieri – Bonté des professeurs – Les quatre premières classes de grammaire	49
6° Mes compagnons – La « Joyeuse Union » – Mes devoirs religieux	52
7° Bons compagnons et vie de prière	55
8° La classe d'humanités et celle de rhétorique – Louis Comollo	57
9° Garçon de café et liquoriste – La fête du professeur – Un grand malheur	62
10° Le juif Jonas	64
11° Jeux – Tours de passe-passe – Magie – Justification	69
12° Course, saut, baguette magique – A la cime de l'arbre	73
13° Étude des classiques	75
14° Préparation au choix d'un état de vie	77
DEUXIÈME DÉCENNIE (1835-1845)	
1° Prise de soutane – Règlement de vie	81
2° Départ pour le séminaire	85
3° La vie du séminaire	86
Divertissements et récréations	88
4° Les vacances	91

5°	Banquet à la campagne – Le violon – La chasse	93
	Rapports avec Louis Comollo	95
6°	Un fait de la vie de Comollo	98
7°	Un prix – Sacristain – Le théologien Jean Borelli	100
8°	Études	101
9°	Ordres sacrés – Ordination sacerdotale	104
10°	Débuts dans le saint ministère – Sermon à Lavriano – Jean Brina	107
11°	Le « Convitto » ecclésiastique de Saint-François-d'Assise	110
12°	Fête de l'Immaculée Conception – Début du patronage	114
13°	Le patronage en 1842	117
14°	Saint ministère – Choix d'un emploi au « Refuge » (sept.1844)	120
15°	Un nouveau rêve	123
16°	Transfert du patronage près du « Refuge »	125
17°	Le patronage à Saint-Martin-des-Moulins – Difficultés – La main de Dieu	128
18°	Le patronage à Saint-Pierre-aux-Liens – La servante du chapelain – Un triste accident	131
19°	Le patronage à la maison Moretta	133
20°	Le patronage dans un pré – Promenade à Superga	136
21°	Le marquis Cavour et ses menaces – Nouveaux tracas pour le patronage	139
22°	Renvoi du « Refuge » – Autre accusation de folie	142
23°	Transfert de l'Oratoire actuel de Saint-François-de-Sales au Valdocco	145

TROISIÈME DÉCENNIE (1846-1856)

1°	La nouvelle église	149
2°	Encore Cavour – Au Conseil Municipal – Des agents de police	154
3°	Cours du dimanche – Cours du soir	156
4°	Maladie – Guérison – Projet d'établissement au Valdocco	161
5°	L'Oratoire élit définitivement domicile au Valdocco	164
6°	Règlement pour les Oratoires – Compagnie et fête de saint Louis – Visite de Mgr Franson	167
7°	Débuts de l'internat – Premières inscriptions de jeunes gens	170
8°	L'Oratoire Saint-Louis – La maison Moretta – Le terrain du séminaire	172
9°	1848 : Accroissement du nombre des apprentis – Programme de leurs journées – Le petit mot du soir – Privilèges accordés par l'archevêque – Retraite	174
10°	Progrès des cours de musique – Procession à la Consolata – Subsidés accordés par la ville et l'Œuvre des Indigents – Le Jeudi Saint – Le lavement des pieds	177
11°	L'année 1849 : fermeture des séminaires – La maison Pinardi – Le denier de Saint Pierre – Les chapelets de Pie IX – L'Oratoire de l'Ange Gardien – Visite de députés	180
12°	Fêtes nationales	182

13° Un fait singulier	185
14° Nouvelles difficultés – Une consolation – L'abbé Rosmini et l'archiprêtre Pierre de Gaudenzi	186
15° Acquisition de la maison Pinardi et de la maison Bellezza – L'année 1850	188
16° L'église Saint-François-de-Sales	191
17° Explosion de la poudrière – Gabriel Fascio – Bénédiction de la nouvelle église	196
18° L'année 1852	198
1853	201
Les « Lectures Catholiques »	202
Année 1854	204
Attentats personnels	207
Encore une agression – Coups de bâton	208
Le chien gris	211
<i>Pendent opera interrupta...</i>	215
 ANNEXE I : Apparition de Comollo	 216
ANNEXE II : Notes de Don Bosco lors de sa retraite d'ordination sacerdotale	218
ANNEXE III : Rêve concernant la fondation de la Congrégation Salésienne	219
 TABLE DES MATIÈRES	 222

Achévé d'imprimer en octobre 1987
par les Impressions Dumas
103, rue Paul-de-Vivie – 42009 Saint-Étienne cedex 2
Dépôt légal : novembre 1987 – N° 28024

On connaît Don Bosco et... on ne le connaît pas !

On se figure le connaître parce qu'on sait de lui quelques traits savoureux, qu'on a répandu sur lui surtout ce qui allait « accrocher », parce qu'on avait peut-être trop présenté de sa vie le côté merveilleux, extraordinaire, prodigieux sinon miraculeux.

Pour dépasser la façade, pénétrer au plus profond de l'être et rejoindre toutes les données de cette très riche personnalité, pour l'approcher de l'intérieur, ce livre vous offre un document inappréciable : un récit portant sur ses quarante premières années, écrit de la main même de Jean Bosco à la demande par trois fois réitérée du Pape en personne.

C'est ce regard de saint Jean Bosco sur lui-même, petit garçon de la campagne piémontaise, épris de Dieu et des autres déjà... adolescent garçon de café ou seigneur de chevaux pour gagner de l'argent afin d'étudier... jeune homme aux prises avec ses problèmes d'orientation... jeune prêtre découvrant le désarroi comme les ressources des jeunes de Turin, et se dévouant à eux sans repentance... que nous présentons ici.

Œuvre inachevée, qui donne envie d'aller plus loin et laisse entrevoir la prodigieuse suite qu'il poursuit et accomplit de 1855 à 1888, année de sa mort.

La traduction du texte original italien a été menée à bien par le Père André Barucq, salésien, licencié en Écriture Sainte et Docteur en Théologie, tandis que le Père Francis Desramaut, professeur d'Histoire de l'Église aux Facultés Catholiques de Lyon et spécialiste d'Histoire salésienne, a écrit une éclairante et nécessaire introduction.

Voici donc un être criant de vérité, inattendu, pittoresque et attachant que vous allez découvrir dans ces lignes dont la saveur n'a d'égale que l'attrait rayonnant de Don Bosco prêtre de Jésus-Christ, serviteur des petits, ami des jeunes.

ISBN 2-7122-0066-7
ISBN 0-88840-483-2

99 F

Couverture : Don Bosco en prière. Dessin de Musio, avec l'aimable autorisation de LDC.

MÉDIASPAUL

ÉDITIONS PAULINES